



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

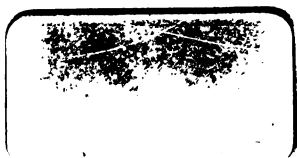
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

VR5. C. VIR



ALMANACH DE J.-J. ROUSSEAU

POUR 1861

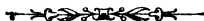
PAR

MARC VIRIDET

Chancelier du Canton de Genève et Secrétaire-Général de l'Institut genevois

DÉDIÉ

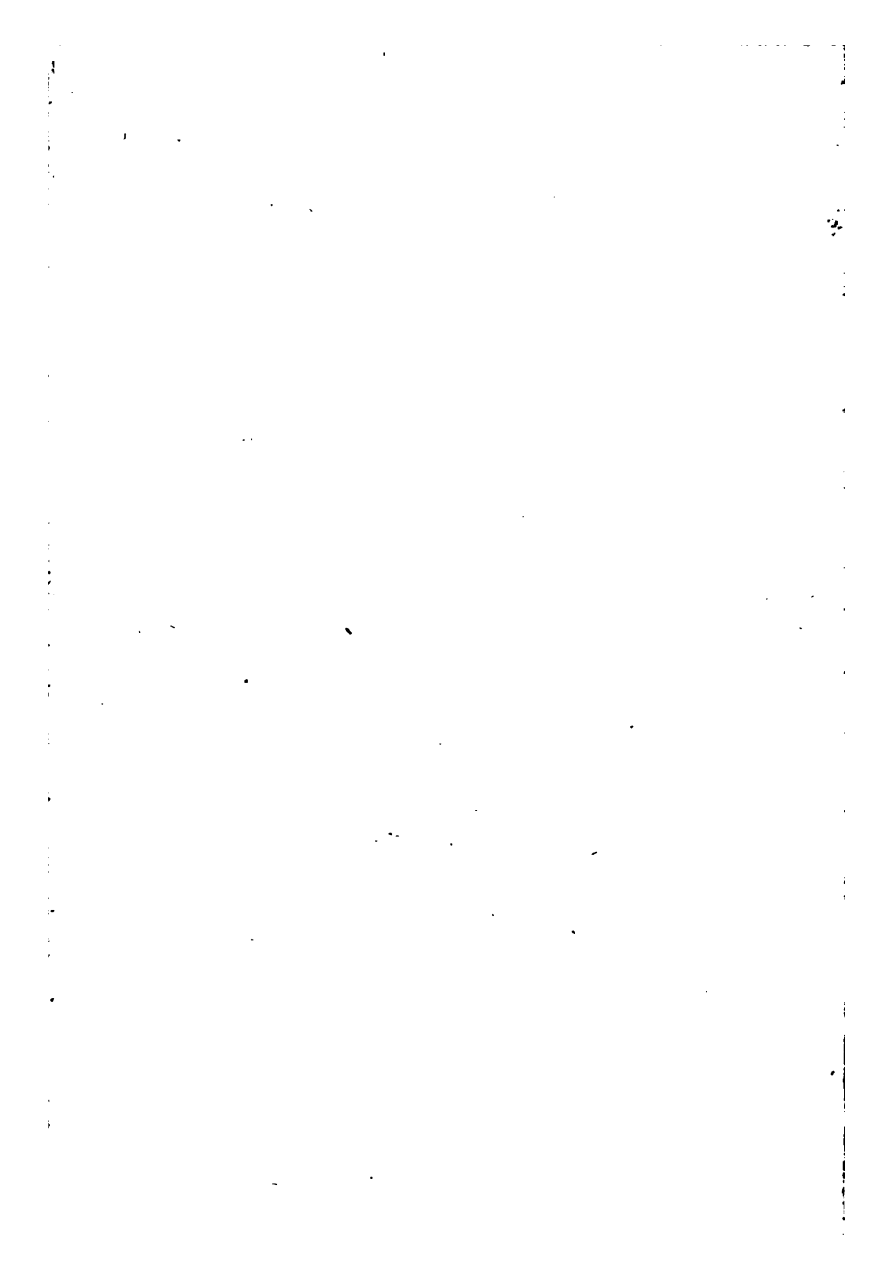
aux amis de Jean-Jacques et aux voyageurs qui visitent la Suisse



GENÈVE

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1861



42

35

ALMANACH DE J.-J. ROUSSEAU

POUR 1861

PAR

MARC VIRIDET

Chancelier du Canton de Genève et Secrétaire-Général de l'Institut genevois

DÉDIÉ

aux amis de Jean-Jacques et aux voyageurs qui visitent la Suisse



GENÈVE

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1861

VR5, C. VIR

Genève. — Imprimerie Pfeffer & Puky, Kléberg, 1

PRÉFACE

Cet Almanach, auquel nous donnerons suite une autre année, si le public prend intérêt à sa publication, est un almanach historique spécial, ayant pour but de rendre hommage à la première illustration littéraire de notre patrie, à un grand écrivain qui dispenserait, à la rigueur, Genève, d'en avoir produit d'autres pour ne point être ignorée dans le monde des penseurs et des gens instruits.

Cet ouvrage ne sera guère, il est vrai, qu'une compilation; mais il servira à faire connaître Rousseau sous divers points de vue curieux, et notamment sous certains aspects particuliers, et que les savants ou les littérateurs n'ont pas l'habitude de considérer dans cet homme d'une capacité si vaste, d'une éloquence si entraînante, d'un talent si original et d'un esprit si profond.

A des morceaux caractéristiques ou peu connus sur Rousseau, à des jugements littéraires ou philosophiques, nous joindrons des anecdotes et des frag-

ments de ses ouvrages, propres à le faire connaître, et nous croyons, souvent, à le faire aimer.

Puissent les amis et les admirateurs de Jean-Jacques, puissent ceux qui, sans approuver les erreurs de sa jeunesse, ont plaint ses infortunes, accueillir favorablement cet opuscule, que nous ferons tous nos efforts pour rendre utile, intéressant et varié.

Dans le choix des morceaux qui composent ce petit volume, nous n'avons point oublié ceux qui peuvent donner de l'attrait aux voyages que les touristes dirigent vers les riantes vallées et les majestueuses montagnes de notre belle patrie.

Les dames chercheront peut-être dans cet ouvrage ce qu'elles n'y trouveront point, et les hommes y trouveront peut-être ce qu'ils ne songaient point à y chercher.

Marc VIRIDET.



NOTICE ET JUGEMENT SUR J.-J. ROUSSEAU

EXTRAITS

De l'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE GENÈVE, par SÉNEBIER, avec
des notes critiques, grammaticales et historiques.

A cet article, qu'on cherchera peut-être d'abord dans cet ouvrage, et qu'on voudra lire pour me juger, je vois les enthousiastes de Rousseau aussi mécontents que ses détracteurs ; tant mieux, j'aurai rempli mon but ; j'ai constamment souhaité d'être vrai : ce mécontentement sera pour moi la preuve que j'ai eu le bonheur de dire la vérité ¹.

J'ai été longtemps avant de me décider à parler de J.-J. Rousseau : je ne me sentais aucune disposition à étudier sa vie singulière pour déplaire au plus grand nombre de ceux qui la liront ; mais comme, en prenant le rôle d'historien, je me suis

¹ On peut mécontenter tout le monde sans dire la vérité.

Ainsi, un écrivain qui se place dans la position où se met ici Sénèbier pourrait mécontenter les partisans de Rousseau en disant mal ce qu'il articule à son éloge, et ses détracteurs en disant trop bien ce qui est à la décharge de Rousseau. La vérité, comme on le voit, n'aurait rien à voir dans cette affaire. Le mécontentement du lecteur pourrait ne venir que du talent ou du manque de talent de l'auteur. (M. V.)

dévoué à dire la vérité, au péril même des critiques les plus furieuses, je dirai franchement au public ce que je pense comme je me le dis à moi-même. Je n'ai jamais eu de relations avec Rousseau ; je ne connais ses ennemis que par leurs clameurs ¹, et les ouvrages de cet homme célèbre sont dans ma bibliothèque. Mon jugement peut sans doute être mauvais ; mais, du moins, mon jugement ne sera l'ouvrage ni des préjugés ², ni de la cabale ; et, comme je suis bien éloigné de penser que mes opinions puissent déterminer celles des autres, j'espère la même indulgence que je suis prêt d'avoir ³.

Il est fâcheux que les éditeurs des œuvres de Rousseau, qui ont eu tant d'occasions de méditer les écrits de ce grand homme, de suivre ses idées, de découvrir ses goûts, de rassembler dans sa correspondance mille traits intéressants sur sa vie privée et littéraire, ne nous aient pas tracé le caractère de cet homme extraordinaire, ne nous aient pas expliqué mille énigmes qu'on trouve dans sa conduite, et ne nous aient pas peint, avec leur éloquence échauffée par leur amitié, le tableau de sa vie ; c'eût été une introduction importante à la collection des ouvrages de Rousseau ; elle était d'autant plus nécessaire, qu'elle était plus propre à y répandre du jour. On aime faire connaissance avec ceux qu'on lit avec plaisir ; on analyse autant qu'on peut ceux qu'on charge de son instruction, et la confiance

¹ Ce mot de *clameurs*, dans la bouche de Sénebier, laisse entrevoir tout le tapage que les ennemis de Rousseau faisaient autour et à l'occasion du malheureux philosophe. (M. V.)

² Ce n'est pas là précisément l'opinion de M. Musset-Pathay : « Dans la position où se trouvait M. Sénebier, par sa profession, c'est-à-dire comme ministre, il a peut-être tenu le langage dont les convenances lui faisaient un devoir. Peut-être encore y a-t-il eu, pendant les troubles de Genève, des circonstances qui eurent sur son esprit une influence occulte et sans cesse agissante. » (*Histoire de la Vie et des Ecrits de J.-J. Rousseau*. Tome II, page 307.)

³ La grammaire et le bon sens, contrairement à l'euphonie, exigent qu'on dise *prêt à avoir*, et non *prêt d'avoir*. (M. V.)

qu'on a dans leur secours est proportionnelle aux connaissances qu'on aura acquises de leur mérite ¹. L'Âme brûlante des amis de Rousseau pouvait seule représenter l'Âme brûlante de leur ami. Si je ne peins pas ² cet homme célèbre comme ils l'auraient désiré ou comme ils l'auraient fait, il faudra se plaindre à eux d'avoir refusé leurs palettes et leurs pinceaux pour faire ce portrait remarquable.

Je me bornerai à un récit rapide des principaux événements de la vie de ce fameux écrivain ; j'y joindrai quelques réflexions sur sa conduite et ses écrits : ce sont celles que j'ai faites en rapprochant les traits qui composent ce tableau.

Rousseau fut élevé par un père qui eut des connaissances et du goût, mais qui ignora les talents de son fils, et qui ne sut pas lui donner l'éducation dont il aurait eu besoin ³. Rousseau, fatigué par la dépendance sous laquelle il vivait dans la maison paternelle et par les leçons qu'il était forcé de pren-

¹ Depuis quand dit-on : *acquérir des connaissances du mérite de quelqu'un*, pour dire : *apprendre à connaître ce mérite* ? La pensée de Sénèbier est juste, mais elle est mal exprimée. (M. V.)

² M. Sénèbier paraît s'être gardé de prendre, dans J.-J. Rousseau, des leçons sur l'harmonie du style. Autrement, il aurait évité, à douze lignes de distance, dans un morceau qu'il semble avoir particulièrement soigné, les consonnances *pas peint* et *peins pas*, qui n'ont rien de flatteur pour l'oreille. (M. V.)

³ Rousseau fut, en réalité, fort mal élevé, au moins par son père. En effet, quoique Jean-Jacques qualifie Isaac Rousseau du titre de *meilleur des pères*, il n'en est pas moins vrai, comme le dit feu le baron de Grenus, que c'était un véritable tour de force que de faire avaler aux ergoteurs de toutes les classes de Genevois un tel panégyrique d'un homme qui, par l'effet d'un intérêt sordide, avait été assez mauvais père pour ne mettre aucun obstacle à la fuite successive de ses deux fils encore enfants. *Mon frère*, dit Jean-Jacques, *s'était perdu par une semblable négligence, et si bien perdu qu'on n'a jamais su ce qu'il était devenu.* (Confessions, II.)

dre pour devenir graveur ¹, abandonne Genève et ses parents à l'âge de quinze ans. Plein de Plutarque qu'il avait lu, et d'une foule de romans qu'il avait dévorés, il crut aisément aux succès que son imagination lui promettait ; il fut bientôt détrompé, et il aurait été forcé de revenir à Genève si M^{me} de Warrens ² ne l'avait pas protégé ³. Cette dame, qui avait abandonné sa patrie, ses parents et sa religion, reçut Rousseau avec bonté ; elle voulait en faire un prosélyte à la religion catholique romaine, et fixer par ce moyen sur elle, avec intérêt, les yeux de ceux qu'elle avait scandalisés par sa fuite.

Rousseau, sensible, adopta bientôt les idées de celle qui l'avait accueilli ; il s'occupait uniquement à témoigner sa reconnaissance à M^{me} de Warrens ; il ne cultivait son esprit que par quelques lectures utiles ; il s'appliqua pourtant à la musique, dans laquelle il faisait les plus grands progrès. Cependant, le séjour de Rousseau à Chambéry servit peu à son instruction : on apprend, au moins, par des lettres authentiques, écrites de sa main et adressées à son père, en 1735, pour lui demander grâce, qu'il ne sait pas assez de sa profession de graveur pour se tirer d'affaire, mais qu'il sait assez de musique pour l'enseigner ; qu'il écrit avec élégance, et qu'il pourrait être secrétaire d'un grand seigneur. Aussi, dans un voyage qu'il entreprit pour cesser d'être à charge de sa bonne maman (c'est ainsi qu'il appelait M^{me} de Warrens), on le voit donner des leçons de musique à Neuchâtel et à Lausanne ⁴.

¹ Ce n'étaient pas précisément *les leçons* qu'avait à prendre Rousseau pour devenir graveur, qui le fatiguaient : il était rebuté de la rudesse de son maître et des mauvais traitements qu'il lui infligeait. (M. V.)

² D'après Musset-Pathay, il faut écrire *de Warens* avec une seule *r*. Doppet, dans ses prétendus mémoires de cette dame, écrit également *de Warens*. (M. V.)

³ Il vaudrait mieux dire : *Si M^{me} de Warrens ne l'avait protégé*. Le mot *pas* est inutile. (M. V.)

⁴ A en juger d'après ce que dit Rousseau de lui-même à cette époque, il avait plutôt un goût prononcé ou une passion pour la musique que des connaissances réelles pour enseigner cet art. (M. V.)

Le génie sent bientôt ses forces, et il se tourmente pour agir. Rousseau commence à faire des projets : il envoie au ministre du roi de Sardaigne un plan de diligences de voitures ¹ pour les marchandises de transit venant de France, Suisse, Allemagne, Genève, au-delà du mont Cenis et du Milanais, Genovésat, Ligurie et Piémont ; il espérait en être l'administrateur ; cela ne réussit pas ². Alors il entra dans la maison de M. de Mably, à Lyon, pour être le précepteur de ses enfants ; mais il ne sut pas conserver cette place ³.

Rousseau débuta, comme écrivain, dans le *Mercur de France* de l'année 1738, pour le mois de Septembre, par un mémoire qui porte ce titre : *Réponse à un mémoire intitulé : Si le monde que nous habitons est une sphère ou un sphéroïde* ; il est daté de Chambéry. Cet ouvrage n'était pourtant pas le premier qui fût sorti de la plume de Rousseau : il avait déjà composé le *Verger de Madame la baronne de Warrens*, imprimé à Londres en 1739 ⁴.

Après ces coups d'essai, Rousseau garda le plus profond silence. Méditait-il les beaux ouvrages qu'il a donnés, ou plutôt croyait-il qu'on ne peut penser à instruire les autres que lorsqu'on s'est profondément instruit soi-même, et qu'on ne saurait être vraiment éloquent qu'après avoir mûri son âme par la réflexion et concentré longtemps chez elle toute la chaleur qui tend à s'en exhaler ? Quoi qu'il en soit, Rousseau, occupé de ses études et des moyens de pourvoir à sa subsistance, resta

¹ C'est la manière de parler du temps. On disait alors des *diligences de voitures*, et non simplement des *diligences*. (M. V.)

² L'envoi de ce mémoire à monseigneur le Gouverneur de Savoie eut lieu en 1736. (M. V.)

³ Rousseau ne resta qu'une année chez M. Bonnot de Mably, qui était grand-prévôt de Lyon en 1640. (Musset-Pathay.)

Il écrivit alors un plan d'éducation qui mérite d'être comparé avec ce qu'il écrivit plus tard dans son *Emile*. (M. V.)

⁴ Ou plutôt le *Jardin des Charmettes*, qu'il composa en 1737. (M. V.)

complètement ignoré jusqu'en 1742, qu'il fut secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise ¹; il revint à Paris bon musicien; il y vécut en copiant de la musique, et il se délassait de ses peines en étudiant la botanique et la physique.

En 1748, Rousseau s'aperçut des premières atteintes d'un mal de vessie qui le tourmenta tant qu'il vécut, qui le força de fermer son âme aux plaisirs de la société, et qui lui fit rechercher la solitude ². C'est une époque importante dans l'histoire de sa vie; on lui doit peut-être les grands ouvrages qu'il a composés; mais, n'en doutons pas, elle le rendit misanthrope et défiant; elle noircit tous ses tableaux de la vie sociale; elle lui persuada que la vertu n'existait presque plus que dans son cœur et dans ses écrits; elle fut la source empoisonnée de toutes les bizarreries de sa conduite et de tous les malheurs de sa vie.

Il est bien singulier de voir tous les solitaires satiriser l'espèce humaine, avec laquelle ils ont rompu leur liaison ³, et trouver leur plaisir à déchirer ceux qu'ils ne veulent pas connaître et qui ne peuvent plus leur nuire.

Rousseau s'était déjà fait une réputation; il brille dans sa solitude: les collaborateurs de l'*Encyclopédie* l'associent à leur entreprise en 1749, et l'engagent à composer la partie de la musique pour ce dictionnaire.

Rousseau, solitaire, a besoin d'occupation; son imagination, échauffée par ses maux, par ses réflexions et les nombreuses

¹ Cet ambassadeur était le comte de Montaigu. Il était d'une sordide avarice. Jean-Jacques a fait connaître les inepties et les ridicules de ce personnage. (M. V.)

² A en croire Bernardin de Saint-Pierre et Musset-Pathay, sa résolution de vivre dans la solitude eut encore d'autres motifs, et, entre autres, celui de pouvoir, sans gêne et sans entrave, suivre les principes et le plan de conduite qu'il avait adoptés après de mûres réflexions. (M. V.)

³ L'expression est impropre. On ne dit pas qu'un homme a rompu sa liaison avec le monde; on dit qu'il a rompu tout rapport avec le monde ou rompu les liens qui l'attachaient au monde, selon le sens qu'on veut donner à la phrase. (M. V.)

idées que l'étude et le monde lui ont fournies, est forcée de se répandre ; il compose son éloquent discours sur les maux causés par les sciences, et l'Académie des Sciences de Dijon eut, en 1750 ¹, le courage ² de le couronner. Une foule d'écrivains essayèrent de le combattre ; son premier antagoniste fut le roi de Pologne ³, à qui Rousseau répondit sans fierté ni bassesse. Mais, il faut le dire, tous ceux qui attaquèrent l'orateur genevois ne virent pas qu'il n'avait traité qu'une partie de la question, et que, en montrant les abus plus ou moins vrais des sciences, il n'avait pas anéanti les avantages continuels qu'elles procurent. Pour trancher la question, il eût fallu établir la réalité des biens et des maux que les hommes en société retirent des connaissances humaines pour leur bonheur général et particulier, et chercher ensuite de quel côté penche la balance ; je doute que, après ce calcul, Rousseau eût composé son discours, qu'on lira, malgré ce défaut, avec le plus grand plaisir ⁴.

M. Palissot fit jouer alors à Nancy la comédie des *Philosophes* ; le roi de Pologne vit avec une si grande peine l'insulte

¹ Le prix, pour ce discours, fut adjugé à Jean-Jacques Rousseau le 9 Juillet 1750. (M. V.) *

² Il n'y avait là point de courage extraordinaire ; car, comme le dit *Musset-Pathay*, en supposant que la cause soutenue par Jean-Jacques soit mauvaise, insoutenable, dans un discours académique, c'est la forme de l'ouvrage, le talent et le style du concurrent que l'on couronne, plutôt que l'opinion qu'il défend ; d'ailleurs, poser la question, c'était laisser la liberté du choix, et l'on ne devait plus s'occuper que de la manière dont le sujet était traité. (M. V.)

³ Ce roi de Pologne, célèbre par sa bienfaisance et par ses malheurs, était Stanislas *Leczinski*, né en 1677 et mort en 1766. Dans sa longue carrière, ce prince eut et perdit deux fois la couronne sans qu'il y eût de sa faute. (M. V.)

⁴ Nous croyons que la véritable et définitive opinion de Jean-Jacques Rousseau sur cette matière, est celle qu'il exprima après avoir connu toute la discussion que son discours avait soulevée. Cette opinion est résumée dans la préface de son *Narcisse*. (M. V.)

faite à Rousseau dans cette pièce, qu'il lui fit écrire par M. de Tressan pour lui témoigner son indignation de la hardiesse de M. Palissot, et lui apprendre qu'il avait fait ôter à ce dernier sa place à l'Académie de Nancy. Rousseau, sensible au procédé généreux du monarque qui avait écrit contre lui, le remercia de sa bonté, et il se vengea du courtisan en sollicitant pour lui et en lui faisant rendre la place qu'on lui avait ôtée¹.

En 1752, Rousseau composa le *Devin du Village*, qui fit les plaisirs de Paris, et qui plaira toujours aux hommes de goût ; on joua cet opéra en 1753 avec le plus grand succès ; mais, comme si Rousseau eût été fâché de sa réussite, il composa sa *Lettre sur la Musique française*, pour prouver aux Français qu'ils ne pouvaient point avoir de musique. Cette pièce, qui décontenança la majesté de l'Opéra de Paris, fit faire aux Français les plus grands efforts pour avoir une musique qui leur appartint, et ces efforts n'ont pas été tout-à-fait inutiles. Il est plaisant de voir, à l'occasion de cette lettre, Rousseau gravement brûlé en effigie sur le théâtre de l'Opéra ; il est plus plaisant d'entendre Rousseau s'écrier, quand on lui apprit son supplice, qu'il rendait grâce à ses juges, qui l'arrachaient enfin à la question.

L'Opéra crut Rousseau mort pour lui : il lui ôta ses entrées au spectacle, mais le chevalier Gluck démontra aux directeurs leurs torts à l'égard de Rousseau ; il les engagea à le dédommager de ce qu'ils lui avaient fait perdre, et à lui rendre ses entrées, ce qui s'exécuta le 24 Avril 1754. Rousseau eut alors le plaisir d'applaudir l'*Iphigénie* de Gluck, et de se réconcilier avec la musique de l'Opéra.

Rousseau vint à Genève en 1754 : il y abjura la religion catholique romaine, et il fut réintégré dans ses droits de citoyen ; il crut devoir témoigner à la République sa reconnaissance, en

¹ Ce n'est certes pas le trait d'un méchant homme. Quand on agit ainsi, on peut avoir des ridicules, des bizarreries d'humeur, des travers de caractère, mais on a, cependant, une belle âme. (M. V.)

lui dédiant son *Discours sur l'inégalité des conditions*. Cette dédicace doit être comptée entre les plus belles : l'enthousiasme patriotique n'a jamais produit de sentiments plus vifs, de peintures plus touchantes ; les vrais Genevois souhaiteront toujours que ce tableau soit la fidèle copie ¹ de la ville où ils sont nés, et qu'ils chérissent avec tant de raison. Je ne dirai pas la même chose du discours que Rousseau composa à Paris : on y trouve le développement des paradoxes qu'il avait innués dans son premier discours, et qu'il paraissait commencer à croire. Rousseau, après avoir médité des lettres parce qu'on en abuse, voudrait ôter toute propriété, parce qu'elle est encore une source d'abus plus dangereux ; mais faudrait-il ôter aussi la vie à tous les hommes, parce qu'il n'y a aucun homme qui l'emploie à faire tout le bien dont il est capable ?

Il faut remarquer que Rousseau se faisait honneur du titre de *citoyen de Genève*, qu'il le prit aussitôt qu'il le put, et que ce *Discours sur l'inégalité des conditions* est le premier ouvrage où il s'en décore ; il est glorieux d'être né dans une ville célèbre par l'austérité de ses mœurs, la bonté de l'éducation qu'on y reçoit et la sagesse des principes qu'on y puise ; on jouit de cet avantage pendant toute sa vie, et il peut constamment contribuer à la considération et au bonheur de ceux qui le possèdent. On est souvent membre d'une académie sans mériter cet honneur ; on n'a jamais reçu les leçons de la vertu et de la liberté sans être plus digne de porter le nom d'homme ; c'est pour cela que Genève était autrefois une espèce d'université où l'on envoyait de toute part les jeunes gens les plus distingués, non-seulement pour y acquérir les connaissances de l'esprit qu'on trouve partout, mais surtout pour y apprendre à bien penser, pour s'y familiariser avec la pratique de la vertu et y

¹ Si Sénebier avait eu un peu plus la connaissance et le goût des beaux-arts, il aurait dit : *la représentation fidèle*, et non : *la copie fidèle de la ville*, etc. La précision dans le style est un mérite précieux que Sénebier ne possédait pas.

remplir son cœur¹ de sentiments d'humanité, de bienfaisance et de vraie pitié.

En 1758, Rousseau adressa sa lettre à d'Alembert sur les dangers des spectacles dans les petites villes qui ont encore des mœurs. D'Alembert, M. Marmontel et plusieurs autres écrivains essayèrent de lui répondre. Je crois que les deux premiers plaiderent aussi bien qu'il était possible une mauvaise cause qu'ils ne pouvaient gagner.

La réputation de Rousseau est faite : il est mis à la tête des meilleurs écrivains, et il entraîna les suffrages de la foule en publiant sa *Nouvelle Héloïse*, où il donna une esquisse de sa philosophie, et où il peignit ses querelles et ses amours.

Le *Contrat social*, que Rousseau fit paraître bientôt après, est une absurdité de plus en politique². Enfin, *Émile* fut imprimé en 1762 ; dès lors la vie de Rousseau fut exposée à mille orages qui se succédèrent : ses ennemis le déchirèrent avec fureur ; ses amis l'exaltèrent avec extravagance. Mais, malgré ses succès brillants, il était destiné à être une nouvelle preuve du malheur qui persécute souvent les gens de lettres.

Je touche à des moments critiques ; l'histoire politique de Genève se lie à celle de son citoyen : j'en m'arrête. . . . Il suffira de savoir qu'*Émile* fut brûlé le 10 Juin 1762 à Paris, et le 19 du même mois à Genève³ ; que Rousseau, forcé de fuir, se retira à Yverdon ; qu'il y fut protégé par M. Gingins de Moyri ; que Leurs Excellences de Berne lui signifèrent de quitter le canton ;

¹ Il vaudrait mieux dire : *leur cœur*, en rapportant le pronom au mot *jeunes gens*. (M. V.)

² Il faut se sentir les reins bien forts pour qualifier ainsi un ouvrage qui, comme presque tous les ouvrages purement théoriques, exagère peut-être la thèse qu'il soutient, mais qui n'en a pas moins contribué à substituer dans le monde le principe de la souveraineté du peuple à celui du droit divin. (M. V.)

³ Il fallait dire : *l'Émile*, et non : *Émile fut brûlé*, comme on dirait : *le Télémaque*, et non : *Télémaque fut imprimé*. (M. V.)

qu'il se réfugia à Motiers-Travers, où milord Maréchal¹ lui procura tous les agréments qu'il pouvait désirer. Dirai-je que ce fut dans cette petite ville qu'il renonça, en 1763, à la bourgeoisie de Genève ? Il est fâcheux que l'éloquent panégyriste du vertueux Aristide n'en ait pas été le fidèle imitateur.

En 1764, Rousseau, sous la protection de milord Maréchal, essayait de goûter les plaisirs de la solitude et de la campagne ; il oubliait ses infortunes en faisant des lacets, et il disait qu'il était devenu femme parce qu'on ne voulait plus qu'il fût homme.

Il publia quelques lettres, mais surtout celle à Voltaire, sur son poème de la loi naturelle et sur le désastre de Lisbonne.

Les Corses consultèrent Rousseau et Diderot, au mois de Novembre 1764, sur la législation qui leur conviendrait le mieux. Diderot refusa de s'occuper de ce travail ; Rousseau vit que l'ouvrage était au-dessus de ses forces, mais non de son zèle. On a voulu mettre en doute cet honneur, qu'un peuple libre avait rendu au philosophe genevois ; mais un gentilhomme flamand assure avoir vu la correspondance de Paoli avec Rousseau.

Rousseau vivait en paix à Motiers, et peut-être aurait-il continué d'y vivre, si les ecclésiastiques de Neuchâtel l'avaient supporté. Le consistoire de cette ville s'assembla, le 7 Mai 1765, pour juger Rousseau. Il faut le dire : Rousseau fut assez malheureux pour avoir des doutes sur la vérité des miracles qui établissent la divinité du christianisme. A cet égard, il méritait la compassion, et l'on devait le ramener avec douceur, d'autant plus qu'il paraissait tenir encore à l'Evangile par la sublimité de sa morale et de ses exemples ; mais il fut sans excuse quand il attaqua le christianisme avec violence dans les ouvrages qu'il publia pendant son séjour à Neuchâtel. Cependant, quelque

¹ Sous le nom de milord Maréchal, on désignait Georges Keith, d'une ancienne famille d'Ecosse, où il naquit en 1685. Ami de Frédéric-le-Grand, il fut gouverneur de Neuchâtel. Il mourut le 25 Mai 1778, près de Potsdam, dans une maison que lui avait fait bâtir Frédéric. (M. V.)

grand que fût son crime, il ne saurait diminuer à mes yeux celui de l'intolérance; on pouvait lui défendre de répandre ses opinions, sous peine d'être exilé; mais devait-on le traîner devant les tribunaux, échauffer l'esprit du public, l'exposer à la fureur d'un peuple alarmé? Il est vrai que le Gouvernement imposa silence au consistoire; mais le mal était fait, et quoique la scène du 6 Septembre, dans laquelle Rousseau se représente comme assommé dans sa chambre, soit fort exagérée, il y eut cependant quelque chose qui donna lieu à ses exagérations. Forcé de quitter cette retraite, Rousseau en demande une à Leurs Excellences de Berne dans l'île de Saint-Pierre, sur le lac de Bienné, avec la promesse de n'en jamais sortir et de ne plus écrire; mais elle lui fut refusée.

Il y a toujours des âmes sensibles qui voudraient essayer les larmes que la persécution a fait couler. M. le maréchal de Contades offre une retraite à Rousseau dans Strasbourg; le 15 Octobre, il était à Bâle pour aller à Berlin; tout à coup il change de projet: il court à Paris, où il parut le 14 Novembre en habit d'Arménien, et, le 19 Janvier 1766, il était à Londres, où il reçut l'accueil le plus flatteur.

Hume, qui avait attiré Rousseau en Angleterre, jouissait du plaisir d'avoir donné cet homme célèbre à sa patrie; il s'empressait à lui procurer tous les agréments possibles; il lui obtint même une pension du roi d'Angleterre; mais Rousseau semblait repousser le bonheur qui s'offrait à lui; parce qu'un Anglais plein d'esprit le plaisante, il croit qu'on viole le droit des gens. M. Horace Walpole lui écrivit une lettre ingénieuse²,

¹ Ici, *Sénobier* montre une tolérance bien honorable pour un ecclésiastique, aussi convaincu qu'il l'était de la divinité du christianisme. En jugeant un auteur, il faut tenir compte du temps où il a écrit et du milieu où il a vécu. (M. V.)

² Pour être impartial, il faut rappeler ici un passage de *Musset-Pathay*: « *Sénobier*, dit-il, appelle l'insolente lettre de Walpole, sous le nom de Frédéric, une *lettre ingénieuse*; ce qui prouverait la tolérance de M. Sénobier, si ce jugement singulier n'entraînait pas, de sa part, la condamnation de la partie plaignante. »

dans le *Saint-James Chronicle*, sous le nom du roi de Prusse ; mais il y répondit avec dureté, en taxant d'indécence le procédé de ceux qui avaient osé faire sa censure.

Déjà, le 8 Juillet, la fameuse querelle de Rousseau avec Hume avait éclaté ; Hume écrivit, au moins, alors au baron de Holbac que Rousseau était un serpent qu'il avait porté dans son sein et un monstre indigne de l'estime des honnêtes gens.

J'avoue que, en lisant de sang-froid le libelle éloquent¹ de Rousseau contre Hume, je lis les torts de Rousseau à chaque page. Peut-on croire qu'un homme absolument étranger à Rousseau, ayant une réputation que l'amitié de Rousseau ne pouvait augmenter, emploie tous les moyens possibles d'être utile à Rousseau, lui sacrifie son temps et ses plaisirs pour parvenir plus sûrement à lui nuire ? Peut-on croire qu'un homme généralement estimé fasse lâchement l'apprentissage d'escamotage de lettres et des perfidies les plus basses pour..... je ne dis pas pour se procurer quelque avantage particulier, mais pour faire plaisir à quelques hommes de Paris, que Rousseau croyait occupés à lui faire passer ces heures malheureuses à Londres ? Certainement il faut oublier les idées qu'on se fait communément des choses, pour croire le roman que Rousseau publia sur ce sujet au mois d'Octobre ; mais j'espère expliquer toutes ces inconséquences.

Rousseau se brouille encore avec M. Davenport², qui avait

¹ *Sénèbier* parle du libelle de Rousseau contre David *Hume* ; mais, comme l'a prouvé *Musset-Pathay*, J.-J. Rousseau ne publia pas un mot, de son vivant, sur cette querelle. Ce fut *Hume* qui fit imprimer la lettre que lui-même avait provoquée, et que *Sénèbier*, entraîné par des préventions, qualifie de libelle.

² Rousseau se brouilla si peu avec *Davenport* que, revenu en France, il forma le dessein de retourner chez son ancien hôte qui l'y invitait, et obtint un passeport pour exécuter ce projet, dont les événements empêchèrent l'exécution. Plusieurs lettres le prouvent sans réplique. (Cette critique est de M. *Musset-Pathay*.)

exercé, à son égard, l'hospitalité de la manière la plus délicate ; c'était le sort de Rousseau de se brouiller ainsi avec tous ses protecteurs et ses amis. Enfin, fatigué par ses querelles, il quitte l'Angleterre le 22 Mai 1767 ; il arrive à Amiens, où il fut accueilli de la façon la plus distinguée. Gresset, en particulier, alla le voir ; on dit même qu'il lui témoigna sa surprise de le trouver aussi aimable et aussi causant, et que Rousseau lui répondit que celui qui savait si bien faire causer les perroquets pouvait bien faire parler les hommes.

M. de Mirabaud, l'auteur de l'*Ami des Hommes*, retint Rousseau à Fleury. Le prince de Conti le fit chercher pour le conduire à l'île Adam, où il était le 1^{er} Juillet ; enfin, il retourne chez M. de Mirabaud, qu'il quitte de nouveau pour aller en Auvergne¹.

Rousseau publia, à la fin de cette année, son *Dictionnaire de Musique*. Il était à Paris au commencement de 1768 : il passa l'été à Try², dans le Vexin français, chez M. le prince de Conti, sous un nom étranger ; enfin il était à Lyon au mois d'Août, où il prit la passion de la botanique, et il parcourut les montagnes du Dauphiné pour la satisfaire.

Rousseau épousa, en 1769, pendant son séjour aux environs de Lyon, M^{lle} Le Vasseur, sa gouvernante : elle méritait sans doute sa reconnaissance pour les soins qu'elle avait pris de lui : mais devait-elle être sa confidente et son guide ? Il paraît au moins qu'elle fut sans talents et sans grâces : tous les amis de Rousseau s'en plaignent amèrement, et elle me semble la cause de tous les malheurs de Rousseau, parce qu'elle fut celle de toutes ses brouilleries et de toutes ses tracasseries.

Au 1^{er} Juillet 1770, Rousseau parut pour la première fois au

¹ Il faut écrire *Mirabeau* et non *Mirabaud*. Il s'agit ici de Victor Riquetti, marquis de *Mirabeau*, père du célèbre orateur.

Remarquons ici, avec un des biographes de *Rousseau*, que M. *Sénébier* fait aller Jean-Jacques en Auvergne et dans d'autres lieux où il n'a jamais mis les pieds. (M. V.)

² Ce château s'appelle *Trie* et non *Try*. (M. V.)

café de la Régence, à Paris, en habit ordinaire ; il y fut reçu par les applaudissements de la foule qui l'environnait. Il est singulier de voir un homme décrété de prise de corps vivre d'une manière aussi publique dans le lieu de son décret ; il est peut-être plus singulier encore de voir un homme aussi fier que Rousseau revenir dans le lieu même d'où il s'était élancé vers tant de lieux différents. Est-ce encore une des inconséquences de cet homme extraordinaire, d'avoir préféré pour son séjour la ville dont il avait dit le plus de mal à tous les autres lieux du monde ?

Rousseau, en herborisant avec Jussieu au jardin du roi de France, étonnait souvent ce grand botaniste par ses connaissances¹.

Pendant cette année, Rousseau envoya deux louis pour la statue de Voltaire, qu'on faisait à Paris par souscription ; il se vengeait noblement de l'incartade brutale que le poète s'était permise contre lui dans une épître adressée à M^{me} Necker.

Enfin, le 31 Septembre 1775, Rousseau jouit de son dernier triomphe littéraire : il vit jouer son *Pygmalion* par les comédiens français avec le succès le plus grand.

Ces plaisirs n'apprivoisaient point Rousseau : il était fatigué par la vue des hommes, qu'il croyait tous ameutés contre lui. Pour les fuir, il se retira avec sa femme à Ermenonville, le 20 Mai 1778, chez M. le marquis de Girardin, qui lui avait prêté une petite maison près de son château².

¹ Nous espérons faire voir, par quelques citations, combien les idées de J.-J. Rousseau sur l'histoire naturelle étaient remarquables et profondes pour le temps où il vécut. (M. V.)

² Il s'agit ici de René-Louis de Girardin, né à Paris le 25 Février 1735, mort à Vernereillet, près de Meulan, le 20 Septembre 1808. Il rapporta de ses voyages en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre, un goût marqué pour l'art de disposer un jardin d'après le site, l'exposition, le pays, et de seconder, dans ce genre, la nature au lieu de la tourmenter. A son retour, aidé du célèbre Morel, il changea la terre d'Ermenonville, qui n'était qu'un marais, en un parc délicieux. (Mussat-Pathay).

Rousseau mourut le 2 Juillet 1778. M. le marquis de Girardin lui a érigé un monument dans l'île des Peupliers¹; M. Houdon a immortalisé ses traits par un buste supérieurement exécuté; M. de La Tour avait fait son portrait, et M. Argand, citoyen de Genève, lui a érigé une statue comme à l'auteur d'*Emile*; on la voit dans la campagne de M. Constant, près de Genève.

La conduite de Rousseau serait un phénomène inexplicable en morale, si l'on n'avait pas une idée juste de son caractère : il a manifesté un amour-propre excessif et une sensibilité extrêmement exaltée; voilà les deux ressorts qui l'ont toujours fait agir; mais son genre de vie leur donnait une intensité plus ou moins grande. Rousseau vivait pour l'ordinaire dans la solitude; il paraît, par ses *Confessions*, qu'il se plaisait à disséquer toutes ses actions, et qu'il employait le même scalpel sur les actions des hommes qui avaient quelques affaires avec lui; on comprend aisément que ceux qui rapportent tout à eux trouvent facilement qu'on leur manque, et que, quand on est fortement irritable, il n'y a point de petites fautes. Il y a plus : les hommes d'une complexion faible, ceux qui ont le malheur d'avoir des maux de nerfs, m'entendront bien; ces hommes ont le funeste talent de se cramponner à une idée désagréable, d'en analyser tous les rameaux, d'en affronter toutes les chimères et de se persuader leur réalité. Eh bien, voilà Rousseau tel qu'il se peint lui-même; dès sa jeunesse, il annonça tous ces défauts : les années, les maladies, les vrais malheurs, et surtout une solitude rigoureuse, les augmentèrent considérablement.

¹ L'île des Peupliers, à Ermenonville, ville du département de l'Oise, sur une petite rivière qui se verse dans la Nonette. Cette ville est dans le canton de Nauteuil et dans l'arrondissement de Senlis.

Jean-Jacques Rousseau mourut à Ermenonville le 2 Juillet 1778. Lors de l'invasion des alliés en France, le souvenir du philosophe genevois garantit *Ermenonville* des brutalités militaires. (M. V.)

Mais rien ne contribua davantage à troubler la tranquillité de Rousseau que l'empire de M^{lle} Le Vasseur sur son esprit : elle connut les faiblesses de ce grand homme, et elle sut en profiter ; elle persuada à Rousseau qu'elle était le seul être digne de son attachement et de sa confiance ; il faut le reconnaître, elle lui rendit les plus grands services. Mais, comme si elle eût été jalouse de Rousseau, elle repoussait tous ceux qui parvenaient à lui plaire ; et lorsque Rousseau ne les écartait pas, elle les empêchait de revenir par des refus constants et invincibles. Plusieurs amis de Rousseau ont eu, à ce qu'ils m'ont dit, la démonstration ¹ de ce procédé ; aussi ceux qui n'ont pas pénétré ce mystère, ont attribué mal à propos à Rousseau les bizarreries de sa femme ².

Il me semble que l'histoire de Rousseau avec Hume s'explique aisément par ce moyen ; si M^{lle} Le Vasseur a décacheté les lettres de Rousseau ; si elle lui a insinué que c'était l'ouvrage de Hume, dont elle craignait peut-être les regards perçants, Rousseau, sans défiance quand une fois il s'était livré, travailla sur ces idées, voit tout avec des yeux décidés à voir conformément aux idées qu'il s'est faites ; il crut tout ce que cette demoiselle put lui suggérer ; il y ajouta tout ce que son imagination lui offrit pour donner quelque corps à ce roman, et je suis convaincu que, en écrivant les rêves de son imagination, il écrivait sur ce sujet avec confiance tout ce qu'il croyait la vérité.

Avec cette hypothèse, on expliquera facilement toutes les inconséquences de Rousseau, et l'on trouvera peut-être en lui un malheureux encore plus à plaindre qu'à blâmer. Par ce

¹ Il vaudrait mieux dire : *ont eu la preuve de ce procédé.* (M. V.) Le mot *démonstration* s'applique à un genre de preuves différentes de celles qui résultent de la connaissance d'un fait, à des preuves plus scientifiquement déduites. (M. V.)

² Nous sommes persuadés, dit Musset-Pathay, que Rousseau dut à cette femme la plus grande partie de ses malheurs, toute l'amertume des dernières années de sa vie, son humeur chagrine, ses défiances, qu'elle faisait naître et qu'elle alimentait.

moyen, on verra Rousseau persuadé que chacun s'occupe de lui pour lui-même, qu'il est toujours seul en bataille contre l'espèce humaine, et qu'il ne la détestait sincèrement que parce qu'il croyait en être détesté ; on comprendra qu'il voulait être plaint, et qu'il aurait pardonné à ses ennemis les maux qu'il leur attribua, s'il avait pu se persuader qu'il y avait beaucoup d'hommes qui déploraient ses malheurs ; on verra qu'il ne fut pas ingrat ¹, parce qu'il crut rarement aux bonnes intentions de ses bienfaiteurs, et qu'il soupçonnait toujours quelque désir de lui nuire. Je m'arrête : j'en ai assez dit pour prouver la solidité de mon opinion sur ce sujet, et ceux qui liront attentivement les *Confessions* de Rousseau en trouveront mille preuves ².

¹ C'est aussi l'avis de M. le baron de Grenus. « Rousseau, dit-il, était foncièrement d'un naturel aimant et *reconnaissant*, témoin le respect et la sollicitude avec lesquels il a toujours parlé de M. et de M^{lle} *Lambergier*, sans jamais faire aucune allusion aux cancans précédemment répandus sur leur compte ; et ce procédé est d'autant plus honorable pour lui que les jeunes gens sont assez ordinairement disposés à critiquer les maîtres chez lesquels ils demeurent. »

² Bernardin de Saint-Pierre nous paraît être descendu plus profondément dans l'analyse du caractère de Rousseau, lorsque, après avoir dit que le naturel de ce philosophe était sincère, confiant et bon, il ajoute : « Quatre ou cinq causes réunies contribuèrent à altérer ce naturel, dont la moindre a suffi quelquefois pour rendre un homme méchant : les persécutions, les calomnies, la mauvaise fortune, les maladies, le travail excessif des lettres, travail qui souvent fatigue l'esprit et altère l'humeur. Aussi a-t-on reproché aux poètes et aux peintres des boutades et des caprices. Les travaux de l'esprit, en l'épuisant, mettent un homme dans la disposition d'un voyageur fatigué. Rousseau lui-même, lorsqu'il composait ses ouvrages, était des semaines entières sans parler à sa femme. Mais toutes ces causes réunies ne l'ont jamais détourné de l'amour de la justice. Il portait ce sentiment dans tous ses goûts, et je l'ai vu souvent, en herborisant dans la campagne, ne vouloir point cueillir une plante quand elle était seule de son espèce. » (*Il faut avoir été botaniste passionné pour comprendre le mérite de ce dernier trait.* — M. V.)

S'il faut juger les ouvrages de Rousseau, je ne craindrai pas de dire qu'il est un des écrivains les plus éloquents du siècle ; ses pensées vives et hardies sont toujours peintes avec leurs couleurs ; ses sentiments brûlants brûlent toujours dans ses écrits et embrasent ceux qui les lisent¹ ; il semble toujours plier sa plume et son style à tous les genres qu'il traite, et donner à la langue française le ton de toutes les situations et de tous les genres.

Il me semble que Rousseau est moins l'inventeur du fond de ses productions que de la forme qu'il sait leur donner ; il s'était pénétré des idées de Plutarque, de Montaigne, de Charron et de Locke ; il a l'art de les revêtir des formes touchantes de l'éloquence, d'en faire ainsi son propre bien. Je suis fort éloigné de croire diminuer le mérite de Rousseau en faisant cet aveu : quand on s'approprie de cette manière les idées des autres, quand on parvient à les rendre utiles à son lecteur, ne met-on pas réellement en valeur des biens qui en avaient peu, ou qui n'en avaient plus, parce qu'on ne savait pas s'en servir ? *L'Art poétique* est-il moins le chef-d'œuvre de Boileau, parce qu'il a su y incorporer les vers pleins de grâce et de philosophie d'Horace ?

Rousseau me paraît manquer de méthode ; il écrit plus de verve qu'après une profonde méditation. *Émile* est rempli de pièces à tiroir : elles font un grand plaisir au lecteur qui cherche des tableaux intéressants, mais elles étonnent le logicien sévère. C'est sans doute la cause des contradictions² fréquentes

¹ Depuis que Voltaire avait dit : *La plume de Rousseau brûle le papier*, il était par trop de mode de parler du *style brûlant*, de *l'âme brûlante*, des *périodes brûlantes* de J.-J. Rousseau. Tout ne brûle pas dans notre philosophe : il instruit aussi, il chauffe, il éclaire, il charme, il saisit, il entraîne, il fascine. Musset-Pathay, critiquant ce passage de Sénebier, dit un peu méchamment : Les lecteurs de M. Sénebier sont, grâce à ses soins, à l'abri de la brûlure. (M. V.)

² Nous verrons ailleurs ce qu'il faut penser de ces contradictions. (M. V.)

qu'on rencontre dans les écrits de l'écrivain genevois ; chacune de leurs parties est l'ouvrage du moment qui les vit naître ; mais Rousseau ne les avait pas préparées ni vues dans leur ensemble avant qu'elles sortissent de son cerveau. Ce n'est pas que Rousseau ne soit logicien quand il veut ; personne ne présente un argument avec plus de force que lui ; personne n'en a pressé davantage les conséquences ; il a manié la dialectique avec une singulière habileté ; il savait pénétrer les sophismes des autres et montrer leur faiblesse avec une admirable élégance. Je n'en veux point d'autres exemples que les notes qu'il avait jointes à son exemplaire du *Livre de l'Esprit* ; on les trouve rassemblées dans les lettres de M. du Tens à Helvétius, imprimées dans la dernière livraison des œuvres de Rousseau, et dans la collection de celles de M. du Tens.

La liberté, l'humanité, l'amour de la patrie, la religion naturelle, voilà les objets des pensées de Rousseau et le but de ses efforts : il veut rendre les hommes meilleurs ; mais la satire amère qu'il fait de ses contemporains était-elle le moyen le plus propre à les corriger ? Et les idées exagérées qu'il proposait étaient-elles d'une mesure qui pût leur permettre d'entrer dans de petits cerveaux et dans des cœurs comprimés par l'égoïsme ? Cependant, quand Rousseau aurait seulement forcé, par son éloquence, les femmes à devenir véritablement mères en devenant les nourrices de leurs enfants ; quand il n'aurait brisé que les entraves dont on enchaînait l'enfance ; quand il n'aurait posé que les fondements d'une bonne éducation et fait sentir toute sa nécessité, y aurait-il beaucoup d'écrivains à qui la société eût autant d'obligations qu'à Rousseau ? Il a eu des succès ; on voit les fruits de ses leçons éloquents, et on peut les apercevoir encore mieux à Genève qu'ailleurs.

Enfin, Rousseau est original dans sa manière : il sent toujours avec vivacité et il peint toujours ce qu'il sent ; *on dirait qu'il tient tour à tour la massue d'Hercule et la ceinture de Vénus* ; il entraîne avec violence quand il ne séduit pas ; il est presque toujours maître de ceux qui le lisent, et il faut revenir sur ses pas pour remarquer ses fautes et se garantir de ses erreurs.

Quant aux œuvres posthumes de Rousseau, elles me semblent toutes fort au-dessous de sa réputation ; je suis fâché que ses amis n'aient pas supprimé ses *Confessions*, qui me paraissent un livre très-dangereux, et qui peignent Rousseau avec des couleurs qu'on n'aurait jamais osé lui appliquer ; les analyses fines qu'on y trouve de quelques sentiments, l'anatomie délicate qu'il y fait de quelques actions, ne sauraient voiler les faits horribles qu'on y apprend et les médisances éternelles qu'elles renferment ¹.

Critique générale. — Ce morceau de Sénèbier, qui, sous certains points de vue, n'est pas sans mérite, est cependant écrit dans un style généralement tendu, guindé et prétentieux.

M. Sénèbier y parle des pièces à tiroir qu'on trouve, suivant lui, dans l'*Émile* de Rousseau. Son article sur Jean-Jacques n'aurait-il point été un peu considéré par l'auteur comme un morceau à tiroir de son *Histoire littéraire de Genève*, laquelle est généralement écrite avec plus de simplicité et d'abandon ? (M. V.)

¹ Nous ne pouvons résister au plaisir de citer l'opinion d'Arène Houssaye sur les *Confessions* et les romans de J.-J. Rousseau :

« Si Jean-Jacques n'eût pas répandu sur l'histoire de sa jeunesse toutes les féeries de l'imagination colorant la vérité, toutes les grâces charmeresses et toutes les éloquences passionnées d'un style imprégné de sentences alpestres, cette histoire serait bonne pour les antichambres. Telle qu'elle est, elle séduit tous les grands esprits. Le style n'est pas l'homme, mais il fait le livre.

» La jeunesse de Jean-Jacques, c'est là tout son roman. Les romans qu'il n'a pas vécus ne sont pas si dangereux que le croyait ce beau déclamateur. C'est du roman de sa vie qu'il aurait pu dire : *Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue.* Quant à la *Nouvelle Héloïse*, il y a l'ancienne *Héloïse*, dont un seul cri trahit plus les grandeurs éternelles de la passion que tous les bavardages de cette précieuse ridicule qui s'appelle Julie d'Étanges. »

Les Plaisirs du Peuple et ceux de J.-J. Rousseau.

(Extrait des *Révértes d'un Promeneur solitaire.*)

Le peuple ne s'ennuie guère, sa vie est active ; si ses amusements ne sont pas variés, ils sont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fête. Une alternative de longs travaux et de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau, c'est l'ennui. Au sein de tant d'amusements rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourant à leur plaisir, l'ennui les consume et les tue ; ils passent leur vie à le fuir et à en être atteints ; ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes, surtout, qui ne savent plus s'occuper ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs ; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, et enfin la vie. Pour moi, je ne connais point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, et à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passés créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe et du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus malsaine uniformité. Le plaisir qu'on peut avoir aux yeux des autres est perdu pour tout le monde : on ne l'a ni pour eux, ni

pour soi¹. Le ridicule, que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser et pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs, efface aujourd'hui ses impressions d'hier ; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit, car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. Ma seule forme constante serait celle-là : dans chaque situation, je ne m'occuperais d'aucune autre, et je prendrais chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille et du lendemain. Comme je serais peuple avec le peuple, je serais campagnard aux champs, et quand je parlerais d'agriculture, le paysan ne se moquerait pas de moi. Je n'irais pas me bâtir une ville² en campagne et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable, avec des vaches pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait

¹ Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissent couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

² Il fallait dire à la campagne. (M. V.)

point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée, où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers, une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaise; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui; de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos

matres, chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient dans mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je soupèrerais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chœur au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.



Extrait des Notices généalogiques de J.-A. GALIFFE, sur les familles Rousseau à Genève.

Nous avons eu quatre familles distinctes de ce nom : l'une du Poitou, l'autre de Champagne, une troisième du Chablais, et la quatrième, celle du célèbre Jean-Jacques, originaire de Paris ; je ne m'occuperai que de la dernière. Elle était sur un très-bon pied à Genève à son arrivée, et ses liaisons avec

la famille noble de Budé, venue du même lieu et dans le même temps, donnent lieu de supposer qu'elle était noble aussi, ce qui ne serait probablement pas fort difficile à vérifier, si la chose en valait la peine. Peut-être y trouverait-on une des causes de cette irascibilité de caractère, qui vient souvent du dépit de se trouver dans une position sociale inférieure à celle où l'on voit ses parents et ses relations habituelles. Rousseau était fort bien allié à Genève, et quelques-uns de ses proches parents étaient riches. Il a parlé lui-même de ceux qu'il avait du côté de sa mère. Son père était cousin-germain d'une dame Passavant, dont une belle-sœur était femme de M. Jean Revilliod, et un beau-frère marié à D^{lle} Pictet, fille d'un premier syndic. Il était issu de germain des frères Guai-
nier, mariés à des demoiselles Gautier, Marcet et de Normendie, et d'une dame Buttini, dont la fille épousa le célèbre professeur Vernet, et fut mère de M^{me} Fabri et Lullin de Chateaufieux. Il avait eu pour parrain le syndic Jean de Budé, S. de Verace ; une cousine-germaine de son père avait épousé M. Jacob Trembley, dont la famille était une des plus puissantes de la République. Assurément, Jean-Jacques Rousseau n'avait pas besoin de parents pour s'illustrer, et ils ne lui servirent à rien que, peut-être, à exciter cet esprit de susceptibilité pointilleuse qui le rendit si malheureux ; mais il est bon de savoir que ce n'était pas un homme de rien, qu'il tenait à la bonne société par beaucoup d'endroits, et qu'elle influa probablement sur sa destinée et sur son esprit, sans qu'il s'en doutât lui-même. Au reste, ses défauts étaient éminemment ceux d'un très-grand nombre de ses concitoyens : il était aussi Genevois que possible, autant par ses mauvaises que par ses bonnes qualités.



Opinion de Jean-Jacques Rousseau sur l'origine du langage parlé.

Il est à croire que les besoins dictèrent les premiers gestes, et que les passions arrachèrent les premières voix. En suivant, avec ces distinctions, la trace des faits, peut-être faudrait-il raisonner sur l'origine des langues tout autrement qu'on a fait jusqu'ici. Le génie des langues orientales, les plus anciennes qui nous soient connues, dément absolument la marche didactique qu'on imagine dans leur composition. Ces langues n'ont rien de méthodique et de raisonné : elles sont vives et figurées. On nous fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres, et nous voyons que ce furent des langues de poètes.

Cela dut être. On ne commença pas par raisonner, mais par sentir. On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins : cette opinion me paraît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins fut d'écarter les hommes, et non de les rapprocher. Il le fallait ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre et que la terre se peuplât promptement, sans quoi le genre humain se fût entassé dans un coin du monde, et tout le reste fût demeuré dans le désert.

De cela il suit avec évidence que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes ; il serait absurde que de la cause qui les écarte vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine ? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur

ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains : on peut s'en nourrir sans parler ; on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître ; mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. Tout ceci n'est pas vrai sans distinction : mais j'y reviendrai ci-après.

(Extrait de l'*Essai sur l'Origine des langues*.)



Réflexions de Musset-Pathay sur les contradictions reprochées à J.-J. Rousseau.

On doit sentir qu'il faudrait une longue discussion sur le reproche dont Jean-Jacques est l'objet, soit pour l'éclaircir en donnant les explications nécessaires, soit pour le détruire lorsqu'il n'est pas mérité, soit enfin, s'il l'était, pour convenir de sa justesse.

Ce reproche porte sur une double espèce de contradiction : la première est entre divers passages de ses écrits ; la seconde, dans sa conduite, non pas tant entre sa morale et ses actions, qu'entre telle action contraire à l'opinion exprimée par lui dans ses ouvrages. Nous nous bornerons à présenter sur les unes et les autres de courtes observations. Écoutons-le d'abord lui-même et observons la règle qu'il prescrit : « Lisez, dit-il, tous ces » passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'es- » prit du lecteur, et qu'ils avaient dans celui de l'auteur en les » écrivant ; lisez-les à leur place avec ce qui précède et ce qui

» suit ; consultez la disposition de cœur où ces lecteurs vous
» mettent : c'est cette disposition qui vous éclairera sur le vé-
» ritable sens... On blâme en général (et avec raison) cette
» manière d'isoler et de défigurer les passages d'un auteur
» pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur in-
» juste. »

Je dois faire, à l'occasion de ce passage, une remarque importante : c'est que, dans toutes les citations, dans tous les extraits des ouvrages de Jean-Jacques faits par ses ennemis, il y a *infidélité*. La plupart sont tronqués. Ceux qui sont textuels ne présentent pas, remis à leur place, le sens qu'on leur a donné en les isolant. C'est après avoir vérifié que je mets en avant cette assertion. Il n'est pas possible que j'aie tout vu ; mais, dans le très-grand nombre de pièces que j'ai vues, il n'y a pas une *seule exception*. Cette constance à dénaturer ne suppose pas un complot, comme le croyait Jean-Jacques, parce qu'il est impossible qu'on se soit concerté ; mais elle prouve une chose plus triste : c'est le *manque de bonne foi*. L'intention de n'en point avoir a été commune à tous.

La contradiction apparente qu'on trouve entre deux passages isolés, et qu'on oppose l'un à l'autre, s'affaiblit et disparaît en remettant chaque passage à sa place, et en tenant compte de ce qui le précède et le suit.

Jean-Jacques se plaint amèrement, dans ses *Confessions* (Livre IX^e), de la sentence de Diderot : *Il n'y a que le méchant qui soit seul* ; et dans sa *Nouvelle Héloïse*, il dit, sous le nom de Saint-Preux : *Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul*.

Il semble par là se rapprocher de l'avis de Diderot ; d'où l'on serait en droit de conclure qu'il se contredit en se plaignant de la sentence de son ami et l'adoptant ensuite. Mais la différence des situations détruit toute espèce de contradiction. Dans l'une, Saint-Preux est séparé de Julie, et prétend qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul ; dans l'autre, Jean-Jacques, solitaire à l'Hermitage, trouve choquant que son ami lui dise : *Il n'y a que le méchant qui soit seul*.

Grétry, dans ses *Mémoires*, fait, relativement au reproche dont nous nous occupons, une observation qui nous paraît une réponse victorieuse : « On prétend, dit-il, que Jean-Jacques se » contredit sans cesse dans ses écrits ; je croirai à cette accusation lorsqu'on m'aura prouvé qu'une même cause, surtout » au moral, peut se montrer deux fois sans être accompagnée » de circonstances et d'effets différents. »

Passons à la seconde espèce de contradiction, celle qui consiste à faire une action opposée à l'opinion qu'on a précédemment exprimée, et citons celle de ce genre commise par Jean-Jacques, et qu'on lui a souvent reprochée : c'est d'avoir fait le *Devin du Village*, après avoir prétendu que notre langue ne pouvait se prêter à la musique.

Le succès de ce charmant intermède ne le détrompa point, et il persista dans son opinion jusqu'à ce que Gluck et Grétry lui eussent prouvé le contraire. Il ne s'est pas rétracté par écrit, mais il l'a fait d'une manière généreuse, en suivant avec assiduité les opéras de ces deux compositeurs. Après une représentation d'*Orphée*, quelqu'un lui dit : « Eh bien ! M. Rousseau, croyez-vous qu'on puisse faire de la bonne musique » avec des paroles françaises ? » Pour toute réponse, il chanta : *J'ai perdu mon Eurydice*.

A une représentation de *la Fausse magie*, il dit à Grétry : « Que je suis aise de vous voir ! Depuis longtemps je croyais » que mon cœur s'était fermé aux douces sensations que votre » musique me fait encore éprouver. » Grétry, bon juge, explique la cause pour laquelle Jean-Jacques avait persisté dans une opinion aussi hasardée : « C'est, dit-il, après avoir éprouvé » les difficultés infinies que présente la langue française, et » avoir senti qu'il ne les avait pas toutes vaincues, que Jean-Jacques a dit : *Les Français n'auront jamais de musique*. »

Il faut se reporter au temps où Rousseau se fit cette opinion, et se rappeler ce que c'était alors que la *musique française*, le sort qu'elle éprouva en luttant contre la musique italienne, et comparer à Lulli et à Rameau Gluck et Grétry.

Il faudrait bien s'entendre sur ce qu'on appelle *être en con-*

tradiction. On ne soutient jamais sérieusement l'affirmative et la négative en même temps ; on peut passer rapidement d'une opinion à l'autre, dans des temps de révolution, et nous n'en sommes pas à chercher des exemples ; mais en morale, en philosophie, sur des questions dont l'examen demande de la réflexion, qui veulent être mûries, qui exigent l'exercice continu de la raison et du jugement, on ne peut changer d'opinion qu'après un nouvel examen, une plus grande expérience : alors on avoue qu'on a été dans l'erreur ; on fait voir que cette erreur était motivée, et qu'on a des motifs plus puissants pour agir ou penser autrement.

On a défini la *contradiction un jugement opposé à un autre jugement déjà porté*. La justesse de cette définition n'est pas telle qu'on ne puisse la combattre avec succès par des exemples, qui valent toujours mieux que des préceptes. Pour qu'elle soit exacte, il faut supposer que l'objet sur lequel on porte un nouveau jugement est considéré sous le même point de vue, placé dans les mêmes circonstances, enfin le même absolument qu'il était lorsqu'on en porta un jugement opposé.

Il n'y a pas de contradiction à défendre une chose qu'on a faite, mais à la faire après l'avoir défendue. On a oublié cette distinction (qui, cependant, est de toute justice) dans les reproches dont Jean-Jacques est l'objet. Réparons cet injuste oubli.

Ainsi, il a dit dans son *Émile* (Livre 1^{er}) : « Rien ne dispense » un père de nourrir ses enfants. *Lecteurs, vous pouvez m'en » croire*, je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si » saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. » Si *Émile* eût précédé l'abandon que Jean-Jacques ne cessa de se reprocher, il serait tombé dans la contradiction la plus révoltante, et sa faute eût été bien plus grave encore : On a répété à satiété : Rousseau prescrit aux pères d'élever leurs enfants, et il a mis les siens à l'hôpital. Le fait est faux ; on doit dire : Après avoir mis ses enfants à l'hôpital, réfléchissant sur sa conduite et ses devoirs, bourrelé de remords, en proie à des regrets cuisants

dont il laisse souvent échapper l'expression, Jean-Jacques a prescrit de nourrir et d'élever ses enfants. La faute existe toujours, elle ne sera point atténuée aux yeux de ceux qui ne tiennent aucun compte du repentir ; mais il n'y a plus de contradiction. Que dirait-on de celui qui prétendrait que, pour éviter d'être en contradiction, l'auteur d'*Emile* aurait dû faire un devoir aux pères d'abandonner leurs enfants ? Cette logique n'est cependant pas si étrange qu'elle ne soit à l'usage de certaines personnes.

On voit que, en posant la question telle qu'on doit l'établir si l'on veut être juste, le reproche de contradiction, dans la faute la plus grave que Jean-Jacques ait commise, est détruit, et que même cette faute est atténuée.

Il y a dans la vie de Rousseau deux époques bien distinctes l'une de l'autre, et dans Jean-Jacques deux hommes différents.

La première époque renferme l'espace de temps pendant lequel Rousseau vécut dans le monde (de 1712 à 1757) ; la seconde commence à sa retraite et finit à sa mort, c'est-à-dire de 1757 à 1778. Pendant ces deux époques, ce sont deux hommes dissemblables, qu'on ne doit pas opposer l'un à l'autre pour les trouver en contradiction.

Pour que le reproche soit fondé, il faut présenter Jean-Jacques après sa réforme en contradiction avec lui-même à partir de cette réforme, et non avec Rousseau dans le monde, secrétaire d'un financier, ou se montrant dans les cercles du baron d'Holbach.

C'est être injuste que de suivre une marche contraire.

Il condamne ceux qui changent de religion, et dit qu'un enfant doit être élevé dans celle de ses pères. Un auteur part de là pour le mettre en opposition avec lui-même et rappeler qu'il passa successivement des autels de Genève aux autels de Rome, qu'il abandonna pour revenir à ceux de Genève.

Rousseau changea de culte à 16 ans, c'est-à-dire au sortir de l'enfance et dans un âge où l'on ne réfléchit pas. A 42 ans, il rentra dans la religion de ses pères, et plus tard dit qu'on

n'en devait point changer. S'il l'avait fait depuis, il serait en contradiction. Il en est de même de son opinion sur la musique française, ainsi que nous l'avons fait remarquer.

Quel est l'homme qui, sur la fin de sa carrière, se rappelant les circonstances importantes dans lesquelles il s'est trouvé, ne se dise : Je ne tiendrais pas entièrement la même conduite si j'avais à recommencer, et ne prescrive à ses enfants de ne pas imiter son exemple si ces circonstances se représentaient de nouveau.

(Extrait de l'*Histotre de la vie et des ouvrages*
de J.-J. Rousseau.)



**Jean-Jacques Rousseau, s'occupant d'astronomie,
est pris pour un sorcier.**

J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un châssis, et les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous, et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret était en terrasse ; on voyait du chemin tout ce qui s'y passait. Un soir, des paysans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause, parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau ; ces quatre piquets, ce grand pa-

pier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette, qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de Maman qu'elle m'avait obligé de mettre, offraient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier ; et comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent, très-alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien que, dès le lendemain, chacun sut, dans le voisinage, que le sabbat se tenait chez M. Noiret. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans témoins de mes conjurations n'en eût, le même jour, porté sa plainte à deux jésuites qui venaient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissait, les désabusèrent par prévision. Ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant, il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerais désormais sans lumière et que j'irais consulter le planisphère dans la maison.

(Extrait des *Confessions*).

DU SENS DE LA NATURE CHEZ J.-J. ROUSSEAU.

Dans la littérature, ce fut le dix-huitième siècle qui réveilla le sens de la nature, simultanément chez les trois grandes nations qui sont comme les champions de la civilisation du monde moderne, et la littérature sentimentale se rattache aux noms de Thomson, Yung, Rob. Burns en Angleterre ; à Kleist, Gessner, Matthiesson, Salis en Allemagne ; à Rousseau et à Bernardin de Saint-Pierre en France. De ces noms, il faut surtout remarquer celui de Rousseau, parce que c'est lui qui, sinon le

premier, du moins a particulièrement popularisé le sentiment de la nature en faisant comprendre, dans les pages entraînantes de la *Nouvelle Héloïse*, la poésie et les charmes de la contemplation. Si ce roman pêche par plus d'un côté, si les tendances religieuses et politiques de son auteur donnent lieu à de justes critiques, on ne pourra cependant s'empêcher de reconnaître le génie poétique qui règne dans les descriptions et dans les charmantes rêveries éparses dans la *Nouvelle Héloïse* et dans les *Confessions*. Pour ne pas répéter des citations qu'on a faites avant nous ¹, nous ne rappellerons que les passages qui expliquent le mieux ce que nous avons nommé la sentimentalité moderne.

« Je démêlai insensiblement que la pureté de l'air était la véritable cause du retour de cette *paix intérieure* que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de *sérénité dans l'esprit*. Les *méditations* y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime. Il semble que, en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres ².

» Le lac était paisible. Je gardais un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, tout me remplissait des plus douces sensations. O mon lac ! Tu as un *attrait* que je ne saurais expliquer, qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais *quoi de plus intéressant* qui m'affecte et m'attendrit ³. »

Fritz MEISNER.

(Bibliothèque universelle, du 20 Octobre 1860.)



¹ Gaberel, *Rousseau et les Genevois*, notamment le Chap. V.

² J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*.

³ J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*.

Le lac de Biemme, ses rives et l'île de Saint-Pierre, décrits par Rousseau.

Les rives du lac de Biemme sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de vignes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas, sur ces heureux bords, de grandes routes commodées pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs¹ solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans

¹ Le mot *contemplatif*, à notre connaissance, n'a été employé substantivement que par Rousseau et Fénelon.

Le premier dit quelque part : « Tous les sages *contemplatifs* ont passé leur vie à l'étude du cœur humain. »

Fénelon dit, de son côté : « Les pieux *contemplatifs* sont à l'objet de la raillerie de ceux qui ne sentent pas les opérations internes du Saint-Esprit. »

Le substantif *contemplateur* ne réveille pas précisément la même idée. Le *contemplateur* est plus penseur, plus réfléchi ; le *contemplatif* est plus rêveur, plus mystique. Charles Bonnet était un remarquable *contemplateur* de la nature. Jean-Jacques est un des *contemplatifs* solitaires qui ont le mieux senti la nature et ses charmes. (M. V.)

son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour ; l'autre, plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant ¹.

L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse, plantée de deux beaux rangs d'arbres, borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse, on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches, durant les vendanges...

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient ².

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agi-

¹ Ces derniers mots révèlent la tendance socialiste qui se retrouve dans plusieurs des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, tendance par laquelle il se rapproche, à beaucoup d'égards, de Platon. (M. V.)

² Ce paragraphe et le suivant sont des exemples de ces morceaux où règnent à un haut point le sentiment de la nature et le génie poétique de la rêverie. (M. V.)

tation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans cesse mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque courte et faible réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image. Mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point que, appelé par l'heure et le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

(Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire.*)



JUGEMENT DE VINET SUR LES DEUX AMIS

(Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre.)

Il est temps de nommer l'écrivain qui obtint dans les âmes la popularité que Voltaire avait obtenue dans les esprits, l'écrivain pour qui se passionna tout un siècle, et dont le souvenir passionne encore la postérité. Le dix-huitième siècle avait atteint son milieu ; l'école philosophique était dans sa force, les esprits dans toute la ferveur d'un protestantisme nouveau, lorsqu'un homme de quarante ans, inconnu jusqu'alors, jouet de toutes les vicissitudes, transfuge de toutes les conditions, après une vie incohérente, désordonnée et quelquefois honteuse, mais dont les orages avaient étendu sa pensée et embrasé son génie, se jette dans cette arène où se pressent les combattants, et, par quelques pages éloquentes, annonce un rival aux grands

écrivains de son siècle. Je parle de J.-J. Rousseau (1712-1778) et de son *Discours sur les Sciences*, couronné par l'Académie de Dijon (1750). N'y eut-il rien d'accidentel dans la première direction de sa pensée? Sa vie ne fut-elle pas, malgré lui-même, enchaînée à son premier début? Et enfin, dans son hostilité permanente contre son siècle et contre la société, n'y eut-il pas, ainsi qu'on l'a pensé, moins d'indignation que d'humeur personnelle? Cette humeur elle-même ne s'aigrit-elle pas de la lutte cachée entre les inclinations de l'homme et les principes de l'écrivain? Tout cela, nous l'avouons, échappe à la démonstration. Ce qui est sûr, c'est que, à travers mille inconséquences de détail, la pensée de Rousseau forme, d'ouvrage en ouvrage, un tout assez lié. Mettant toutes les misères de l'homme sur le compte de la société, sans considérer que la société n'est que l'homme même, il déclare la guerre à ce fait de nature dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1753), ouvrage où l'insolence du paralogisme est poussée à ses dernières limites. Toujours marchant d'un pied sur le roc et de l'autre sur le sable, plantant l'erreur dans le terrain de la vérité, s'armant de la nature contre la nature, annulant les faits dans l'intérêt des systèmes, il poursuit son œuvre et continue à livrer les esprits à un étrange conflit d'enthousiasme et de perplexité. Dans le *Contrat social* (1756-1760), dont le style, différent de son style ordinaire, n'est pas moins parfait, il rapporte l'origine de la société à une convention sans date et sans monument, et, sur cette donnée, il établit un plan d'organisation sociale, dont il finit par déclarer la réalisation impossible. *L'Émile ou Traité de l'Éducation* (1762) est encore un appel à la nature telle que Rousseau l'entendait ¹.

¹ Nous ne prétendons ni réfuter, ni discuter toutes les appréciations des littérateurs et des philosophes sur J.-J. Rousseau. Nous laissons ce soin au lecteur, qui verra, dans la diversité de ces opinions, combien il est difficile d'asseoir un jugement définitif sur le caractère et le génie de notre célèbre concitoyen. (M. V.)

Montaigne, Locke et Fénelon s'y retrouvent, mais absolus, passionnés et presque colères. On sait avec quelle vigueur de dialectique et d'éloquence Rousseau défendit l'*Émile* contre le mandement de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. La *Lettre à d'Alembert* (sur les spectacles) a moins d'emportement, plus de vérité et autant de vraie éloquence. Dans tous ses écrits, Rousseau, à l'inverse de Diderot, a montré moins de génie que de talent ; mais ce talent est immense. Partout paradoxal, outré, inconséquent, mais partout échauffé par un sentiment vrai, partout réunissant dans sa diction l'originalité et le naturel, portant au plus haut degré l'heureux don de faire un seul tout et presque une même chose de la dialectique et de la passion, J.-J. Rousseau prend place parmi les sophistes les plus dangereux et les plus parfaits écrivains.

Il avait d'abord combattu dans les rangs des philosophes. Soit divergence de vues, soit ressentiments personnels, il ne tarda pas à leur déclarer la guerre ; mais si la philosophie matérialiste trouva dans J.-J. Rousseau un redoutable adversaire, la philosophie déiste eut en lui un auxiliaire puissant. Voltaire avait rendu l'incrédulité agréable aux esprits légers ; Rousseau la rendit spécieuse aux esprits plus solides. Il trompa le besoin religieux par un déisme affectueux et sentimental. Il dénatura la morale en substituant des sentiments vagues à l'idée positive du devoir. Il opéra dans l'éducation quelques réformes désirables, mais moins profondes qu'on ne l'a cru : car la pensée chrétienne va seule au fond de l'homme, de l'enfant et de la vie. Il accrédita, en politique, des idées dont notre époque n'a accepté que le principe général, et qu'elle ne réalise qu'en les spiritualisant¹. L'éloquence, désaccoutumée de la chaire, encore incertaine au barreau, trouva une tribune dans ses écrits. Il est le véritable orateur du dix-huitième siècle.

¹ Il en a été du *Contrat Social* comme de tous les ouvrages théoriques qui se modifient plus ou moins dans la pratique quand ils viennent à pénétrer les masses et à être mis en application. (M. V.)

Ce siècle, second en originalités puissantes, vit apparaître à son déclin la douce originalité de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814). Il chercha la Providence dans la nature comme Bossuet l'avait trouvée dans l'histoire. Il expliqua par l'amour toutes les lois qui régissent le monde. Où il ne put prouver une intention paternelle, il la supposa. L'inflexible science a sévi contre un grand nombre de ses hypothèses ; le sentiment religieux le remercia d'avoir suppléé la prédication en ce qu'il pouvait, et d'avoir rafraîchi, par de pieuses émotions, un siècle aride et fatigué. Sa pensée, qui serpente doucement dans son sujet, a quelque chose de la manière antique et souvent de laisser-aller de Montaigne ; son éloquence, produit d'une âme tendre et romanesque, rappelle à la fois la touche suave de Fénelon et l'expression sentie de J.-J. Rousseau ; sa diction, éminemment pittoresque, est comme un doux et touchant reflet des beautés de la nature. D'autres en ont été les admirateurs : on a eu raison de dire que Bernardin de Saint-Pierre « en est l'amant le plus tendre. » Les *Études de la Nature* (1784) ont placé leur auteur parmi les classiques.

(Extrait de la *Chrestomathie française*, par A. Vinet.)



Retour de Rousseau à Genève. Émotion causée par ses écrits. Condamnation de l'Émile et du Contrat social.

Si les hommes habiles qui étaient à la tête du gouvernement de Genève se fussent contentés d'énervier les citoyens par l'introduction du luxe ; s'ils eussent continué les attaques sourdes et lentes qu'ils portaient depuis vingt ans à l'Édit de 1738, tout annonce qu'ils auraient insensiblement transmis à leurs enfants les rênes d'une véritable aristocratie. Mais rien ne prouve mieux

combien l'on doit se défier des conseils de l'ambition, que l'inconsidération¹ avec laquelle le Sénat multiplia les coups d'autorité les plus propres à alarmer l'imagination des citoyens, dans un temps où l'accroissement des lumières publiques présentait à la généralité² des moyens efficaces pour plaider et soutenir ses droits.

Ce fut sur la liberté individuelle que le Sénat porta ses premiers coups. Deux négociants, injustement soupçonnés d'avoir trempé dans un vol, furent traînés publiquement dans les prisons sans avoir pu obtenir d'être conduits aux syndics, comme la loi l'exigeait. Quelque temps après, ils furent déclarés innocents ; mais l'un d'entre eux, A.-G. Binet, ruiné par cet emprisonnement illégal, fit de vains efforts pour engager les citoyens à l'appuyer dans un grief qui intéressait la sûreté de tous les individus : leur silence abusa le Sénat sur les véritables dispositions de la généralité, et il s'engagea dans une carrière dont il n'avait pas assez mesuré l'étendue.

Jean-Jacques Rousseau était venu à Genève rentrer dans la communion protestante, dont les égarements d'une enfance romanesque l'avaient fait sortir. Il étudia, dans la constitution de sa patrie, les grands principes d'économie politique³ qu'il développa bientôt après, et qui augmentèrent cette célébrité qu'il a tant déplorée sur la fin de sa vie. Pendant un séjour de quelques mois qu'il fit à Genève, il préféra la société des simples citoyens à celle des riches, dont il détestait le faste et les principes. Son attachement au peuple, ses liaisons avec l'ancien

¹ Le mot *inconsidération* s'emploie rarement dans le sens que lui donne ici l'écrivain genevois ; c'est vraiment dommage, car il rend bien l'idée que veut exprimer D'Ivernois. (M. V.)

² Le mot *généralité* est pris ici dans un sens tout à fait local et genevois. Il correspond souvent au mot *universitas* du latin du moyen âge. (M. V.)

³ L'expression *économie politique* avait alors un sens très-différent de celui qu'on lui donne aujourd'hui. Ces mots voulaient dire : la théorie de la politique, les principes par lesquels doivent être régies les sociétés humaines, la science de ces principes. (M. V.)

député *Deluc*, son amour pour l'égalité et son mépris, quelquefois outré, pour les hommes puissants, lui attirèrent la haine des aristocrates, qui ont été les auteurs de tous ses maux.

On assure qu'ils avaient fait plusieurs tentatives pour l'engager à dédier au Sénat son discours sur *l'Origine de l'inégalité des conditions*; mais ce grand homme persista à porter son hommage au Souverain de sa patrie; ses ennemis admirèrent dans sa dédicace l'étendue de son génie et la sensibilité de son âme, mais ils ne lui pardonnèrent jamais ni son refus, ni l'éclat qu'il avait donné à la souveraineté de ses concitoyens, ni ses efforts pour fixer au milieu d'eux la liberté et les vertus sévères des républicains.

Ses premiers écrits l'avaient rendu d'autant plus cher aux citoyens, qu'il s'y glorifiait du titre de leur compatriote et de la qualité d'homme libre; mais c'est par cela même qu'il devint l'objet de l'animadversion du Sénat, qui l'accusa sourdement d'être l'instigateur d'une sédition préparée dans son *Contrat Social*. Cet ouvrage avait en vue, disait-on, de détruire tous les gouvernements, et, en particulier, de renverser celui de Genève. Le vertueux Rousseau, pour avoir fait l'éloge de la constitution de sa patrie, devint une des premières victimes des coups qu'on lui porta; et ce fut par une seconde atteinte à la liberté personnelle que s'annonça l'orage qui menaçait la République.

Le Parlement de Paris venait de condamner l'*Émile* et de lancer un décret de *prise de corps* contre son auteur. Les magistrats de Genève allèrent plus loin: à peine l'*Émile* et le *Contrat Social* furent-ils publics, que le Sénat déclara ces deux écrits *téméraires, scandaleux, impies, tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements*¹. Tous deux furent la-

¹ « Voici, dit Rousseau, qui paraîtra bizarre: mon livre »
» attaque tous les gouvernements, et il n'est proscrit dans au- »
» cun! Il en établit un seul, il le propose en exemple, et c'est »
» dans celui-là qu'il est brûlé! N'est-il pas singulier que les »
» gouvernements attaqués se taisent et que le gouvernement »
» respecté sévisse? Quoi! le magistrat de Genève se fait le »
» protecteur des autres gouvernements contre le sien même! »
» Il punit son propre citoyen d'avoir préféré les lois de son »
» pays à toutes les autres! » (Lettres de la Montagne.)

cités par la main du bourreau, et leur auteur absent, vivant en France, décrété à Paris, et dont l'ouvrage avait été imprimé en Hollande avec permission, fut décrété de prise de corps à Genève.

La défense de la religion ne fut pas le vrai motif de ce jugement passionné : l'on est d'autant mieux fondé à révoquer en doute les dispositions religieuses de ceux qui le prononcèrent, qu'ils toléraient publiquement, dans l'enceinte des murs, l'impression et la vente des écrits de Voltaire, où le christianisme est attaqué dans ses racines, tandis que Rousseau n'en élaguait certaines branches que pour donner au tronc plus de vigueur.

Le décret lancé contre lui était également contraire à la justice, qui ne permet pas de juger un homme en deux États différents pour le même délit ; au droit naturel, qui défend de condamner personne sans lui avoir donné le temps de fournir ses défenses ; à la tolérance établie à Genève pour les ouvrages de droit public, et surtout à l'esprit de douceur et de charité du véritable protestantisme, qui, loin d'interdire l'examen, le prescrit sagement à ses disciples. Ce n'est pas tout encore : pour préparer des fers à Rousseau, le Sénat de Genève viola, à son égard, la loi qui conférait au tribunal du *Consistoire*¹ la première connaissance des délits concernant la religion ; c'est devant ce tribunal que *celui qui dogmatise contre la doctrine reçue doit être appelé*, dit la loi ; *s'il se range, qu'on le supporte sans scandale ni diffame ; s'il est opiniâtre, qu'on l'admoneste*, etc.

Cette loi pourvoyait sagement à ce que la religion ne pût devenir un moyen d'oppression entre les mains du gouvernement. C'était d'après elle que *Morelli* avait été jugé deux siècles auparavant ; et l'apôtre de la tolérance méritait bien, au moins de sa patrie, qu'elle ne foulât pas aux pieds, pour le flétrir, ses lois, ses usages et tous les principes de la justice. On sait combien

¹ Le *Consistoire* était alors un tribunal composé, pour la plus grande partie, des pasteurs de la ville et de la campagne. Il veillait à l'inspection des mœurs et au maintien de la police ecclésiastique. (D'Ivernois.)

ce décret affligea Rousseau, indigna l'Europe entière et consterna les vrais citoyens. Il serait inutile de s'étendre davantage ici sur cet arrêt : personne n'oserait le justifier aujourd'hui, et les *Lettres de la Montagne* en ont démontré l'illégalité de la manière la plus énergique.

Qu'on ne s'imagine point cependant qu'il ait été résolu dans un de ces instants de délire dont les gouvernements, même les plus intègres, ne sont pas toujours à l'abri. Si l'on pouvait fouiller dans les dépôts de la vengeance, on y lirait peut-être que ce furent les aristocrates de Genève qui suggérèrent au Parlement de Paris le trait d'intolérance qu'ils s'empressèrent si fort d'imiter : du moins la manière dont ils préparèrent leur décret, les coups d'autorité dont ils le soutinrent, et les persécutions qui, dès lors, suivirent partout l'infortuné Rousseau, ne permettent pas d'en douter.

Un événement imprévu, et auquel son jugement avait donné lieu, influa beaucoup aussi sur les troubles qui suivirent. Pictet, citoyen, d'une famille ancienne et honorée, censura, dans une lettre adressée à un de ses amis, quelques traits du *Contrat Social* ; mais il y blâmait encore plus fortement l'arrêt du Sénat, qu'il attribuait au crédit de la famille des Tronchin et à la complaisance de ceux-ci pour Voltaire, jaloux de la réputation de Rousseau.

On ne tarda pas à voir multiplier des copies manuscrites de cette lettre. Tout tribunal veut que ses arrêts soient respectés : le Sénat de Genève trouva irrespectueuse cette censure de son jugement. Pictet chercha à apaiser le coup qui le menaçait : il déclara aux syndics qu'il était l'auteur de la lettre, et qu'il était fâché de l'avoir écrite.

Cet acte de faiblesse et cet aveu déterminèrent les Tronchin à lui faire partie. Cette famille, dévouée à la France, où elle jetait déjà les racines du crédit auquel elle aspirait, ne négligeait rien pour dominer dans Genève. Deux de ses membres étaient dans le Sénat, et un troisième venait d'être élu procureur-général. Ce dernier était particulièrement redoutable par le crédit que lui avaient acquis ses lumières, par le ton de

grandeur que lui donnait sa fortune, et surtout par ses talents.

C'était lui qui avait déferé au Sénat le *Contrat Social*, et son honneur paraissait engagé à soutenir la sentence qu'il avait dictée ; sa famille triompha ; *Pictet* fut de nouveau condamné aux prisons qu'il avait subies, à demander pardon au Sénat, et à la suspension de ses droits honorifiques pendant une année.

Ce jugement fit naître une question intéressante. Les deux familles impliquées dans cette affaire étaient très-apparentées : lorsqu'on voulut former un tribunal criminel, les quatre syndics furent trouvés récusables ; et, malgré la loi fondamentale et l'Édit de 1738, qui prononcent que « les Syndics et Conseil sont juges, comme d'ancienneté, de toutes causes criminelles », *Pictet* fut jugé par un conseil sans syndics, c'est-à-dire, présidé par des magistrats que le Conseil Général n'avait point élus.

Le principe du Sénat était toujours de fonder dans son corps l'autorité des quatre syndics : c'est par cela même qu'il importait à la liberté publique de conserver à ces chefs de la communauté des pouvoirs tels qu'on pût les rendre responsables de la conduite des Conseils.

Le Sénat s'appuya de l'Édit civil, *sur la récusation des juges*, et sur *l'usage*, ce qui fit élever une question sur la force que devaient avoir les usages. « Ils peuvent être consultés, disaient les citoyens, lorsque la loi garde le silence, mais non pas pour légitimer des abus, car alors ce ne serait autre chose que citer la violation et l'appuyer par elle-même. »

Ces nouvelles prétentions n'adoucirent pas l'effet que produisit l'extrême sévérité du jugement de *Pictet*. Les citoyens s'éclairaient de jour en jour sur leur constitution, et se trouvaient alors vraiment au niveau de la liberté qu'elle leur assurait ; le sort injuste de leur illustre compatriote Rousseau, et le succès avec lequel ses ennemis le firent expulser du canton de Berne, rendirent les persécuteurs de plus en plus odieux au peuple. L'érection d'un tribunal sans syndics noircit peut-être encore à ses yeux les vues du Sénat ; on pensa enfin à lui té-

moigner l'indisposition publique, et le mécontentement se manifesta lorsqu'il s'agit de confirmer le procureur-général *Tronchin*¹. Il fut confirmé, mais il lui manqua 400 suffrages, et l'expérience ne tarda pas à apprendre aux citoyens que c'est provoquer la haine que d'en montrer une impuissante, surtout à un homme dont on redoute les principes, les talents et l'influence.

On peut dire de ce magistrat que s'il eût paru sur un théâtre assorti à son ambition, il aurait pu développer son génie de la manière la plus avantageuse pour l'humanité; mais, par un caprice de la nature, jeté dans une petite république, au lieu d'y déployer ses talents pour le maintien de la constitution établie, il tenta d'en élever une nouvelle, et se trompa sur les ressources des citoyens qu'il attaquait. On pourrait le comparer à ces liqueurs spiritueuses qui, manquant d'essor, rompent le vase où elles sont renfermées.

(Extrait des *Révolutions de Genève*, par
Fr. D'Ivernois.)

Rousseau explique à son élève l'origine de la propriété.

On vient tous les jours arroser les fèves; on les voit lever, dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant :

¹ Le *procureur-général* était alors le procureur du public, le tuteur des orphelins, l'avocat-général dans les jugements criminels et le défenseur particulier des droits du peuple. Le Conseil Général l'élisait pour trois ans; mais, au bout de ce terme, il pouvait le confirmer pour trois autres années.

Les attributions du *procureur-général* actuel sont beaucoup moins étendues. (M. V.)

Cela vous appartient; et, lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son temps, son travail, sa peine, sa personne enfin; qu'il y a, dans cette terre, quelque chose de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce soit, comme il pourrait retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudrait le retenir malgré lui.

Un beau jour, il arrive empressé et l'arrosoir à la main. Quel spectacle! ô douleur! toutes les fèves sont arrachées, tout le terrain est bouleversé, la place même ne se reconnaît plus. Ah! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins et de mes sueurs? Qui m'a ravi mon bien? qui m'a pris mes fèves? Ce jeune cœur se soulève; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisselées; l'enfant désolé remplit l'air de gémissements et de cris. On prend part à sa peine, à son indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquisitions. Enfin, l'on découvre que le jardinier a fait le coup: on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le jardinier, apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous: Quoi, messieurs! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage? J'avais semé là des melons de Malte, dont la graine m'avait été donnée comme un trésor, et desquels j'espérais vous régaler quand ils seraient mûrs; mais voilà que, pour y planter vos misérables fèves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, et que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, et vous vous êtes privés vous-mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

JEAN-JACQUES.

« Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois bien que nous avons eu tort de gâter votre ouvrage; mais nous vous ferons venir d'autre graine de Malte, et nous ne travaillerons plus la terre avant de savoir si quelqu'un n'y a point mis la main avant nous.

ROBERT.

» Oh! bien, messieurs! vous pouvez donc vous reposer, car

- » il n'y a plus guère de terre en friche. Moi, je travaille celle
- » que mon père a bonifiée ; chacun en fait autant de son côté,
- » et toutes les terres que vous voyez sont occupées depuis
- » longtemps.

ÉMILE.

- » Monsieur Robert, il y a donc souvent de la graine de melon
- » perdue ?

ROBERT.

- » Pardonnez-moi, mon jeune cadet, car il ne nous vient pas
- » souvent de petits messieurs aussi étourdis que vous. Personne
- » ne touche au jardin de son voisin ; chacun respecte le travail
- » des autres, afin que le sien soit en sûreté.

ÉMILE.

- » Mais moi, je n'ai point de jardin.

ROBERT.

- » Que m'importe ? si vous gâtez le mien, je ne vous y lais-
- » serai plus promener, car, voyez-vous, je ne veux pas perdre
- » ma peine.

JEAN-JACQUES.

- » Ne pourrait-on pas proposer un arrangement au bon Ro-
- » bert ? Qu'il nous accorde, à mon petit ami et à moi, un coin
- » de son jardin pour le cultiver, à condition qu'il aura la moitié
- » du produit.

ROBERT.

- » Je vous l'accorde sans condition. Mais souvenez-vous que
- » j'irai labourer vos fèves si vous touchez à mes melons. »

Dans cet essai de la manière d'inculquer aux enfants les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela est clair, net, simple et toujours à la portée de

l'enfant. De là jusqu'au droit de propriété et aux échanges, il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court ¹.



L'homme vrai, comme se le représente Jean-Jacques Rousseau.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise, dans les conversations oiseuses, à citer fidèlement les lieux, les temps, les personnes, à ne se permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonstance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils sont, dans leurs narrations, de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près, toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux ; et si le mensonge leur est utile et qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes, ils le favorisent avec adresse et font en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes, la vérité, qu'alors l'autre respecte si fort, le touche fort peu, et il ne se fera guère de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés, dont il ne résulte aucun jugement injuste ni pour ni contre qui que ce soit, vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme

¹ Bernardin de Saint-Pierre fait remarquer combien il y a de profondeur dans cette explication, en apparence si simple et si familière. (M. V.)

contre la justice et la vérité, est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume ¹. Il est solidement *vrai*, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses. Il est *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper personne, qu'il est aussi fidèle à la vérité qui l'accuse qu'à celle qui l'honore, et qu'il n'en impose jamais pour son avantage, ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai* et l'autre, est que celui du monde est très-rigoureusement fidèle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au delà, et que le mien ne la sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.

(Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire*.)



Un billet galant de Jean-Jacques Rousseau.

Dans une des dernières séances de la Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire de l'Institut genevois, M. Marc *Viridet* a montré l'original d'une des lettres de Rousseau, datée de Paris le 9 Octobre 1751.

Cette lettre est ainsi conçue :

« Je me flattais, Madame, d'avoir une âme à l'épreuve des
» louanges ; la lettre dont vous m'avez honoré m'apprend à
» compter moins sur moi-même, et, s'il faut que je vous voie,
» voilà d'autres raisons d'y compter beaucoup moins encore.
» J'obéirai toutefois, car c'est à vous qu'il appartient d'ap-
» privoiser les monstres.

¹ Rousseau fait ici une distinction fort juste. On peut mentir par l'intention, par les paroles ou par les écrits. (M. V.)

- » Je me rendrai donc à vos ordres, Madame, le jour qu'il
» vous plaira de me prescrire. Je sais que M. d'Alembert a
» l'honneur de vous faire sa cour ; sa présence ne me chassera
» point ; mais ne trouvez pas mauvais, je vous supplie, que
» tout autre tiers me fasse disparaître.
» Je suis avec un profond respect, Madame, votre très-hum-
» ble et très-obéissant serviteur.

» J.-J. ROUSSEAU. »

Comme l'enveloppe de cette lettre était détruite, il s'agissait de savoir à quelle dame elle était adressée. Les recherches historiques de M. Richard, de Paris, sur J.-J. Rousseau, et celles de Musset-Pathay sur la vie et les ouvrages de cet écrivain, nous ont convaincu qu'elle avait été envoyée à M^{me} la marquise de Créquy, fille de M. le comte de Froulay, prédécesseur du comte de Montaigne dans l'ambassade de Venise, et nièce du bailli de Froulay, ambassadeur à Malte.

« Cette lettre, dit Musset-Pathay, est le commencement d'une correspondance longue et embarrassante (pour les éditeurs de Jean-Jacques), parce que presque toutes les lettres à M^{me} de Créquy manquent de date et n'ont que l'indication du jour. »

M. Musset-Pathay a fait un long travail pour restituer aux lettres de Jean-Jacques à cette dame la date de l'année où elles ont été écrites. Il nous paraît avoir complètement réussi.

M^{me} de Créquy, quoiqu'elle devote, rechercha beaucoup l'auteur de l'*Émile*, qui lui écrivit souvent.

La lettre que nous avons citée montre comment, au besoin, Rousseau savait tourner un billet galant.

(Extrait du journal la *Nation Suisse*, numéro
du 7 Décembre 1860.)



M^{me} de Warens raconte ses relations avec Rousseau.

Pendant mon séjour à Annecy, M. de Pontverre, curé des environs de cette ville ¹, m'adressa un jeune homme qui avait quitté Genève, sa patrie, et qui désirait entrer dans la religion catholique. Touché de son état, je n'oubliai rien pour lui être utile : mes premiers soins, je ne le cache pas, tendirent à lui faire sentir le désespoir dans lequel il jetait sa famille en abandonnant la maison paternelle. Mais, comme il persistait dans sa résolution, je l'envoyai à Turin pour se rendre dans un hospice où l'on donne les instructions nécessaires à ceux qui veulent entrer dans la religion romaine. Après son abjuration, il passa quelque temps en Piémont, où je suis assurée que, sans son inconstance, la fortune lui aurait offert plus d'une ressource. Son esprit, car il en avait beaucoup, s'étant singularisé par la lecture des romans, courait sans cesse après les livres ; ainsi, toujours dans l'attente d'une aventure, il ne savait se fixer nulle part. Qu'on ne croie cependant pas que Jean-Jacques Rousseau (c'est le nom du jeune homme) fût du genre de ces petits maîtres, qui n'appuient la certitude de leurs conquêtes que sur les charmes qu'ils se supposent, et que l'amour-propre engage à présenter leurs hommages. Rousseau ne ressemblait à personne : timide à l'excès auprès du sexe, la marche de son intrigue s'arrangeait dans son imagination, et, suivant que sa cervelle romanesque se montait, il se croyait heureux ou malheureux. Il avait nombre de talents qui l'auraient rendu charmant dans la société ; mais, comme la fable remplit de zéphirs et de nymphes les promenades champêtres, dans l'espoir

¹ M. de Pontyerre était curé de Confignon, qui est plutôt aux environs de Genève que d'Annecy. (M. V.)

d'y rencontrer quelque immortelle, il préférait la solitude au plaisir réel de se rendre agréable par la musique, qu'il possédait assez bien. Quoique rempli de connaissances, il ne brillait pas autant qu'un autre moins instruit que lui. Quoiqu'il fût plein de feu, il se livrait peu dans la conversation; s'il voulait parler dans le tête-à-tête, il était bientôt entraîné par ses enthousiastes rêveries; son imagination le transportait dans des palais enchantés, et tout ce que les poètes ont dit de l'île de Paphos¹ était bien au-dessous de ces charmantes erreurs.

La nature ne peut-elle rien produire de parfait, ou se plait-elle à mêler aux dons qu'elle fait à l'homme de génie un je ne sais quoi qui le rappelle parfois à la classe ordinaire des autres hommes? Jean-Jacques était fait pour devenir célèbre, mais je crois que sa façon de penser l'aura rendu malheureux.

Il réunissait des qualités qui paraissaient incompatibles. Sensible et généreux, son cœur se plaisait à soulager les infortunés. Mais, peu fait pour la reconnaissance, il oubliait facilement un bienfait². Souvent même ses amis n'étaient plus que des monstres qu'il fuyait sans savoir pourquoi. Tantôt chérissant les hommes, tantôt les détestant, il était sans cesse en contradiction avec lui-même; désirant aujourd'hui ce qu'il abandonnait le lendemain, sa façon de penser ne lui laissait embrasser aucun parti. A son retour de Turin, d'où il était parti sans cause, on lui proposa, à Annecy, d'embrasser l'état ecclésiastique; quelques jours de séminaire l'en dégoûtèrent. Je le plaçai chez un maître de musique, qu'il quitta quelques mois après. Il voyagea pendant quelque temps, refusa ce qui se présentait, entreprit une éducation sans la finir, vint me retrouver dans les premiers mois que je demeurais à Chambéry. Il y parut avoir un goût décidé pour l'agriculture; je le pris chez moi pour veiller à la culture des terres que j'avais alors;

¹ *Paphos* n'est pas une île, mais une ville de l'île de Chypre. (M. V.)

² Nous avons déjà vu, par un passage du baron de Grenus, ce qu'il faut penser de ce reproche. (M. V.)

mais les bergères et les nymphes qu'il avait dans l'imagination ne s'y rencontrant pas, comme il le croyait, son goût fut bientôt dissipé. Il s'offrit une occasion de le placer dans un bureau à Chambéry : mes démarches l'y placèrent ; ce parti ne lui convint pas longtemps. Enfin, je n'ai rien oublié pour mériter le nom de *Maman* qu'il me donnait quelquefois. Cependant, Jean-Jacques partit de Chambéry sans dire mot, et une de mes amies, qu'il alla voir en passant à Lyon, m'apprit ensuite, par cette lettre, quelles étaient les idées qu'il avait de moi, et par quel outrage Rousseau répondait à ma générosité.

(Ce morceau est extrait des prétendus mémoires de M^{me} de Warens, composés par le général et médecin *Doppet*, de Chambéry, qui paraît avoir eu entre les mains des lettres et divers papiers de cette dame.)

La Botanique de l'odorat,

Comme Rousseau n'usait point de tabac, il avait l'odorat fort subtil ; il ne recueillait pas de plantes qu'il ne les flairât, et je crois qu'il aurait pu faire une botanique de l'odorat, s'il y avait dans les langues autant de noms propres à caractériser les odeurs qu'il y a d'odeurs dans la nature. Il m'avait appris à connaître beaucoup de plantes par les seules émanations : l'œillet à odeur de girofle ; la croisette (*galium cruciatum*), qui sent le miel ; le muscari, la prune ; un certain chénopodium, la morue salée ; une espèce de géranium, le gigot de mouton rôti ; une vesce-de-loup (*lycoperdon*), façonnée en boîte à savonnette,

¹ Il vaudrait mieux dire : *ne prenait pas de tabac*. (M. V.)

divisée en côtes de melon avec un tel artifice que, si l'on s'essaie à l'ouvrir par là, elle se fend tout à coup par une suture transversale et imperceptible, et vous couvre d'une poussière fétide ; et une infinité d'autres. Mais que dire, en passant, de ces jeux où la nature imite jusqu'aux ouvrages de l'homme, comme pour s'en moquer ?

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.



Insouciance de Jean-Jacques Rousseau à vingt ans.

Rousseau, vers l'âge de vingt ans, fit à pied un voyage à Paris ; il y séjourna peu, se rendit de là, toujours à pied, à Chambéry, en dirigeant sa route par Lyon, qu'il désirait revoir. Il arriva dans cette ville à l'entrée de la nuit, soupa avec son dernier morceau de pain et se coucha sur le pavé, sous une arcade ombragée par des marronniers. C'était en été. Je n'ai jamais passé une nuit plus agréable, me dit-il ; je dormis d'un sommeil profond ; ensuite je fus réveillé, au lever du soleil, par le chant des oiseaux ; frais et gai comme eux, je marchais en chantant dans les rues, ne sachant où j'allais et ne m'en souciant guère. Je n'avais pas un sou dans ma poche. Un abbé, qui venait derrière moi, m'appela : Mon petit ami, vous savez la musique ; voudriez-vous en copier ? C'était tout ce que je savais faire. Je le suivis, et il me fit travailler. — La Providence, lui dis-je, vous sert à point nommé ; mais que serait-il arrivé si vous n'eussiez pas rencontré cet abbé ? — J'aurais, me dit-il, probablement fini par demander l'aumône quand l'appétit serait venu.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.



Rousseau critique les fables de Lafontaine, qu'il ne veut pas qu'on mette entre les mains des enfants.

On fait apprendre les fables de Lafontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende ¹. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis, car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes ; soit : mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que, quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer, force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres parce qu'elles s'y

¹ Voici, sur ce sujet, le jugement à peu près identique d'un critique moderne :

« Les fables de Lafontaine, à commencer par *Le Renard et le Corbeau*, renferment des allusions, des finesses et des allégories que l'esprit d'un enfant n'est certes point capable de comprendre. Cette moralité que « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute » est, par elle-même, une idée aussi abstraite que la plupart de celles qu'on analyse en rhétorique et en philosophie. L'expérience, puisée dans la vie, peut seule nous permettre de saisir la profondeur des poésies de l'inimitable fabuliste. (Gustave Clandin.)

trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connais, dans tout le recueil de Lafontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile : de ces cinq ou six fables, je prends pour exemple la première de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfants saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir ; enfin celle que, pour cela même, l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfants, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre et de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD

(Fable.)

Maître Corbeau sur un arbre perché,

Maître ! Que signifie ce mot en lui-même ? Que signifie-t-il au-devant d'un nom propre ? Quel sens a-t-il dans cette occasion ?

Qu'est-ce qu'un corbeau ?

Qu'est-ce qu'un *arbre perché* ? L'on ne dit pas : *sur un arbre perché* ; l'on dit : *perché sur un arbre*. Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie ; il faut dire ce que c'est que prose et que vers.

Tenait dans son bec un fromage.

Quel fromage ? Était-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? S'il en a vu ; comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! Mais, pour celui-ci, c'est à bon titre : il

est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage, tenu par un corbeau perché sur un arbre, devait avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son terrier ! Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de critique judicieuse, qui ne s'en laisse imposer qu'à bonne enseigne, et sait discerner la vérité du mensonge dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu près ce langage :

Ce langage ! Les renards parlent donc ? Ils parlent donc la même langue que les corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi : pèse bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour, Monsieur le Corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui lisent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'auteur et entre dans le dessein du renard, qui veut paraître multiplier les éloges avec les paroles, cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon élève.

Sans mentir, si votre ramage

Sans mentir ! On ment donc quelquefois ? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le renard ne dit, *sans mentir*, que parce qu'il ment ?

Répondait à votre plumage,

Répondait ! Que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix et le plumage, vous verrez comme il vous entendra !

Vous seriez le Phénix des hôtes de ses bois.

Le Phénix ! Qu'est-ce qu'un phénix ? Nous voici tout à coup jetés dans la menteuse antiquité, presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois ! Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ? Sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas ?

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers et toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable ; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches ; mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfants.

Le renard s'en saisit et dit : Mon bon Monsieur,

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de temps pour instruire les enfants.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, et la pensée est très-bonne. Cependant, il y aura encore bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon

à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfants !

Le corbeau, honteux et confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jura ! Quel est le sot de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qu'est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persifflent les petits garçons et se moquent en secret de leur sotte vanité ; mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et que, au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice, avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfants se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple, et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisissent. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous

les monstres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore : elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; et quand il prélude à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire : alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs ; on la sut enfin : La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne ; elle se sentait le cou pelé ; elle pleurerait de n'être pas loup.

Ainsi donc, la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième une leçon d'injustice ; celle de la quatrième une leçon de satire ; celle de la cinquième une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale, qui me sert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les fables de Lafontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères. Le même auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire

dans vos fables, car j'espère ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, et que, au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

Il faut toujours se faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, et empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrais que, avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importerait encore de donner à ces fables un ordre plus didactique et plus conforme au progrès des sentiments et des lumières du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, etc. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant, élevé pour la finance, et qu'on étourdissait de l'emploi qu'il allait remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent et cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il était destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu d'enfants faire aucune application solide des fables qu'ils apprenaient, mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire, faire cette application. Le prétexte de cette

étude est l'instruction morale ; mais le véritable objet de la mère et de l'enfant n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ses fables ; aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables. (Extrait de l'Émile.)



Conclusions de M. le Procureur-Général Jean-Robert TRONCHIN¹ sur le Contrat Social et l'Émile de Rousseau.

(19 Juin 1762)

Magnifiques et Très-honorés Seigneurs,

Les devoirs de mon ministère m'obligent de déférer à vos Seigneuries deux livres intitulés, le premier : *Du Contrat Social ou Principes de droit politique*, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, avec cette épigraphe : *Fœderis æquas dicamus leges*². *ÉNÉIDE*, II, imprimé à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1762. — L'autre : *Émile ou De l'Éducation*, par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, ayant pour devise : *Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum ge-*

¹ Jean-Robert Tronchin, né en 1710, fils de Jean, fut du Conseil des LX. Il exerça, avec un rare talent qu'il n'employa pas toujours bien, la charge de procureur-général. Il est l'auteur des *Lettres de la Campagne*, auxquelles Rousseau répondit par les *Lettres de la Montagne*. Notre philosophe en fait, mais non sans quelque restriction, un grand éloge aux Livres IX et X de ses *Confessions*.

Ce Tronchin était cousin du célèbre médecin Théodore Tronchin, élève de Boerhaave et ami de Voltaire. (M. V.)

² *Traduct. libre.* Indiquons les conditions d'un contrat fondé sur l'égalité.

mitos natura, si emendari velimus, juvat ¹. SENEC. *De Irâ*, c. XIII, le dit imprimé à Amsterdam, chez Jean Neaulme, libraire, 1762 ; avec privilège de nos Seigneurs des États de Hollande et de Westfrise.

Les précautions prises par VV. SS. pour arrêter la distribution de ces deux ouvrages au moment même où ils ont été annoncés, ne m'ont pas permis de les examiner en détail ; mais le coup-d'œil le plus rapide ne découvre que trop la nécessité d'en flétrir sans retard les principes, et de prémunir le public contre des poisons d'autant plus dangereux qu'ils sont plus habilement préparés.

On trouve dans ces deux livres, qui étincellent d'audace et de génie, des vérités sublimes et des erreurs pernicieuses ; l'anarchie et la liberté confondues ; le chaos de l'état de nature porté dans le système des sociétés civiles ; la cognée mise, si je l'ose dire, à la racine de tous les gouvernements ; la morale la plus pure et le scepticisme le plus décidé sur les objets de la foi ; le christianisme exalté et insulté tour à tour ; les principes de la religion naturelle annoncés avec une lumière et une énergie majestueuses, mais scandaleusement établis sur les ruines de la religion révélée.

Dans le *Contrat Social*, l'auteur, après avoir fait dériver l'autorité des gouvernements des sources les plus pures, après avoir heureusement développé les avantages immenses de l'état civil sur l'état de nature, ramène bientôt tous les désordres de cet état primitif : les lois constitutives de tous les gouvernements lui paraissent toujours révocables ; il n'aperçoit aucun engagement réciproque entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés ; les premiers ne lui paraissent que des instruments, que les peuples peuvent toujours changer ou briser à leur gré. Il suppose dans les volontés générales des peuples la même instabilité que dans les volontés particulières des indivi-

¹ *Traduct.* Nous souffrons des maux susceptibles de guérison, et la Nature, qui nous a créés pour le bien, nous aide à nous corriger si nous le voulons.

du; et, partant du principe qu'il est de l'essence de la volonté des nations comme de celle des particuliers de ne pouvoir se gêner elle-même, qu'elle est également mobile et indestructible, il ne voit toutes les formes de gouvernement que comme des formes provisionnelles, comme des essais qu'on peut toujours varier; ce n'est pas chez lui un principe métaphysique, dont il serait trop rigoureux peut-être de lui imputer les conséquences; c'est, selon lui, la base de tous les gouvernements. Il ne connaît point d'autre moyen d'en prévenir les usurpations que de fixer des assemblées périodiques (Chap. XIII), pendant lesquelles le gouvernement est suspendu, et où, sans qu'il soit besoin de convocation formelle, on discute séparément et à la pluralité des suffrages si l'on conservera la forme du gouvernement reçu et les magistrats établis.

Ces assemblées périodiques, expressément prosrites par nos lois, et qui rendraient la liberté plus accablante que la servitude même, ne peuvent en être regardées que comme le délire; mais cette liberté extrême est la divinité de l'auteur: c'est à cet objet qu'il immole les principes les plus sacrés, et, trouvant dans l'Évangile des préceptes qui gênent cette funeste indépendance, une république chrétienne n'est, à ses yeux, qu'une contradiction dans les termes, la religion qu'un appui pour la tyrannie, et les chrétiens que des hommes faits pour ramper dans le plus vil esclavage.

S'il n'y avait dans l'*Émile*, c'est-à-dire dans le *Traité de l'Éducation*, que ces maximes outrées qui y sont éparses, ce morceau ne devrait être regardé que comme un rêve philosophique, d'autant moins dangereux qu'il est plus singulier, et qu'on y rencontre aussi des conseils très-sages; mais on y trouve des peintures licencieuses d'autant plus séduisantes qu'elles sont plus finies et plus animées, une satire indécente de la religion du pays où il fut accueilli¹, des traits insultants contre une nation puissante et respectable, dont il n'a encore

¹ La religion catholique, qui était alors en France la religion d'État. (M. V.)

éprouvé que la patience et la bonté. Ces excès ne sont, qu'un degré à de plus grands excès : la religion révélée, objet capital de l'éducation, devient chez lui l'objet de la discussion la plus téméraire; il lève d'une main hardie le voile de ses mystères; il en mesure les dogmes à ses idées particulières; il n'en sappe pas les fondements, il s'efforce tout ouvertement de les renverser; il voudrait en arracher les plus fermes appuis, les prophéties et les miracles; et s'il paraît étonné de la sublimité de sa morale et de la majesté de son auteur, il déclare n'être pas moins confondu par les difficultés qui lui paraissent environner le système évangélique, et il ne trouve de certain que l'impossibilité d'être obligé de s'y soumettre.

La plus sévère animadversion de la justice paraît à peine suffire contre l'auteur de deux ouvrages où la religion et le gouvernement ne furent jamais plus directement attaqués, et auxquels il met audacieusement son nom. Cependant j'estime que, dans l'état actuel des choses, la sévérité doit se borner aux ouvrages mêmes.

Quoique, dans son passage à Genève¹, Rousseau, rentré dans l'Eglise, paraisse par là rentré dans ses droits de citoyen, cette réconciliation, fondée sur le fait faux qu'il n'avait point solennellement renoncé à sa religion, n'a pu le réintégrer dans une qualité que son abjuration lui a fait perdre.

C'est lui-même qui nous instruit aujourd'hui, page 1 du 3^{me} volume de l'*Éducation*, de la réalité de cette abjuration : « Il y a trente ans, dit-il, que, dans une ville d'Italie, un jeune homme expatrié se voyait dans la dernière misère. Il était né calviniste; mais, par les suites d'une étourderie, se trouvant fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea de religion pour avoir du pain. — Il y avait, continue-t-il, dans cette ville un hospice pour les prosélytes; il y fut admis : en l'instruisant sur la controverse, on lui donna des doutes qu'il

¹ En 1754, Rousseau, ayant fait un séjour à Genève, reentra dans la religion de ses pères, qu'on lui avait fait abjurer à l'âge de seize ans.

» n'avait pas, etc. » Et, onze pages après, il ajoute : « Je me
» lasse de parler en tierce personne, et c'est un point fort su-
» perflu; car vous sentez bien, cher concitoyen, que ce mal-
» heureux fugitif, c'est moi-même, etc. »

Si l'auteur ne jouit plus des droits de la cité, il ne saurait, à mon avis, être condamné par les lois de la cité, ces ouvrages n'ayant été ni composés ni imprimés dans cette ville; n'y étant, à proprement parler, envoyés que par la librairie. Absent lui-même depuis près de quarante ans, sans avoir fait ici, dans ce long intervalle, qu'un voyage de quelques semaines, il n'y a point contracté par son délit; et il s'agit bien plus de flétrir des ouvrages dangereux que de punir un attentat commis dans un pays étranger et par un homme qui nous était devenu étranger.

Je ne vois pas, d'ailleurs, quel tour on pourrait donner à la procédure¹. Le Parlement de Paris a pris connaissance du livre intitulé : *l'Éducation*, et, en le condamnant aux flammes, il a décrété l'auteur de prise de corps. Ce décret, raisonnable lorsque le coupable peut être appréhendé, ne me paraîtrait pas convenable avec la certitude qu'il ne saurait l'être; il faudrait le citer à cri public; mais ce serait le mettre dans la nécessité d'être jugé par contumace à Paris ou à Genève; car, s'il obéit au Parlement, il est impossible qu'il paraisse ici; et s'il obéit aux citations de Vos Seigneuries, il est impossible qu'il paraisse devant le Parlement; dans les liens d'un tribunal étranger, il ne saurait arriver aux nôtres.

Et quoique, dans l'ordre des crimes, ceux qui blessent la religion soient sans doute les premiers, ils ne sont tels qu'aux yeux de l'Être qui en pénètre les motifs et qui s'en réserve la vengeance; ces crimes ne sont du ressort des lois qu'autant

¹ Cette phrase est caractéristique. M. le procureur-général ne serait peut-être point fâché de trouver moyen de *donner un tour convenable à la procédure*; mais, malgré ses talents, il ne sait. Le Petit Conseil, comme nous verrons, ne se laisse point arrêter par des scrupules de ce genre. (M. V.)

qu'ils troublent la tranquillité publique : l'absence du coupable, déjà déchu du droit de résider dans l'État, l'extinction de ses ouvrages, le droit de le juger, s'il se représentait, après un examen plus approfondi, me paraissent suffire à cet objet important.

C'est par ces motifs que je conclus à ce que les deux livres intitulés, le premier : *Du Contrat Social*, le second : *Émile ou De l'Éducation*, désignés *ut supra*, etc., soient lacérés et brûlés par l'exécuteur de la haute justice devant la porte de l'Hôtel de Ville, comme téméraires, imprudents, scandaleux, destructifs de la religion chrétienne et de tous les gouvernements ; que cependant il soit fait très-expresses inhibitions et défenses à tous libraires, imprimeurs et colporteurs, d'en vendre, débiter ou distribuer ; enjoint à tous ceux qui auraient des exemplaires de les rapporter en chancellerie pour y être supprimés.

Genève, le 19 Juin 1762

(Signé) TRONCHIN, Procureur-Général.

EXTRAIT DES REGISTRES DU PETIT CONSEIL

(Du 19 Juin 1762.)

Vu les conclusions du sieur Procureur-Général, et ouï le rapport des seigneurs scholarques ¹ sur deux livres intitulés, le premier : *Du Contrat Social* ou *Principes du droit politique*, par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, avec cette devise :

¹ Magistrats qui s'occupent de l'instruction publique et de la librairie. (M. V.)

Fœderis æquas dicamus leges. *Ænéide*, II, imprimé à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1762; le second: *Émile ou De l'Education*, par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, ayant pour devise. *Sanabilibus ægrotamus malis, ipsisque nos in rectum genitos, natura, si emendari vetimus, juvat.* SENECA, *de Ira*, cap. XIII, avec privilège de nos Seigneurs des États de Hollande et de Westfrise, l'avis a été de condamner les livres susmentionnés à être lacérés et brûlés par l'exécuteur de la haute justice, devant la porte de l'Hôtel de Ville, comme téméraires, scandaleux, impies, tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements, faisant très-expresses inhibitions et défenses à tous imprimeurs, libraires ou colporteurs, de les imprimer, vendre ou distribuer, enjoignant à quiconque aurait des exemplaires de les rapporter en chancellerie, dans l'espace de trois jours, pour y être supprimés; lequel jugement a été prononcé huis ouverts et mis à exécution ¹.

On a opiné ensuite sur ce qu'il y a à faire par rapport à la personne du dit J.-J. Rousseau, absent, et l'avis a été que, au cas qu'il vienne dans la ville ou dans les terres de la Seigneu-

¹ On lit en marge de cet extrait de registre : « Par arrêté du » Magnifique Conseil du 2 Mars 1791, il a été dit que le Conseil » ne pense pas que les décrets contre le sieur Rousseau por- » tent atteinte à l'honneur de ce grand écrivain, et que ce » qu'ils présentent de rigoureux contre lui, se trouve nul et de » nul effet, parce qu'il n'a jamais été ouï. Et que cet arrêté sera » inscrit en marge du registre où sont consignés ces dé- » crets.

rie, il devra être saisi et appréhendé, pour être ensuite prononcé sur sa personne ce qu'il appartiendra ¹.

(Extrait de l'ouvrage de M. Marc Viridet, intitulé :
Des condamnations dont l'Émile et le Contrat Social ont été l'objet.)



DU RÉGIME PYTHAGORICIEN.

Une des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfants ont pour ce mets-là, et la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végéta-

¹ Il est assez curieux de connaître quelle était la composition du gouvernement de Genève au moment où furent prononcés les arrêts contre l'*Emile* et le *Contrat social*. Les Syndics étaient Pierre Fabri, Pierre Mussard, Jean Galiffe et Jean-Louis Grenus; le seigneur lieutenant était Michel Lullin de Châteauvieux; les anciens syndics étaient François-Jean Turrettini, André Gallatin, Léonard Buisson, Barthélemi Dupan. Les conseillers (du Petit Conseil) étaient Jacob Favre, Jean Cramer, Marc Pictet, Fr. Fatio, Jean-Louis Saladin, Jean Trembley, Horace-Bénédict De La Rive, Benjamin Micheli, Jean-Jacques Mallet, Isaac Pictet, Pierre Jaquet, Jean-Pierre Sartoris, trésorier, François Tronchin, Jean Jallabert, Barthélemi Rilliet, Jacob Buffe et André Pasteur. Les secrétaires d'Etat étaient Jean-Jacques De Chapeaurouge et Pierre Lullin. Il y avait un conseiller déchargé, Jean-Louis Dupan.

On dit, mais les registres du Petit Conseil n'en font pas mention, qu'un seul magistrat, Jallabert, combattit le sentiment des autres au sujet de Rousseau et ne fut point écouté. Quelques sénateurs proposèrent aussi, mais inutilement, qu'on suspendît encore l'arrêt. (M. V.)

les, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, etc. Il importe surtout de ne pas dénaturer ce goût primitif, et de ne point rendre les enfants carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère ; car, de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont, en général, cruels et féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux et de tous les temps ; la barbarie anglaise est connue ¹ ; les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes ². Tous les sauvages sont cruels, et leurs mœurs ne les portent point à l'être : cette cruauté vient de leurs aliments. Ils vont à la guerre comme à la chasse, et traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même, les bouchers ne sont pas reçus en témoignage, non plus que les chirurgiens ; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, et des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avait essayé de leur commerce on oubliait jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes, disait Plutarque, pourquoi Pythagore » s'abstenait de manger de la chair des bêtes ; mais moi je te » demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui » brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir » devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans » son estomac des membres, qui le moment d'auparavant bē- » laient, mugissaient, marchaient et voyaient ? Comment sa » main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ?

¹ Je sais que les Anglais vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel de leur nation, qu'ils appellent : *Good natured people* ; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux. (J.-J. Rousseau.)

² Les Banians, qui s'abstiennent de toute chair aussi sévèrement que les Gaures, sont presque aussi doux qu'eux ; mais comme leur morale est moins pure et leur culte moins raisonnable, ils ne sont pas si honnêtes gens. (J.-J. Rousseau.)

» Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait?

- » Les peaux rampaient sur la terre écorchées ;
- » Les chairs au feu mugissaient embrochées ;
- » L'homme ne put les manger sans frémir,
- » Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il dit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent qu'on a lieu de s'étonner; encore ces premiers-là pourraient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des dieux, nous diraient ces premiers hommes, comparez les temps; voyez combien vous êtes heureux et combien nous étions misérables! La terre nouvellement formée et l'air chargé de vapeurs étaient encore indociles à l'ordre des saisons; le cours incertain des rivières dégradait leurs rives de toutes parts; des étangs, des lacs, de profonds marécages, inondaient les trois quarts de la surface du monde; l'autre quart était couvert de bois et de forêts stériles. La terre ne produisait nuls bons fruits; nous n'avions nuls instruments de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir, et le temps de la moisson ne venait jamais pour qui n'avait rien semé. Ainsi, la faim ne nous quittait point. L'hiver, la mousse et l'écorce des arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent et de

» bruyère étaient pour nous un régal; et quand les hommes
» avaient pu trouver des faines, des noix et du gland, ils en
» dansaient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de
» quelque chanson rustique, appelant la terre leur nourrice et
» leur mère; c'était là leur unique fête, c'étaient leurs uniques
» jeux; tout le reste de la vie humaine n'était que douleur,
» peine et misère.

» Enfin, quand la terre, dépouillée et nue, ne nous offrait
» plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver,
» nous mangeâmes les compagnons de notre misère plutôt que
» de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force
» à verser du sang? Voyez quelle différence de biens vous en-
» vironne! Combien de fruits vous produit la terre! Que de
» richesses vous donnent les champs et les vignes! Que d'ani-
» maux vous offrent leur lait pour vous nourrir et leur toison
» pour vous habiller! Que leur demandez-vous de plus, et
» quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés
» de biens et regorgeant de vivres? Pourquoi mentez-vous
» contre notre mère en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir?
» Pourquoi péchez-vous contre Cérès, inventrice des saintes
» lois, et contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes,
» comme si leurs dons prodigués ne suffisaient pas à la con-
» servation du genre humain? Comment avez-vous le cœur de
» mêler avec leurs doux fruits des ossements sur vos tables, et
» de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le don-
» nent? Les panthères et les lions, que vous appelez bêtes
» féroces, suivent leur instinct par force et tuent les autres
» animaux pour vivre; mais vous, cent fois plus féroces qu'elles,
» vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à
» vos cruelles délices; les animaux que vous mangez ne sont
» pas ceux qui mangent les autres; vous ne les mangez pas,
» ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim
» que des bêtes innocentes et douces, qui ne font de mal à
» personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que
» vous dévorez pour prix de leurs services.

» O meurtrier contre nature! si tu t'obstines à soutenir

» qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de
» chair et d'os, sensibles et vivants comme toi, étouffe donc
» l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas; tue les
» animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferre-
» ments, sans coutelas; déchires-les avec tes ongles, comme
» font les lions et les ours; mords ce bœuf et le mets en piè-
» ces, enfonce tes griffes dans sa peau; mange cet agneau tout
» vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son
» sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une
» chair vivante! Homme pitoyable! tu commences par tuer
» l'animal, et puis tu le manges, comme pour le faire mourir
» deux fois. Ce n'est pas assez; la chair morte te répugne
» encore, tes entrailles ne peuvent la supporter, il la faut trans-
» former par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de dro-
» gues qui la déguisent; il te faut des charcutiers, des cuisi-
» niers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meur-
» tre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût,
» trompé par ces déguisements, ne rejette point ce qui lui est
» étranger, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil
» même eût peine à souffrir l'aspect. ¹ »

(Extrait de l'*Emile*.)

¹ Ce morceau, souvent transcrit dans les Chrestomathies comme un modèle de style, est de ceux qui me semblent paradoxaux, exagérés et déclamatoires. Il est vrai que cette déclamation est empruntée à Plutarque; mais elle me paraît augmentée et enrichie.

Le jugement démesurément sévère contre les Anglais appartient, en entier à Rousseau et n'en vaut pas mieux. (M. V)



Opinion de J.-J. Rousseau sur la médecine ¹

Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il

¹ Jean-Jacques Rousseau avait peut-être ses raisons pour se défier de la médecine et des médecins. Il s'était guéri de divers maux en renonçant à l'une et aux autres ; il ne les appelait pas même dans les accidents les plus imprévus.

« En 1776, à la fin de l'automne, dit Bernardin de Saint-Pierre, en descendant seul le soir la pente de Ménilmontant, un de ces gros chiens danois, que la vanité des riches fait courir dans les rues au-devant de leurs carrosses, pour le malheur des gens à pied, le renversa si rudement sur le pavé, qu'il en perdit toute connaissance. Des gens charitables qui passaient le relevèrent ; il avait la lèvre supérieure fendue, le pouce de la main gauche tout écorché. Il revint à lui ; on voulut lui chercher une voiture, il n'en voulut point de peur d'être saisi du froid ; il revint chez lui à pied. Un médecin accourut ; il le remercia de son amitié, mais il refusa son secours et se contenta de laver ses blessures, qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. *C'est la nature, disait-il, qui guérit ; ce ne sont pas les hommes.* »

Si J.-J. Rousseau resta dans l'impénitence finale en ce qui concerne la médecine, il se reprocha ce qu'il avait dit des médecins. *De tous les savants*, disait-il à Bernardin de Saint-Pierre, *ce sont ceux qui savent le plus et le mieux*. Nous sommes, sur ce dernier point, complètement d'accord avec Rousseau. Il est, en effet, peu de classes de la société où l'on trouve des connaissances plus étendues et plus variées, plus d'esprit d'observation, plus de jugement et plus de lumières que parmi les médecins. (M. V.)

prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes : la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort ; s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut ! et l'on n'en voit point sortir de leurs mains ¹.

La médecine est à la mode parmi nous : elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs et désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. S'ils avaient eu le malheur de naître immortels, ils seraient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auraient jamais peur de perdre ne serait pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles : celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la médecine ; mon objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font, sur son usage, les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, et qu'en cherchant une vérité on la trouve ; ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère par la mort de cent malades qu'il a tués, et l'utilité d'une vérité découverte par le tort que font les erreurs qui passent en même temps. La science qui instruit et la médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute ; mais la science qui trompe et la médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seraient sages ; on gagnerait évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit

¹ Encore une phrase déclamatoire. (M. V.)

utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le médecin : car, tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous inspire l'effroi ; il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie au lieu de la prolonger ; et, quand il la prolongerait, ce serait encore au préjudice de l'espèce, puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, et à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connaissance des dangers qui nous les fait craindre ; celui qui se croirait invulnérable n'aurait peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le poète lui ôte le mérite de la valeur : tout autre, à sa place, eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, et où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement, l'homme sait souffrir constamment et meurt en paix. Ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, les prêtres avec leurs exhortations qui l'avalissent de cœur et lui font désapprendre à mourir.

(Extrait de l'*Émile*.)



Édits genevois

relatifs à Jean-Jacques Rousseau.

I.

(Sanctionné le 12 de Décembre 1792, l'an I^{er} de l'Égalité.)

Le décret porté contre la personne du citoyen Jean-Jacques Rousseau, et les jugements rendus contre ses ouvrages, sont déclarés nuls.

II.

(Sanctionné le 28 de Décembre 1793, l'an II de l'Égalité.)

Art. 1^{er}. — Il sera élevé; avant le 28 Juin 1794, un monument public à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève.

Art. 2. — L'emplacement et la nature de monument seront portés à l'approbation du Souverain.

III.

(Sanctionné le 31 Mars 1794, l'an III de l'Égalité.)

Art. 1^{er}. — Le Souverain approuve que le monument à élever en mémoire de Jean-Jacques Rousseau soit placé dans la promenade du Bastion national.

Art. 2. — Le Souverain approuve que ce monument soit une colonne de vingt pieds de hauteur sur six pieds de largeur, et de forme carrée, propre à recevoir, en bas-relief, le buste de Jean-Jacques Rousseau et des inscriptions dont le choix sera porté à la sanction du Souverain.

IV.

(Sanctionné le 18 Mai 1794, l'an III de l'Égalité.)

Le Conseil Administratif est autorisé à faire, au monument à élever à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau, les change-

ments de proportion et d'ordonnance qu'il jugera les plus convenables, sans altérer la simplicité du monument.

V.

(Sanctionné le 15 Mars 1795, l'an IV de l'Égalité.)

L'inscription suivante sera placée au monument de Jean-Jacques Rousseau :

A JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Le Peuple Genevois.

Le 28 Décembre 1793, l'an II de l'Égalité.



M^{me} de Genlis fait connaissance avec J.-J. Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau était à Paris depuis six mois. J'avais alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvais un grand désir de voir un homme si célèbre, qui m'intéressait particulièrement comme auteur du *Dévin du Village*. Mais Rousseau était très-sauvage ; il refusait toutes les visites et n'en faisait point ; d'ailleurs, je ne me sentais pas le courage de faire la moindre démarche à cet égard : ainsi je témoignais l'envie de le connaître sans imaginer qu'il me fût possible d'en trouver les moyens.

Un jour, M. de Sauvigny, qui voyait quelquefois Rousseau, me dit en confidence que M. de Genlis voulait me jouer un tour : qu'un soir il m'amènerait Prévaille déguisé en Jean-Jacques Rousseau, et qu'il me le présenterait comme tel. Cette idée me fit beaucoup rire, et je me promis bien de faire semblant d'être entièrement la dupe de cette plaisanterie. J'allais très-peu aux spectacles ; je n'avais jamais vu jouer Prévaille que deux ou trois fois, et dans des loges très-éloignées du théâtre.

Préville, en effet, possédait l'art de décomposer sa figure et de contrefaire. Il était à peu près de la taille de Rousseau (car tout le monde savait que Jean-Jacques était petit), et réellement M. de Genlis avait eu le projet qu'on m'avait confié ; mais cette folie lui passa presque aussitôt de la tête ; M. de Sauvigny l'oublia de même, et seule j'en gardai le souvenir.

Je fus trois semaines sans voir M. de Sauvigny, et, au bout de ce temps, il vint me dire avec empressement, en présence de M. de Genlis, que Rousseau désirait extrêmement m'entendre jouer de la harpe, et que, si je voulais avoir cette complaisance, il me l'amènerait le lendemain. Me croyant bien certaine que je ne verrais que Préville, j'eus beaucoup de peine à répondre sérieusement ; cependant, je me contins assez bien, et j'assurai que je jouerais de la harpe de mon mieux pour J.-J. Rousseau. Le lendemain, j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, imaginant qu'un Crispin travesti en philosophe serait une chose très-comique. J'étais d'une gaieté folle en l'attendant, et M. de Genlis, connaissant ma timidité naturelle, s'en étonnait beaucoup. D'ailleurs, il ne concevait pas trop comment l'idée de voir un si grave personnage pouvait faire cette sorte d'impression, et je lui parus tout à fait extravagante lorsqu'il me vit rire au moment où l'on annonça Rousseau. J'avoue que rien au monde ne m'a paru si plaisant que sa figure, que je ne regardais que comme une mascarade. Son habit, ses bas couleur de marron, sa petite perruque ronde, tout ce costume et son maintien n'offraient à mes yeux que la scène de comédie la mieux jouée et la plus comique. Cependant, faisant sur moi-même un effort prodigieux, je pris une contenance assez convenable, et après avoir balbutié deux ou trois mots de politesse, je m'assis. On causa, et, heureusement pour moi, d'une manière assez gaie. Je gardai le silence ; mais, de temps en temps, j'éclatais de rire, et c'était avec tant de naturel et de si bon cœur, que cette surprenante gaieté ne déplut pas à Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse en général. Je pensai que Préville avait de l'esprit, et qu'à sa place Rousseau n'aurait pas été si aimable, parce que mes rires l'auraient scandalisé. Rousseau m'adressa

la parole. Comme il ne m'embarrassait pas du tout, je lui répondis très-cavalièrement tout ce qui me passait par la tête. Il me trouva fort originale, et moi je trouvai qu'il jouait avec une perfection que je ne me lassais pas d'admirer. Jamais les caricatures ne m'ont fait rire; ce qui me charmait, c'était la simplicité, le naturel de celui que je croyais un comédien; et, d'après cette idée, il me paraissait bien supérieur en chambre à ce que je l'avais vu sur le théâtre. Cependant, il me semblait qu'il donnait à Rousseau beaucoup trop d'indulgence, de bonhomie et de gaieté. Je jouai de la harpe, je chantai quelques airs du *Devin du Village*, et je riais aux larmes des éloges de Rousseau et de tout ce qu'il disait sur son *Devin du Village*. Rousseau me regardait toujours en souriant, avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel; et, en nous quittant, il promit de revenir le lendemain dîner avec nous. Il m'avait tant divertie que cette promesse m'enchantait, et j'en sautai de joie. Je le reconduisis jusqu'à la porte, en lui disant toutes les douceurs et toutes les folies imaginables.

Quand il fut sorti, je cessai tout à coup de me contraindre, et je me mis à rire à gorge déployée. M. de Genlis, stupéfait, me considérait d'un air mécontent et sévère qui redoublait ma gaieté. « Je vois bien, lui dis-je, que vous connaissez enfin que vous ne m'avez pas attrapée; vous en êtes piqué; mais, au vrai, comment pouviez-vous croire que je serais assez simple pour prendre Prévile pour J.-J. Rousseau? — Prévile? — Ah! oui, niez-le, vous me persuaderez. — La tête vous a-t-elle tourné? — J'avoue que Prévile a été charmant, d'un naturel parfait; il n'a rien chargé; on ne peut mieux jouer que cela; mais je parie que, à l'exception du costume, il n'a pas du tout imité Rousseau. Il a représenté un bon vieillard très-aimable et non Rousseau, qui certainement m'aurait trouvée fort extravagante, et se serait formalisé d'un semblable accueil... » A ces mots, M. de Genlis et M. de Sauvigny se mirent à rire si démesurément, que je commençai à m'étonner: on s'expliqua, et ma confusion fut extrême en apprenant que très-véritablement je venais de recevoir J.-J. Rousseau de cette jolie manière. Je

déclarai que je ne consentirais jamais à le revoir si on l'instruisait de ma bêtise ; on me promit qu'il l'ignorerait toujours, et l'on me tint parole. Ce qu'il y eut de plus singulier en tout ceci, c'est que cette conduite si niaise et si inconsidérée me valut les bonnes grâces de Rousseau. Il dit à M. de Sauvigny que j'étais la jeune personne la plus naturelle, la plus gaie et la plus dénuée de prétentions qu'il eût jamais rencontrée ; et certainement, sans la méprise qui m'avait donné tant d'aisance et de bonne humeur, il n'aurait vu en moi qu'une excessive timidité. Ainsi, je ne dus ce succès qu'à une erreur ; il ne m'était pas possible de m'en enorgueillir. Connaissant toute l'indulgence de Rousseau, je le revis sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement à mon aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable.

M^{me} DE GENLIS.

J.-J. Rousseau veut qu'on apprenne un métier aux enfants.

De toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains ; de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail ; il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès peut lui enlever ce champ ; par ce champ, on peut le vexer en mille manières ; mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait : il emporte ses bras et s'en va. Toutefois, l'agriculture est le premier métier de

l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et, par conséquent, le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Émile : apprends l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : Cultive l'héritage de tes pères ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins qu'un rien ; moi, je veux lui donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande : c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfants celui de les pourvoir de connaissances dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire : ils ne font rien, parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfants dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte que, avec tous ces beaux talents, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances fa-

vorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avait aucun..

(Extrait de l'*Émile*.)

Voltaire se plaint d'être faussement accusé d'avoir fait persécuter Rousseau.

Au commencement de l'année 1766, les esprits étaient extrêmement échauffés à Genève, par suite de la manière dont le Petit Conseil prétendait expliquer les anciens édits et y substituer certains usages. Les médiateurs allaient arriver dans cette ville agitée ; on s'occupait du cérémonial de leur réception. Les causes premières de ces troubles, c'étaient les envahissements du Sénat sur les libertés publiques, l'injuste condamnation de l'*Émile* et du *Contrat Social*, ainsi que la prise de corps décrétée contre le célèbre auteur de ces deux ouvrages.

Les persécutions contre Rousseau avaient continué, et il s'était vu successivement obligé de fuir de Motiers-Travers et de l'île de Saint-Pierre.

Un grand nombre de citoyens attribuaient à l'influence et aux conseils de Voltaire les tracasseries et les persécutions dont Jean-Jacques avait été l'objet, soit dans sa patrie, soit au dehors.

Voltaire, irrité des soupçons qui planaient sur lui, écrivit, le 25 Janvier 1765, une lettre à Noble *Lullin*, secrétaire d'État, pour se plaindre d'une calomnie qu'il prétendait répandue contre sa personne par J.-J. Rousseau, lequel, disait-il, cherchait à persuader aux personnages les plus considérables du royaume de France qu'il avait engagé le Petit Conseil de Genève à le condamner ; que la résolution en avait été prise chez lui, et que

c'était la première cause des divisions de Genève. Il finissait en disant qu'une lettre de Noble *Lullin*, qui dirait la vérité, lui suffirait.

Le 28 du même mois, on lut en Petit Conseil un projet de réponse que Noble *Lullin* proposait de faire à Voltaire sur la lettre qu'il en avait reçue sous la date du 25.

Ce projet fut approuvé par le Sénat, mais il ne satisfait point Voltaire, ainsi qu'on en peut juger par la lettre dictée à son secrétaire *Wagnières* et par le billet autographe qu'il adressa lui-même, le 30 Janvier 1766, à M. le secrétaire *Lullin*.

Nous publions ces trois pièces, sans réflexions ni commentaires, laissant au public à juger si Voltaire s'est complètement justifié des accusations dont il était l'objet à Genève. (M. V.)

*Lettre de M. de Voltaire à M. Lullin, conseiller,
secrétaire d'État, écrite par son secrétaire et
signée par lui.*

Monsieur,

Parmi les sottises dont ce monde est rempli, c'est une sottise fort indifférente au public qu'on ait dit que j'avais engagé le Conseil de Genève à condamner les livres du sieur Jean-Jacques *Rousseau*, et à décréter sa personne ; mais vous savez que c'est par cette calomnie qu'ont commencé vos divisions. Vous poursuivîtes le citoyen qui, étant abusé par un bruit ridicule, s'éleva le premier contre votre jugement, et qui écrivit que *plusieurs conseillers avaient pris chez moi et à ma sollicitation le dessein de sévir contre le sieur Rousseau*, et que *c'était dans mon château qu'on avait dressé l'arrêt*. Vous savez encore que les jugements portés contre ce citoyen et contre le sieur Jean-Jacques *Rousseau* ont été les deux premiers objets de plaintes des représentants ; c'est là l'origine de tout le mal.

Il est donc absolument nécessaire que je détruise cette ca-

l'innocence. Je déclare au Conseil et à tout Genève que, s'il y a un seul magistrat, un seul homme dans votre ville à qui j'aie parlé, fait parler contre le sieur Rousseau, avant ou après sa sentence, je consens d'être aussi infâme que les secrets auteurs de cette calomnie doivent l'être. J'ai demeuré onze ans près de votre ville, et je ne me suis jamais mêlé que de rendre service à quiconque a eu besoin de moi; je ne suis jamais entré dans la moindre querelle; ma mauvaise santé même, pour laquelle seule j'étais venu en ce pays, ne m'a pas permis de coucher à Genève plus d'une seule fois.

On a poussé l'absurdité de l'imposture jusqu'à dire que j'avais prié un sénateur de Berne de faire chasser le sieur Jean-Jacques Rousseau de Suisse. Je vous envoie, Monsieur, la lettre de ce sénateur. Je ne dois pas souffrir qu'on m'accuse d'une persécution; je hais et je méprise trop les persécuteurs pour m'abaisser à l'être. Je ne suis point ami de M. Rousseau; je dis hautement ce que je pense sur le bien ou le mal de ses ouvrages; mais, si j'avais fait le plus petit tort à sa personne, si j'avais servi à opprimer un homme de lettres, je me croirais trop coupable.

Agréez, Monsieur, etc.

(Signé) VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Au Château de Ferney, 30 Janvier 1766.

*Copie de la lettre de M. Freudenrich, banneret de
Berne, à M. de Voltaire.*

Monsieur,

Vous m'étonnez en m'apprenant qu'on ose vous soupçonner d'avoir contribué à faire sortir le sieur Rousseau des terres de LL. EE. Votre cœur généreux et bienfaisant doit vous mettre au-dessus de tout pareil soupçon. Je ne conçois donc pas qu'on

pousse l'effronterie jusqu'à vous attribuer des sollicitations-vis-à-vis de moi et de M. le ministre Bertrand.

J'ai conservé toutes les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je viens de les relire : je n'y ai trouvé ni trace, ni indication quelconque relative au sieur Rousseau ou à son bannissement. M. le ministre Bertrand m'a montré toutes vos lettres : il n'y est jamais fait mention de M. Rousseau, ni directement, ni indirectement ; bien plus : dans les conversations que j'ai eues avec M. Bertrand, il ne m'a jamais témoigné qu'il souhaitât le bannissement du dit sieur Rousseau, bien loin de nous avoir sollicités soit par commission, soit autrement.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai l'honneur de vous déclarer sur mon honneur. Je suis véritablement affligé qu'on vous tracasse par des imputations si peu convenables et si contraires à votre caractère, et qu'on trouble le précieux loisir dont on devrait vous laisser jouir en paix. C'est du fond de mon cœur que je souhaite que vos jours soient prolongés et qu'ils ne vous offrent que ce qui peut rendre la vie heureuse et remplir tous vos souhaits. C'est avec ces sentiments et le plus respectueux dévouement que j'ai l'honneur d'être votre très, etc.

(Signé) FREUDENRICH, *banneret*.

Billet autographe du sieur de Voltaire à M. Lullin, seigneur-conseiller, en date du 30 Janvier 1766.

Vous savez, Monsieur, que je dois être plus content de la lettre de M. le baron de Freudenrich que de la vôtre. J'envoie à Paris la copie dont j'ai l'honneur de vous dépêcher la minute. Je ne m'ingère point dans les affaires qui ne me regardent pas, mais je dois repousser les calomnies qui m'offensent et qui outragent vos seigneurs autant que moi-même.

Si, dans les premiers moments, on m'avait aidé à détruire ces bruits dangereux, qui ont irrité tant de citoyens, vous ne se-

riez pas où vous en êtes. On se conduisit alors très-mal, et on me devait plus d'égards. Vous savez que je dis toujours ce que je pense.

V. t. h. ob. sr,

VOLTAIRE.

(*Archives de Genève.* — Dossier 4,890.)

Nous voyons dans les registres du Petit Conseil, du 31 Janvier 1766, que ces trois documents lui furent communiqués, et qu'il arrêta de n'y rien répondre. C'est là un moyen assez facile de se justifier. (M. V.)

Rousseau considéré comme botaniste.

Qui, le premier en France, nous a appris à aimer cette douce étude du sol que nous foulons ? Qui nous a raconté les premières merveilles de la plante et de la fleur ? Ce n'est pas M. de Buffon. M. de Buffon n'est pas un maître qui enseigne, c'est un historien qui raconte et qui devine. Il parle des choses naturelles avec tous les entraînements de l'éloquence ; il ne se fait pas humble avec les humbles, petit avec les petits ; il ne sait pas attendre ceux qui veulent marcher dans sa voie ; il marche à pas de géant, il va tout seul où l'inspiration le pousse : tantôt dans les entrailles de l'homme, tantôt dans le sein de la terre, dont il explique la formation par une prescience incroyable que la science moderne a confirmée ; tantôt au sein des mers, un autre jour au sommet des montagnes, dans toutes sortes d'endroits périlleux que nos faibles regards ou nos pieds chancelants ne sauraient franchir. Non, ce n'est pas M. de Buffon qui est notre professeur de botanique. Le premier de tous, celui qui a vulgarisé l'étude et la contemplation des douces et frêles

beautés de la nature, c'est Jean-Jacques Rousseau en personne; c'est lui, le brûlant sophiste¹, lui qui a renversé et brisé tant de choses, lui qui a pesé les sociétés vieilles dans ses deux mains, lui qui a semé dans toutes les âmes honnêtes ou perverses les brûlantes ardeurs de l'Héloïse et du Saint-Preux, c'est Jean-Jacques Rousseau en personne qui a donné à la France sa première leçon de botanique. On eût dit qu'il tenait à honneur de réparer, par l'enseignement de cette vertueuse passion, tous les paradoxes funestes qu'il a démontrés dans ses livres comme autant de vérités incontestables. Pauvre homme, malheureux qu'il faut plaindre, car il a succombé le premier sous l'enthousiasme factice qui a fait tant de mal aux jeunes esprits de son temps; le premier il a senti le besoin de se tirer de ces brûlantes hauteurs, et de chercher dans la fraîche vallée les douces consolations d'une étude qui laissait de côté les hommes, leurs passions et leurs mœurs. C'est ainsi que l'écrivain et les hommes qu'il agitaient autour de lui, les hommes, ces jouets dont il était le jouet à son tour, ont éprouvé tout d'un coup la même fatigue. Certes, vous ne lirez pas, sans attendrissement et sans respect, les *Lettres sur la botanique*, de J.-J. Rousseau. Le voilà ce grand maître dans l'art de brûler les âmes; le voilà ce sauvage qui foule d'un pied éloquent et passionné la civilisation tout entière; le voilà ramassant au penchant des coteaux, au pied de l'arbre, sur le bord des chemins, la mousse qui pousse, le lichen qui rampe et la feuille emportée par le vent d'automne. C'en est fait, il oublie tout le bruit qui se fait autour de lui et dont il est cause, et il revient aux plantes, *ces objets agréables et variés*. Ce précepteur des hommes, qui leur a enseigné tant de choses, même l'amour, se met à enseigner le nom des plan-

¹ Est-ce bien à M. Jules Janin qu'il appartient de traiter si lestement J.-J. Rousseau de *sophiste*? D'un autre côté, J. Janin abuse singulièrement du mot *brûler*: *brûlant sophiste, brûlantes ardeurs, brûlantes hauteurs, brûler les âmes, amour brûlant*. Sapristi! Quelle brûleur et quels incendies! (M. V.)

tes, leur organisation et tous les détails de la structure végétale.

Heureux quand il parlait des plantes, son dernier amour, J.-J. Rousseau redevenait tout à fait l'homme heureux qui s'écriait, avec des larmes dans les yeux et dans le cœur : « La pervenche ! la pervenche ! » en souvenir de sa jeunesse heureuse, de son amour brûlant et naïf, de ses chastes transports ; en souvenir de la grâce, de la beauté et du charmant sourire de M^{me} de Warens.

(J. Janin. Introduction au *Jardin des Plantes*.)

Manière dont M. VAUCHER envisageait la botanique.

C'est une étude pleine d'intérêt et de vie que la botanique considérée sous un point de vue, qui est, je crois, un des plus relevés de ceux que la science humaine peut atteindre, car il consiste à envisager chaque végétal comme un être animé, qui, indépendamment des diverses propriétés qu'il possède en tant que plante, en réunit d'autres qui lui sont propres, et par lesquelles il se distingue de tous les êtres du même règne. Il est bien vrai que la zoologie manifeste plus hautement, dans ses diverses branches, les admirables combinaisons d'une Intelligence créatrice ; mais son étude n'est pas également à la portée de tous : elle exige, de plus, un appareil d'instruments et une suite nombreuse d'expériences, et nous rebute souvent par ses opérations sur les êtres qu'elle mutile, dont elle varie les souffrances, et qu'elle fait quelquefois périr avec une désespérante lenteur. J'ai bien, à la vérité, quelque regret de couper ces tiges si verdoyantes, et d'endommager avec mon scalpel ces fleurs si brillantes et si admirablement conformées ;

mais je n'ai pas le sentiment pénible que je les fais souffrir, et je n'assiste à aucun de ces cruels débats entre la vie et la mort, dont les naturalistes d'un autre ordre sont trop souvent les témoins.

Toutefois, je l'avoue, l'étude de la botanique ne convient pas également à tout le monde ; les hommes appelés par leur âge à une vie active, les négociants, les agriculteurs, les artistes, les magistrats, etc., risqueraient, en s'y livrant trop exclusivement, de se distraire de leur occupation principale, et, par conséquent, de remplir mal leurs devoirs. C'est donc aux hommes d'étude et à ceux qui doivent connaître par état les propriétés des plantes qu'elle est d'abord destinée : elle convient, en particulier, à tous ceux que leur fortune dispense des affaires, et qui vivent habituellement et par choix loin du séjour des villes ; c'est ainsi qu'ils trouveront une ressource assurée contre l'ennui et la dégradation morale, une occupation facile et d'un intérêt toujours croissant, et qu'ils s'habitueront à diriger leurs pensées sur des objets qui, au lieu de rétrécir et de dégrader leur esprit, l'agrandiront, au contraire, en l'ennoblissant.

Mais c'est surtout aux hommes éprouvés par le malheur, et que leur âge débarrasse du soin des affaires, que s'adresse cette aimable étude ; lorsque les liens qui les avaient attachés à la terre se sont insensiblement dénoués, et les ont laissés à peu près isolés dans le cercle qui se meut autour d'eux, quelle occupation plus noble peuvent-ils rencontrer, du moins s'ils ont conservé une intelligence libre et une âme sensible, que celle qui tend à les rapprocher chaque jour de leur vraie et dernière destination ? C'est dans cette vie spirituelle et intérieure, que la Divinité leur révélera quelques-uns de ces mystères qu'elle tient en réserve pour ceux qui la cherchent dans ses œuvres ; c'est là qu'ils trouveront à chaque pas des mouvements imprévus et destinés à un but spécial, des arrangements préparés pour assurer la fécondation ou la dissémination, et des ressources disposées d'avance pour la conservation de la plante. Ils se proposeront et ils résoudreont ces nombreux problèmes sur la manière dont les végétaux qu'ils observent accomplissent leur

floraison, assurent leur fécondation, préparent leur dissémination, et développent enfin leurs semences sur la terre qui les a reçues. Quelquefois il leur arrivera de troubler l'ordre d'accroissement d'une plante pour voir comment elle le rétablira, et quelles seront les ressources dont la nature disposera dans ces circonstances imprévues. Quand ils seront initiés à cette charmante étude et qu'elle les aura captivés, ils consulteront les livres dans lesquels sont contenus les résultats des travaux des savants célèbres qui les ont précédés; ils y reconnaîtront mille points de vue nouveaux et une immense carrière ouverte à leur intelligence; animés alors d'une nouvelle ardeur, ils se proposeront eux-mêmes d'éclaircir quelques-uns des points de la science qui restent encore obscurs; ils tenteront, selon les circonstances et l'étendue de leur esprit, des recherches nouvelles sur les divers sujets qu'ils ont le mieux saisis et qui leur paraissent les plus faciles à étudier, et arriveront, enfin, à se créer une occupation qui embellira toutes leurs promenades solitaires, qui charmera tous leurs loisirs, qui les intéressera dans toutes les heures du jour, qui se présentera parée de tous ses attraits dans les brillantes scènes du printemps et de l'été, mais qui aura encore des charmes sur le déclin de l'année, et les suivra jusque dans les longues nuits de nos froids hivers. Ils vivront ainsi dans une société intime avec leur Créateur, ils se sentiront entourés de ces témoignages d'ordre et d'intelligence qui règnent dans toutes ses œuvres, et ils seront graduellement conduits à la profonde persuasion de l'existence de cette cause première, qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir pendant le cours de leur vie active. Cette profonde conviction retrempera leur âme, elle leur fera envisager les circonstances humaines sous un nouveau point de vue, et insensiblement ils comprendront ce grand plan de l'univers, où tout est enchaîné comme cause, comme but et comme moyen, où tout marche en se développant et en s'harmonisant, et où le présent prépare à l'avenir les spectacles les plus enchanteurs et les merveilles les plus innarrables. Car, si le grand Maître des mondes nous présente ici-bas, à nous, êtres d'un jour, aussi faibles que fragiles, tant

de témoignages d'ordre et d'intelligence, il nous en offrira bien d'autres lorsqu'il nous aura revêtus de ces nouvelles facultés que nos impatients désirs nous annoncent. C'est au milieu de ces sentiments d'espérance et de vive joie que l'ami de la nature, qui entend déjà sur cette terre la voix de celui qui l'a créé, avance vers son dernier terme, non pas épouvanté par les idées affreuses de mort et d'anéantissement, mais réjoui, au contraire, par celles de vie et de perfectionnement indéfini. Voilà comment nous honorerons notre vieillesse, et rendrons à notre Créateur ce culte d'esprit et de vérité, le seul qu'il nous demande ¹.

(Extrait de l'*Histoire physiologique des Plantes d'Europe*, par M. Vaucher.)



Jugement du célèbre Augustin-Pyramus DE CANDOLLE sur Rousseau, considéré comme botaniste ².

L'étude des plantes fut l'essai des forces naissantes de de Saussure ³; elle fut le délassement et la consolation des vieux

¹ Si nous avons cité ce morceau, c'est qu'il y a beaucoup d'analogie entre la manière dont Rousseau et Vaucher considéraient la botanique, (M. V.)

² Augustin-Pyramus De Candolle, une des illustrations scientifiques de notre patrie, né à Genève le 4 Février 1778, professeur honoraire de l'Académie de Genève en 1802, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier en 1807 et à celle des Sciences de la même ville en 1812, enfin professeur d'histoire naturelle à l'Académie de Genève, a publié une foule d'ouvrages dont quelques-uns, d'une haute portée scientifique, ont influé sur la marche et sur la direction de plusieurs branches de la botanique, et notamment de la classification.

³ Les premiers essais de la jeunesse du célèbre Horace-Bénédict de Saussure ont été des recherches sur l'écorce des

jours de Jean-Jacques Rousseau ¹. L'aimable science, comme Linné l'appelait, se modifie selon les goûts et les âges de ses adeptes. Veut-on se livrer à des travaux sérieux et difficiles, à des recherches délicates? Aime-t-on ou ces résultats généraux qui se lient à l'ensemble de la nature, ou ces applications utiles qui agrandissent le domaine de l'homme? On les voit apparaître en foule à l'appel de celui qui connaît l'art difficile d'interroger la nature. Flore est alors digne sœur d'Uranie. Ne recherche-t-on dans l'étude des fleurs qu'une occasion d'admirer, par un exemple borné, l'ordre universel du monde, un intérêt à ajouter à l'aspect des jardins ou aux promenades solitaires dans les champs et les montagnes, une diversion aux peines morales ou aux injustices des hommes; alors Flore est

feuilles et des pétales. Il a décrit avec beaucoup de soin ce qu'on nomme aujourd'hui la cuticule des feuilles, qu'il a démontré être un organe plus compliqué qu'on ne l'avait cru jusque-là; il a fait connaître avec précision, sous le nom de *glandes corticales*, les pores de cette cuticule qu'on nomme aujourd'hui *stomates*. (D. C.)

¹ Jean-Jacques Rousseau a publié sur la botanique :

Lettres élémentaires sur la botanique, adressées à M^{me} Delessert; 1 vol. in-8. Paris, 1793; et, dans le vol. XII, pages 319-386 de l'édition de Lefèvre, des *Œuvres complètes*.

Les *Lettres sur la Botanique* ont été traduites en anglais et continuées, sur un plan très-différent, par Thomas Martyn; 1 vol. in-8. London, 1785 et 1788. Puis cet ouvrage, ainsi allongé et altéré, a été traduit en français, dans l'édition de Rousseau, par de La Montagne, dont il forme les vol. V et VI. Ces lettres ont aussi été traduites en allemand, sous le titre de : *Botanik für Frauenzimmer in Briefen an eine Frau*. Leypz. 1 vol. in-8. Plusieurs ouvrages populaires sur la botanique, faits par divers auteurs, ont été présentés comme des continuations de celui de Jean-Jacques.

Fragments pour un Dictionnaire de Botanique. 1 vol. in-8. Vol. XII^e des *Œuvres complètes*, édition de Lefèvre, pages 475-512.

Ces deux ouvrages ont été réimprimés en un volume in-folio, avec des planches coloriées, d'après les dessins de Redouté,

une déesse aimée et favorable, qui verse le calme sur ses adrateurs. Chacun connaît que c'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau fut entraîné vers elle; il en avait détourné les regards quand on ne lui montrait que des médicaments dans les fleurs les plus élégantes; il y revint quand, herborisant avec Bernard de Jussieu, il sentit les principes de cet enchaînement des êtres, de cet ordre sublime dont ce savant modeste a révélé les premiers traits. Les élèves se pressaient autour de ces deux hommes si diversement célèbres; et l'amour de Jean-Jacques pour la botanique compta parmi les causes qui concoururent alors à son développement en France. A l'époque où parurent les *Réveries d'un Promeneur solitaire*, le Jardin des Plantes de Paris ne désemplissait pas de dames élégantes et de gens du monde qui venaient pour voir la pervenche, qu'ils avaient auparavant cent fois foulée aux pieds sans l'observer. Rousseau se plaisait à propager le goût de la science, qui apportait du charme dans sa vieillesse; ses *Lettres sur la Botanique*, adressées à une femme qu'il aimait comme une sœur, et que j'ai, depuis, aimée comme une mère, sont un modèle de la grâce et de la simplicité que comporte le style élémentaire. Inspirées par le bon sens et le génie de Jussieu, elles sont, encore aujourd'hui, ce que les commençants peuvent lire de plus clair en abordant l'étude de la botanique. Son *Dictionnaire* est également remarquable par la précision des idées et l'heureuse simplicité du style. C'est pour rappeler ce genre de mérite que le botaniste anglais Smith a donné à une plante étrangère le nom de *Roussœa simplex*. Le buste qui a été placé dans notre Jardin botanique l'a donc été avec justice, même sous le rapport scientifique. Et qui de nous n'a pas senti combien d'autres motifs se réunissaient pour honorer la mémoire de celui qui a illustré le titre de citoyen de Genève? Je me refuse au plaisir de

sous le titre de : *Botanique de J.-J. Rousseau*. Paris, chez Garnery.

Le buste de Rousseau, le troisième de ceux qui figurent au Jardin botanique, a été exécuté par M. Pradier. (Voyez second rapport sur le Jardin botanique.)

Le genre *Roussœa* lui a été dédié par J.-E. Smith. (D. C.)

les rappeler, car je raconte ici l'histoire de la botanique et non celle des hommes. Je sens trop bien, d'ailleurs, combien mon style, accoutumé à tracer de simples descriptions d'êtres inanimés, serait peu digne de peindre l'âme de feu de Jean-Jacques.

Le point de vue sous lequel il avait appris, de Bernard de Jussieu, à considérer les végétaux, aurait pu avoir une influence heureuse sur la botanique genevoise ; mais son absence lui enleva toute action personnelle ; et habitué, comme on l'était alors, au style aphoristique de la botanique lionnéenne, on ne sut pas démêler tout ce que la simplicité des lettres de Rousseau recelait de vrai et d'important. L'étude du règne végétal resta donc bornée parmi nous à la physiologie, et Sénebier, qui s'y voua avec zèle, fit faire de grands pas à cette partie importante de la science ¹.

(Extrait de l'*Histoire de la Botanique genevoise*.)

¹ Sénebier est le même que nous avons jugé, peut-être avec un peu de sévérité, sous le point de vue littéraire.

Sous le point de vue de la physiologie végétale, la science doit à Sénebier d'importantes découvertes.

Son traité sur l'*Art d'observer* contient à la fois les préceptes et le modèle du genre. (M. V.)

Suivant De Candolle, les importants travaux de Sénebier le placèrent à un rang honorable parmi les physiologistes, et il l'aurait obtenu plus brillant encore s'il avait soigné davantage l'élégance et même la simple clarté du style. Tout occupé de la recherche de la vérité, entièrement étranger à toute vanité, il semblait se faire un devoir de mépriser le charme qui résulte d'un heureux choix d'expressions, et lui-même en convenait avec cette naïveté qui le caractérisait et qui désarmait toute critique.

(D. C. *Histoire de la Botanique genevoise*.)

Jean Sénebier est né à Genève en 1742 ; il est mort en 1809. Il a été pasteur et bibliothécaire de la Bibliothèque de Genève, dont il a décrit les manuscrits les plus curieux. (M. V.)

Notice et jugement sur J.-J. Rousseau.

Le nom de Jean-Jacques Rousseau est devenu inséparable de celui de Voltaire. Ce grand homme naquit à Genève, le 28 Juin 1712. Son père exerçait la profession d'horloger. Les premières années de Rousseau se passèrent à dévorer des romans, qu'il commentait avec son ardente imagination. A la lecture des romans succéda celle de Plutarque, dans la traduction d'Amyot. En sortant de sa pension, où il avait appris un peu de latin, il entra chez un greffier, par lequel il fut déclaré inepte. Du greffe, il passa dans l'atelier d'un graveur, homme brutal, qui l'accablait de coups et de mauvais traitements. Il s'évada de cette maison et vint à Annecy. C'est là que, à l'âge de seize ans et sous l'influence de M^{me} de Warens, qui s'intéressait vivement à lui, il prit la résolution d'abjurer la religion protestante, ce qu'il fit à Turin. Les plus tristes vicissitudes suivirent ce changement de culte. Bientôt des disgrâces méritées réduisirent le nouveau converti à retourner vers l'excellente M^{me} de Warens, qui lui prodigua les soins d'une mère et l'initia à la connaissance des grands écrivains de la langue française. Elle fit plus : elle voulut lui ouvrir la carrière ecclésiastique ; mais Rousseau déserta bientôt le séminaire et revint encore auprès de sa « chère maman, » qui le plaça chez un maître de musique. A Lyon, l'élève quitte le maître pour courir de nouveau à Annecy, où il ne trouve plus sa bienfaitrice. Sans refuge, sans protection, il tombe dans la misère et s'imagina d'aller à Lausanne enseigner la musique, qu'il ne savait pas. A dater de cette époque, nous voyons Rousseau tantôt à Neuchâtel, à Soleure, à Paris, donnant toujours des leçons de musique ; tantôt à Chambéry, où s'était retirée M^{me} de Warens, qui lui procure une place dans le cadastre ; puis à Besançon, où

l'avait conduit le désir d'apprendre la composition sous le maître de musique de la cathédrale ; à Lyon, en qualité de précepteur chez le grand-prévôt Mably ; à Paris, où il voulait publier une nouvelle invention, celle de noter la musique par chiffres. Rameau découvrit aussitôt le vice de la méthode et déconcerta, par de justes critiques, le trop confiant auteur, qui, du moins, retira de son séjour dans la capitale l'avantage de connaître plusieurs hommes célèbres de l'époque : Fontenelle, Marivaux, Diderot. Sa position devenait difficile ; ses amis le placèrent auprès du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise. Un excès d'orgueil lui fit perdre ce poste honorable. De nouvelles disgrâces musicales l'attendaient à Paris. Dégoûté par deux chutes, il se retira du théâtre et devint commis de M. Dupin, fermier général. D'Alembert, Condillac, Diderot, ranimèrent en lui l'amour des lettres, que semblaient avoir éteint l'inconstance de ses goûts et l'extrême agitation de sa vie. La *Lettre sur les Aveugles* ayant fait mettre Diderot à Vincennes, Rousseau fit les plus vives démarches en faveur de son ami, auquel il rendait de fréquentes visites. C'est en remplissant ce devoir qu'il fut saisi d'une espèce d'illumination à la lecture d'un programme de l'Académie de Dijon, qui proposait cette question : « *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* » Dès ce jour, son génie d'écrivain lui fut révélé. On sait qu'il prit parti contre les sciences et les arts, et qu'il obtint le prix. Un meilleur avenir se présentait pour Rousseau ; mais la passion de l'indépendance, l'espoir de gagner plus qu'il n'avait chez M. Dupin, le déterminèrent à l'étrange résolution de s'annoncer comme copiste de musique. Il voulut bientôt devenir compositeur, et donna le *Devin du Village*. Rousseau publia ensuite sa *Lettre sur la Musique*, et il fit représenter la comédie de *Narcisse*, qui tomba sous ses yeux.

En 1753, il fit paraître un *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, nouvelle question proposée par l'Académie de Dijon. Un de ses amis conduisit alors Rousseau à Genève. En passant par Chambéry, il retrouva M^{me} de Warens

dans la misère. Arrivé à Genève, il abjura la religion catholique pour celle de ses pères, et forma le projet de se fixer dans cette ville. Mais son humeur inconstante le ramena bientôt à Paris, où il eut le bonheur de se lier plus intimement que cela n'avait eu lieu auparavant avec M^{me} d'Épinay, qui lui fit construire, dans la vallée de Montmorency, une maison solitaire, devenue célèbre sous le nom de *l'Ermitage*. Rousseau s'y installa en 1756. C'est là qu'il composa le *Contrat Social* et la *Nouvelle Héloïse*. Après vingt mois de séjour, Rousseau quitte l'Ermitage pour aller habiter une maison à Montmorency, et là il ne vit plus que pièges et embûches autour de lui ; tous ses anciens amis lui devinrent suspects. Bientôt *l'Émile* paraît. Le Parlement ayant décrété Rousseau de prise de corps, il s'évade en Suisse, où il apprend que son livre vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau, et qu'on a également lancé contre l'auteur un décret de prise de corps. Il s'enfuit à Neuchâtel. C'est à cette époque que se rapportent la *Réponse* au mandement de l'archevêque de Paris et les *Lettres écrites de la Montagne*. Forcé de renoncer à son séjour dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, où il s'était retiré ensuite pour éviter les tracasseries qu'on lui faisait à Genève, il partit pour l'Angleterre. Hume l'établit dans le comté de Derby. Malheureusement Rousseau, toujours ombrageux, se brouilla avec le grand historien anglais, et cette querelle décida notre misanthrope à quitter brusquement sa retraite (1767). Il revint alors en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Le prince de Conti lui donna un asile à Trie-le-Château, par une suite de la susceptibilité de son caractère, il n'y demeura que deux mois. Alors il se rendit successivement à Lyon, à Grenoble, à Chambéry, à Bourgoin, qu'il quitta pour revenir à Lyon, puis à Paris. Sa misanthropie faisait chaque jour de nouveaux progrès. Sans avoir renoncé tout à fait au monde, il déclara ne vouloir plus écrire. Mais il reprit la plume pour travailler à un livre tristement célèbre, les *Confessions*. Tourmenté d'une maladie noire qui ressemblait à une monomanie, Rousseau mourut le 3 Juillet 1778, dans la charmante maison d'Ermenonville, que M. de Girardin lui avait offerte pour retraite.

• Telle fut la vie de Rousseau. Son humeur était mobile, son caractère à la fois confiant et inquiet, son cœur tendre et passionné jusqu'au délire. Une imagination exaltée, romanesque, le transportait sans cesse hors du monde réel. Âme puissante, mais non saine, forte intelligence, mais esprit sans justesse, il avait la passion de la vertu, de la vérité, de la justice et de la morale¹; il en défendit les principes avec éloquence, mais en les exagérant par des illusions et par des erreurs. Rousseau eût voulu l'anéantissement de toute espèce d'institutions sociales, parce que, dès le principe, il s'était trouvé en lutte ouverte avec elles; de là la sympathie qu'on remarque entre lui et le XVIII^e siècle, qui tendait à la destruction de ces mêmes institutions, parce qu'elles n'étaient plus en rapport avec ses opinions; de là aussi ses paradoxes continuels. Rousseau aimait l'humanité telle qu'il se la figurait possible; il haïssait et méprisait les hommes tels qu'ils sont réellement. Et cette contradiction s'étend à toutes choses².

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une analyse détaillée de tous les ouvrages de Rousseau. Disons seulement qu'après avoir anathématisé les sciences et les lettres, maudit les spectacles et la musique, il voulut, par sa *Nouvelle Héloïse*, moraliser le mariage et la famille; mais la voie qu'il suit est bien détournée, et ceux qu'il guide peuvent être égarés et séduits chemin faisant. Dans cet ouvrage, il n'y a de complètement vrai que le paysage, parce que Rousseau avait bien vu et vivement senti la nature; tout ce qui est de la passion et tout ce qui touche aux rapports de la vie, manque plus ou moins d'analogie, de proportion et de vraisemblance. Le *Contrat Social* n'est pas un guide plus sûr en politique. Il se résume en cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; qu'elle ne peut être ni aliénée, ni partagée, ni représentée; qu'elle est à la fois toute puissance et toute justice; qu'elle ne peut se tromper, ou plutôt que, si elle se trompe, elle n'en doit pas moins

¹ Il y a du vrai dans ce jugement, mais il nous paraît bien absolu. (M. V.)

² Voir plus loin l'idéal de J.-J. Rousseau. (M. V.)

être obéie. La révolution puisa dans le *Contrat Social* des principes et toute une nomenclature politique. On est revenu de cette théorie¹. Nous n'admettons plus l'infailibilité du peuple ; nous voulons que les actes de tous les pouvoirs soient contrôlés par l'éternelle idée de la justice, et nous savons que l'autorité n'est légitime que par l'exercice régulier de la puissance souveraine. La foule, comme l'a dit Montesquieu, communique la force par son assentiment, Dieu seul donne le droit. Tout a été dit pour prouver que le système d'éducation développé dans l'*Émile* est impossible ; mais le livre de Rousseau n'en demeure pas moins un des plus beaux monuments que le génie de l'homme ait élevés, et les vérités partielles qu'il renferme ont suffi pour opérer une réforme heureuse dans l'éducation. L'*Émile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il donne aux enfants ; il a garanti la vertu des mères par l'exercice des devoirs que leur impose la nature, que leur conseille la tendresse ; il a protégé la jeunesse contre des traitements barbares ; il a détrôné la routine ; il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme, et il a préparé le retour des âmes vers Dieu.

J.-J. Rousseau est, sans comparaison, le plus éloquent des écrivains de son temps ; mais son style n'est point exempt de défauts : on y trouve de l'ambition, de l'enflure, des expressions de mauvais goût, parfois une fausse chaleur et l'abus des formes oratoires.

(Extrait de *La France littéraire*, par L. Héric
et C.-F. Burcuy. — Brunswick, 1858.)

¹ On l'a appropriée aux besoins de l'époque ; on ne l'a pas abandonnée. (M. V.)

Discours prononcé à Saint-Pierre par le citoyen Richard, administrateur, le Mardi 28 Juin 1796, pour l'anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau ; rédigé par le citoyen C***.**

(Approuvé par une Commission, le 14 Juin.)

Citoyens,

Ce ne sera pas par un discours que nous ferons ici la clôture de cette cérémonie, mais seulement par une invitation solennelle à raffermir entre nous les liens de concorde et de fraternité essentiels à notre bonheur ; je dis plus, à notre existence.

Ce jour vit naître l'immortel Rousseau. Il fut persécuté pendant sa vie, et nous jetons des fleurs sur sa tombe ; nous acquittons avec joie ce juste tribut de reconnaissance et d'admiration ; nous pouvons entonner cet hymne, qu'inspira le regret de sa mort encore récente, et qui, alors, excita contre son auteur¹ d'injustes réclamations :

Il n'est plus, ce puissant génie,
A qui la langue des Français
Doit sa chaleur, son énergie,
La raison sa marche hardie,
Et la liberté ses succès !

Grand en morale, en politique ;
Enchanteur quand il peint l'amour :
Orphée et Platon tour à tour,
C'est dans son cœur qu'est sa logique,
Sa plume est un rayon du jour.

¹ Le citoyen *Reybaz*, résident de la République de Genève à Paris.

Abhorrant la doctrine impie
Que les faux sages d'aujourd'hui
Osent nommer Philosophie,
Seul contre tous, fort sans appui,
Il frappa leur affreux système,
Il ne pensa que par lui-même,
Et son siècle pensa par lui.

On l'a vu, par son éloquence,
Confondre, aux yeux de l'univers,
Des savants la fière ignorance,
Faire rougir l'intolérance
Et montrer aux peuples leurs fers.

Quand il vit, au sein des lumières,
Les lois complices des forfaits,
Des arts les faveurs meurtrières,
Tous les maux, fruits de nos progrès,
Il rendit l'homme à la nature,
Et, sous son magique pinceau,
L'homme heureux, sans art, sans culture,
Nous sembla créé de nouveau.

Respire enfin, tendre jeunesse,
Et bénis ton libérateur;
C'est dans les jeux que la sagesse,
Sous lui, va fleurir dans ton cœur.
Plus d'esclavage, plus de larmes;
Sa plume fit tomber les armes
Aux tyrans de notre bonheur;
L'enfance reprit tous ses charmes,
Et l'homme connut sa grandeur.

Aussitôt l'ardent fanatisme
Accourut, la crosse à la main,
Pour dénoncer au despotisme
Le bienfaiteur du genre humain.

Les décrets, l'exil, les outrages
Jusque sur nos ingrats rivages
Poursuivirent son cœur flétri.
Hélas ! il n'eut dans ses orages
Que sa vertu pour tout abri.

C'est ainsi que, par son exemple,
Il prouva, comme en ses écrits,
Que se rendre digne d'un temple
C'est se dévouer au mépris.
Ah ! quand le sage instruit la terre,
Les préjugés lui font la guerre :
On redoute, on fuit son flambeau.
N'est-il plus ?... vaine récompense !
Le regret succède à l'offense,
Et l'on pleure sur son tombeau.

Pleurons donc sur ses tristes restes ;
Talents, vertus, prenez le deuil ;
Mais, vous, respectez son cercueil.
Beaux-arts, sur ses cendres modestes,
Craignez d'étaler votre orgueil,
Ou, si notre siècle, peut-être,
Ne sait pas encor l'honorer,
Avec tes écrits, ô mon maître !
Seul, j'irai m'instruire et pleurer !
J'invoquerai pour t'admirer
Une postérité plus sage,
Qui, par un immortel hommage,
Soit digne de te célébrer.

Elle n'était pas bien reculée, citoyens, cette postérité capable de connaître et d'apprécier notre illustre compatriote, et la génération qui le persécuta est aujourd'hui témoin de son triomphe.

Mais suffit-il d'être né dans les mêmes murs pour être vrai-

ment son concitoyen ? Son exemple ne nous impose-t-il aucune tâche ? Nous ne pouvons pas nous proposer pour but la hauteur de son génie. Un homme tel que fut Rousseau est, suivant l'expression d'un orateur français, un ouvrage long et pénible de la nature ; cette mère féconde de tant d'êtres qu'elle crée en se jouant, semble ne produire un grand homme qu'avec une réflexion profonde et lente. Hélas ! il n'est pas besoin, pour trouver le bonheur, d'être ce qu'on appelle un grand homme ; il ne l'est pas surtout d'être connu pour tel ; peut-être ne manquait-il au bonheur de celui que nous célébrons que d'échapper à sa renommée, et de couler de paisibles jours dans une douce obscurité ! alors nous n'aurions pas érigé de monument à sa mémoire ; alors, peut-être, aucun de nous n'eût-il su qu'il a existé ; mais il aurait été plus heureux, et, sous ce point de vue, j'ose presque regretter sa gloire.

(C'est dans le sein de la France qu'il a vécu, c'est là qu'il est mort ; c'était la nation qu'il aimait le plus après la sienne ; c'est elle qui, la première, lui rendit des hommages, et qui l'honore encore comme le plus beau génie et le meilleur citoyen. Puis-ent ses triomphes et son bonheur futur être une récompense de la justice qu'elle lui a rendue ; puisse-t-elle l'honorer au sein d'une paix glorieuse, comme elle le fit au milieu de ses agitations !

Et vous, Citoyen Résident, qui la représentez au milieu de nous, veuillez lui exprimer nos vœux ; veuillez lui dire que de son bonheur dépend le nôtre, que nous désirons ne pas lui paraître indigne de la gloire de notre concitoyen, et que nos sentiments pour elle seront inaltérables, comme furent les siens ¹.)

Ce à quoi nous pouvons aspirer, comme ce grand homme, c'est au titre de citoyen, qu'il regardait comme le plus honorable ; et il ne dépend point, ce titre, comme l'ancienne et futile noblesse de la naissance, de l'inscription dans telles archives, d'une patente expédiée avec telle ou telle formalité. Pour être citoyen, il faut chérir, j'ai presque dit, idolâtrer sa patrie, met-

¹ Cet appendice a été rédigé par le citoyen syndic *Béranger*.

tre le bien général au-dessus de tout intérêt particulier, de toute vue, de toute passion, de toute haine. Si nous ne sommes point tels, Genevois, Rousseau ne nous tiendrait pas pour ses concitoyens, nos pleurs et nos regrets ne sauraient honorer sa cendre. Oh ! réunissons vraiment nos cœurs, vivons en amis et en frères, et cette fête, que nous célébrons et que nous célébrerons d'âge en âge, aura quelque signification. En nous rendant meilleurs, elle influera sur le bonheur de notre Genève, sur celui de nos enfants, en leur inspirant une émulation louable. La patrie de Rousseau n'aura vraiment expié ses torts qu'en devenant digne de lui !

(Extrait des *Archives de Genève.*)



Lettre et délibérations relatives à des manuscrits de J.-J. Rousseau (1796).

(Extrait d'une lettre du citoyen Reybaz, ministre de la République de Genève à Paris, au Conseil Administratif, en date du 8 Mars 1796.)

Je dois vous communiquer, Cit. Magistrats, une proposition qui vient de m'être faite, au sujet de laquelle j'ai promis une prompte réponse.

Le possesseur de deux manuscrits originaux de Jean-Jacques Rousseau est venu me voir pour m'en proposer l'acquisition. Il cède à regret au besoin de les vendre pour acquitter son emprunt forcé. L'un de ces manuscrits est l'*Essai sur l'origine des langues*, en 53 pages. Il est imprimé dans le 16^{me} volume de l'édition de Genève, in-8, depuis la page 211 jusqu'à la page 325.

Ce manuscrit, qui est vraiment de la main de Jean-Jacques, est très-intéressant, non-seulement parce que c'est un des morceaux où son auteur a développé le plus d'originalité et de génie, mais parce qu'il est plein de corrections et de ratures, dans lesquelles on voit le premier jet des idées et ce qu'il a substitué pour la perfection soit du sens, soit du style. Il paraît que c'est sur ce manuscrit qu'a été relevé celui qui a servi à l'édition de Genève, car ce morceau y est imprimé tel qu'il a été corrigé dans le manuscrit en question.

L'autre manuscrit est un petit poëme intitulé : *L'Amour piqué par une abeille, ou l'Amour corrigé*. Il n'a point été imprimé ; l'ouvrage est sans date ; il paraît être une production de sa jeunesse, vu les fautes de poésie qui s'y trouvent ; mais il y a des grâces et de l'invention ; il a onze pages. Il y a apparence que l'auteur voulait en faire un opéra.

Le propriétaire de ces deux manuscrits en demande 50 louis en numéraire. Comme notre Bibliothèque n'en possède aucun, je crois, de ce grand homme, peut-être désirerait-elle de les acquérir. L'occasion est unique, et se rencontrera difficilement. Je remarquerai que l'Institut national français, qui possède beaucoup de manuscrits de Jean-Jacques, n'en a point de ces morceaux-là.

Au Conseil Administratif, le 18 Mars 1796, l'an V.

Le Conseil, délibérant sur la proposition contenue en la lettre du citoyen Reybaz, relative à l'acquisition de deux manuscrits de J.-J. Rousseau pour notre Bibliothèque publique, a arrêté de la renvoyer à l'examen du Département de l'Instruction publique pour avoir sur elle son préavis.

(Signé) MOUCHON.

EXTRAIT DES REGISTRES DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE.

(Du 23 Mars 1796.)

On lit l'extrait d'une lettre du citoyen Reybaz, ministre de la République de Genève à Paris, au Conseil Administratif, dans laquelle il propose l'acquisition de deux manuscrits originaux de J.-J. Rousseau : l'un sur l'*Origine des langues*, plein de corrections et de ratures, qui montrent la marche du génie; l'autre est un petit poëme intitulé : *L'Amour piqué par une abeille, ou l'Amour corrigé*.

Le Département, qui verrait avec plaisir dans la Bibliothèque des manuscrits d'un homme aussi célèbre, considérant, néanmoins, que le premier n'a que peu de valeur, puisqu'il est imprimé; que le second, qui en aurait davantage par la raison contraire, est une production de la jeunesse de l'auteur, lequel, probablement, l'avait exclue de la collection de ses œuvres, ne croit pas qu'il convienne, vu la modicité des fonds de la Bibliothèque, d'acheter, pour le prix de cinquante louis, des manuscrits dont l'utilité ne serait point en proportion avec la somme demandée, d'autant plus qu'on a l'espérance d'en obtenir, à titre de don, quelques-uns de notre illustre concitoyen.

(Signé) JUVENTIN, secrétaire.

(Archives de Genève.)

LA FRANCE SOUS LE RÉGENT

Le vieux Voltaire riait du beau tapage dont il n'aurait pas le plaisir d'être témoin. La Révolution s'avancait menaçante et inévitable. Pendant que les institutions s'écroulaient dans la

fange, que les sommités sociales s'affaissaient sous l'opprobre, le tiers-état, détrompé de toute illusion, riche, éclairé, puissant, n'attendait plus que de connaître le secret de ses forces ; le pouvoir avait commencé lui-même par ses excès l'œuvre de démolition ; les philosophes, les savants, les poètes, l'achevaient gaiement et déblayaient le terrain pour l'avenir. Les lettres de cachet n'effrayaient personne : les apôtres de la vérité prêchaient par les soupiraux de la Bastille. Dans cette grande débâcle, tout disparaissait à la fois. L'emportement de la lutte entraînait à des extrémités déplorables des hommes doués d'une implacable logique ; mais une foi profonde, dont la plupart ne se rendaient pas compte à eux-mêmes, animait ces âmes généreuses. Jamais la littérature n'avait eu ce caractère singulier de sacerdoce. Il n'y avait pas jusqu'à la poésie, qui, sous la plume universelle de Voltaire, cessant d'être pour elle-même une idole, ne se dévouât à une infatigable propagande. Tous étaient pressés de créer autant que de détruire. Les Buffon, les d'Alembert et tant d'autres, avaient donné aux sciences exactes cet essor si prodigieux, qu'il tourna la tête aux philosophes et aux naturalistes. Ils ne voulurent plus reconnaître d'autre voie que celle qu'avaient suivie les sciences naturelles, et s'égarèrent en cherchant la vérité morale sur les traces de ces sciences. L'idéal, d'ailleurs, manquait encore au siècle, qui marchait dans les ténèbres. Montesquieu avait vu dans la législation le droit historique plus que le droit absolu ; Voltaire combattit soixante ans pour le droit sans avoir l'idéal du droit ; Diderot ne fit qu'entrevoir le dogme de la perfectibilité dans l'*Encyclopédie*, cet immense et confus évangile du dix-huitième siècle. Il était réservé à un génie plus élevé et plus profond, issu à la fois du christianisme et du stoïcisme antique, d'être le révélateur de la foi nouvelle : Rousseau eut le sentiment de la vie éternelle, l'aspiration vers l'infini ; il opposa à ce droit historique, qui légitime les abus par leur durée, cette justice absolue et invariable qui est en Dieu et qui est Dieu même. S'il ne comprit pas la loi du progrès, il proclama le dogme de la fraternité, qui devait être le premier article de foi de la révolu-

tion prochaine ; il créa enfin cette puissante démocratie française dont l'œuvre se poursuit à travers tant d'obstacles.

(Extrait de l'*Encyclopédie des connaissances utiles.*)



LA PERVENCHE DE ROUSSEAU

Je n'ai point à vous parler des livres nouveaux, non politiques ; ce n'est pas là mon lot ; je ne puis pas, cependant, ne pas faire une exception pour les *Mémoires d'un Bibliophile*, que vient de publier Dentu ; d'abord, parce que c'est là une de ces œuvres consciencieuses qu'on ne voit guère plus éclore de notre temps ; en second lieu, parce que ce livre est d'un des plus aimables et des plus spirituels causeurs, dont la tradition est aussi presque perdue ; et, enfin, parce que je ne puis résister au désir de vous faire part de la plus singulière bonne fortune qui puisse arriver à ceux qui professent le culte des souvenirs. Voici, en deux mots, cette découverte :

M. Tenaut de Latour, selon son habitude, *bouquinait* un jour, lorsque, rencontrant une édition de l'*Imitation* qui ne lui semblait avoir aucun prix, il l'acheta, cependant, au prix de 75 centimes, en quelque sorte par distraction. En la parcourant, il fut d'abord frappé de la signature de J.-J. Rousseau, qu'il crut reconnaître au frontispice, puis de certains commentaires de la même écriture, puis... mais ce fut trois ans plus tard que, après avoir acquis la certitude que cette *Imitation* avait bien appartenu à Jean-Jacques, et que les annotations étaient bien de sa main, il mit la main sur le véritable trésor.

Chacun sait par cœur cette page des *Confessions* où Rousseau raconte que se promenant avec son ami Dupeyron, en 1764, il s'écria, plein d'émotion, à la vue de certaine plante qui

flourissait dans un buisson : *Ah ! voilà de la pervenche !* Dupeyron ne comprit rien à cette exclamation, car il ignorait que la première pervenche qu'eût vue son ami lui avait été montrée, aux Charmettes, par M^{me} de Warens.

Eh bien ! dans l'*Imitation* ayant appartenu à Rousseau, et que M. de Latour avait achetée sur le quai, se trouvait une fleur de pervenche, et cette fleur est celle que l'ami de M^{me} de Warens cueillit en herborisant avec son ami Dupeyron.

(Extrait du journal de Lyon *Le Progrès*.)



Le lever du soleil décrit par Rousseau.

Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le soleil se lève... On le voit s'annoncer de loin par des traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente; l'Orient paraît tout en flammes. A leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre. A chaque instant, on croit le voir paraître. On le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace... Le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris dans la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de leur concert le Père de la vie. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste. Un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.



Rousseau au château de Gleyrolles.

Entre Cully et Vevey se trouve le château de Gleyrolles, assis sur un roc au bord du lac, et dépouillé aujourd'hui de ses tours. Dans l'automne de 1759, sous un noyer près des murs du château, était assis un voyageur couvert de poussière. Il ne semblait pas sentir la fatigue, et le propriétaire le regardait, s'étonnant de le voir écrire avec rapidité et raturer, effacer la plupart des mots. Enfin, le digne homme sortit de la cour et s'approcha de l'étranger, qui, levant le regard, lui dit : « Vous avez de bien belles vignes, Monsieur, et le vin doit être fort bon, à en juger par la chaleur qui frappe ces rochers :

— Mais, Monsieur, pour juger de la bonté du vin, il faudrait le goûter. Descendez, s'il vous plait, à la cave.

— Volontiers ; je suis altéré.

Ils descendent. Le voyageur admire le nombre et la grosseur des tonnes ; il goûte, trouve le vin excellent, puis il dit à son hôte :

— Monsieur, les voyageurs aiment à conserver le souvenir détaillé des bons moments de leurs journées ; à qui suis-je redevable de cet aimable accueil ?

— Monsieur, je suis le banneret de Gleyrolles... Et vous, Monsieur, qui avez l'air si bon enfant, oserais-je vous demander votre nom ?

— Mon nom ! il ne vous dira rien ; je m'appelle Rousseau.

— Rousseau !... Monsieur Jean-Jacques !... Eh ! Monsieur, excusez de vous avoir reçu ainsi ! Monsieur Jean-Jacques !... Et moi qui vous donnais du nouveau !

Le propriétaire met aussitôt en peree un tonneau des bonnes années, se fait apporter une solide collation ; on boit, on trin-

que, on compare les vieux produits. Et M. le banneret disait plus tard :

— Oh ! voilà ! quand il reprit le chemin de Vevey, il était bien un peu gai, M. Rousseau, et chantait de tout son cœur ses couplets du *Devin du Village* ¹.

(Extrait de *Roussèau et les Genevois*,
par J. Gaberel.)



**Ce qu'était, dans ses relations privées, ce Jean-Jacques
que poursuivaient avec une égale fureur les Sénats,
les Parlements, les prêtres et les philosophes.**

LETTRE DE M. *Mouchon*, MINISTRE DU SAINT-ÉVANGILE ²,
A MADAME SON ÉPOUSE, A GENÈVE.

Motiers-Travers, Octobre 1762.

« Nous voici donc, depuis vendredi à une heure, à Motiers ³;
» nous voici avec M. *Rousseau*. L'aimable homme ! Tu n'as pas
» idée combien son commerce est charmant. Quelle politesse

¹ Cette anecdote m'a été communiquée par M. Visinand, de Montreux, petit-fils du banneret de Gleyrolles. (J. Gaberel.)

² *Mouchon*, ministre genevois, qui, dans la suite, pendant son pastorat à Bâle, fit, pour la librairie Panckoucke, la table analytique et raisonnée de l'*Encyclopédie* et de ses suppléments, travail immense et qu'il put cependant exécuter en cinq années, en se livrant avec un zèle égal à ses fonctions évangéliques.
(Note de *Musset-Pathay*.)

³ Pendant que *Rousseau* était à Motiers-Travers, il reçut la visite de trois Genevois, MM. les ministres *Mouchon* et *Routan*, et M. *Beauchâteau*, horloger et homme de goût.

(Note du même.)

» bien entendue dans les manières, quel fonds de sérénité et
» de gaieté dans sa conversation ! Ne t'attendais-tu pas à un
» portrait tout différent ? Ne te figurais-tu pas un homme bi-
» zarre, toujours grave et même quelquefois brusque ? Ah !
» quelle distance de là à son vrai caractère ! A une physionomie
» douce, il joint un regard plein de feu, des yeux d'une viva-
» cité sans égale. Quand on traite une matière à laquelle il
» prend intérêt, ses yeux, sa bouche, ses mains, tout parle
» chez lui. On aurait bien tort de s'imaginer chez lui un fron-
» deur, un censeur perpétuel. Point du tout : il rit avec ceux
» qui rient ; il badine, il cause avec les enfants ; il raille avec
» sa gouvernante, M^{lle} Levasseur ; enfin, je tombais des nues
» en le voyant pour les premières fois. Invité par milord Ma-
» réchal, gouverneur du pays, il était allé à la campagne, près
» de Neuchâtel. Cependant, pressentant notre arrivée, il avait
» résisté aux instances qu'il lui faisait d'y rester deux jours de
» plus, et il était revenu en hâte pour nous recevoir. Nous en
» fûmes accueillis par mille embrassades ; toute sa sensibilité
» fut excitée, mais cette sensibilité est si grande que je n'ai ja-
» mais vu personne l'éprouver avec plus d'énergie, recevoir des
» impressions plus pénétrantes. Dès ce jour, nous avons cons-
» tamment dîné ou soupé chez lui : l'intervalle des repas est
» rempli par des courses que nous faisons avec lui, suivant sa
» coutume, dans les lieux les plus sauvages : tantôt parmi les
» rochers, tantôt dans les bois qu'on rencontre souvent dans
» une vallée, qui, quoique riante et des plus belles, est envi-
» ronnée de montagnes et n'a pas plus de trois quarts de lieue
» de longueur.

» A propos, j'oubliais de dire que M. Rousseau et moi nous
» ne nous appelons plus que *cousins*. Voilà sans doute qui
» est plaisant, mais qui montre bien jusqu'où vont ses souve-
» nirs et son ingénieuse amitié. Il m'a donné, pour raison de
» cette parenté, qu'un de ses oncles *cousinait* avec un de mes
» parents, et c'est ce qu'il me rappela dans notre première en-
» trevue. *Je crois*, me dit-il en riant, *que nous sommes pa-*
» *rents*. Et je ne m'avisai pas de nier la thèse, d'où il s'en
» suivit un *cousinage* dans les formes.

» Nous prêchâmes, hier dimanche, *Roustan* et moi, pour
» M. le professeur de Montmollin, pasteur de Motiers. Nous fû-
» mes le reste du jour tous ensemble, et, à l'exception de
» M. *Rousseau*, qui ne mange point hors de chez lui, nous
» soupâmes à la cure. M. de Montmollin nous rendit compte de
» sa conduite à l'égard de M. *Rousseau*, relativement à la
» Sainte-Cène, et nous eûmes lieu d'être convaincus, d'une
» part, de la sagesse du pasteur, et, de l'autre, du vrai chris-
» tianisme du pénitent ; et cependant c'est cet homme-là qu'on
» ne cesse de tympaniser dans les chaires et de peindre des
» plus affreuses couleurs !¹ »



Résultats des opinions de Voltaire et de Rousseau.

Les résultats des opinions de Voltaire et de Rousseau ont ce caractère particulier qu'ils furent en raison inverse de l'intention, du talent, de la réputation et de l'ambition de ces deux philosophes. Voltaire a beaucoup influé sur la dernière classe de la société, dont il ne se souciait pas : il n'a influé que superficiellement sur la seconde, pour laquelle il écrivait, et pas du tout sur la première, qu'il flattait dans tous ses ouvrages. Rousseau, au contraire, a peu influé sur le peuple, sur lequel il a dirigé toutes ses vues, et dont il a défendu tous les droits ; mais

¹ *Roustan*, dit M. *Mouchon*, frère de l'auteur de cette lettre, avait débuté d'une manière distinguée par ses *Offrandes aux Autels et à la Patrie*, où se trouvent plusieurs morceaux dont *Rousseau* n'eût pas désapprouvé les principes énergiques et la mâle éloquence. (Musset-Pathay.)

Cette lettre a été publiée pour la première fois, en 1821, dans l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*. (M. V.)

il a beaucoup influé sur la seconde classe de la société, et encore plus sur les grands, dont il n'a cependant ni flatté, ni dissimulé les vices. Voltaire attaque la superstition, qui nuit aux hommes ; Rousseau élève la religion, qui leur est utile. Le premier répand une lumière qui éblouit et trompe les peuples : il leur inspire le goût du luxe, des arts, de la vanité, ne sachant pas qu'il multiplie leurs maux en multipliant leurs plaisirs ; le second donne des sentiments d'humanité aux riches, et les ramène au goût d'un bonheur tranquille et des plaisirs simples de la nature. Si Voltaire fait débiter ses maximes par la multitude qu'il séduit et qu'il égare, Rousseau fait pratiquer les saines par ceux qui influent sur la félicité des peuples, et les rappelle à la vertu par la force du sentiment. Ainsi Voltaire, toujours occupé à détruire sans réparer, ne délivre l'homme de ses croyances superstitieuses que pour le livrer à de plus grands maux, ceux de l'incrédulité. Sa philosophie, comme le dit Bernardin de Saint-Pierre, *est celle des gens heureux*, et, tôt ou tard, la fortune nous force à l'abandonner ; tandis que la philosophie de Rousseau étant celle des infortunés devient, à la fin, celle de tous les hommes.

L. AIMÉ-MARTIN,
Éditeur des Œuvres choisies de Bernardin de Saint-Pierre.



UNE PETITE-FILLE DE M^{me} D'ÉPINAY

On lisait dans les journaux suisses du mois de Janvier 1861 :

« Dans la personne de M^{me} Rosalie Folly, née *Lalive d'Épinay*, s'est éteinte, ces jours derniers, une femme d'esprit, fille de M. Louis d'Épinay, l'auteur des *Étrennes francaises*, et petite-fille de M^{me} d'Épinay, l'auteur des *Conversations*

d'Émilie, ouvrage couronné par l'Académie française (16 Janvier 1783), et plus connue encore comme la bienfaitrice de J.-J. Rousseau, auquel elle fit, comme on sait, préparer une délicieuse retraite à l'Ermitage. — Bien qu'octogénaire et atteinte d'une extrême surdité, qui lui rendait la communication avec ses alentours très-pénible et très-difficile, M^{me} Folly avait conservé le plein usage de ses facultés intellectuelles. Elle se plaisait surtout à évoquer les souvenirs de la société brillante et polie au milieu de laquelle elle avait vécu du temps du comte-landammann d'Affry, et dont elle était l'un des principaux ornements après M^{me} de Castella de Villard, la correspondante de M^{me} de Charrière. »



Jean-Jacques Rousseau, secrétaire d'ambassade, fait tirer des sorts à Venise.

J'ai vu à Venise, en 1743, une manière de sorts assez nouvelle et plus étrange que ceux de Preneste ¹. Celui qui les voulait consulter entrait dans une chambre, et y restait seul s'il le désirait. Là, d'un livre plein de feuillets blancs, il en tirait un à son choix ; puis, tenant cette feuille, il demandait, non à voix haute, mais mentalement, ce qu'il voulait savoir ; ensuite, il pliait sa feuille blanche, l'enveloppait, la cachetait, la plaçait dans un livre ainsi cachetée ; enfin, après avoir récité certaines formules fort baroques, sans perdre son livre de vue, il en allait tirer le papier, reconnaître le cachet, l'ouvrir, et il trouvait sa réponse écrite.

¹ *Preneste* ou *Prenesta*, ancienne capitale des Eques, avait un temple de la Fortune et un oracle, tous deux célèbres. Cette ville se nomme aujourd'hui *Palestrina*. (M. V.)

Le magicien qui faisait ces sorts était le premier secrétaire de l'ambassadeur de France, et il s'appelait Jean-Jacques Rousseau.

Je me contentais d'être sorcier, parce que j'étais modeste ; mais si j'avais eu l'intention d'être prophète, qui m'eût empêché de le devenir ¹ ?

(Lettres de la Montagne.)



L'homme social et l'instruction civique.

(A propos de quelques idées de Rousseau.)

L'homme est non-seulement un être physique, intelligent, moral et religieux, il est encore un être social. Je ne puis, quels que soient mes efforts de raisonnement, arriver à concevoir que l'état de la société soit pour l'homme, comme l'ont prétendu quelques philosophes, un état de dégénération. Tout, au contraire, le raisonnement le plus relevé comme la plus simple observation, me porte à croire qu'il a été essentiellement créé pour former des sociétés civiles et politiques ; que c'est là seulement qu'il peut acquérir tout le perfectionnement dont il est susceptible ; que c'est là qu'il doit naître et vivre, sous peine de n'être jamais que l'ébauche imparfaite de ce qu'il était destiné à devenir un jour. Oni, tout nous démontre que c'est dans l'état de société, et dans cet état seulement, que l'homme peut multiplier ses jouissances et ses moyens d'action, étendre le domaine de sa pensée et de ses affections, centupler la puissance

¹ Comme nous n'avons pas l'honneur d'être professeur de magie blanche, nous laissons à d'autres le soin d'expliquer comment s'y prenait Jean-Jacques Rousseau pour opérer, par des moyens naturels, l'espèce de prodige qu'il décrit ici. (M. V.)

de ses facultés et agrandir tout son être. Or, si l'on admet qu'il retire de si nombreux avantages de la société, il lui doit aussi des services, puisque partout où il y a des droits, là se trouvent aussi des devoirs.

Mais comment l'homme peut-il servir l'état dont il est membre? Il le peut d'abord comme *particulier*, et le développement individuel a pour but de le préparer à en remplir les devoirs. Il le peut encore comme *citoyen*, et cette qualité nous est commune à tous. L'éducation populaire ne doit-elle donc pas être aussi pour lui l'apprentissage de cet état universel? Puisque tout homme doit posséder certains droits dans son pays, n'est-il pas convenable, n'est-il pas utile de le préparer à en jouir sans en abuser? Puisqu'il doit remplir, comme citoyen, certains devoirs, ne faut-il pas aussi lui apprendre à le faire sans morgue comme sans mollesse, par conviction plutôt que par force? Malheur aux gouvernements qui ne songent point à régler sagement l'éducation civique: ils se préparent, pour l'avenir, bien des complications et des embarras. Ils négligent ainsi le moyen le plus sûr comme le plus facile d'arriver à cette heureuse assimilation des lois et des mœurs, qui fait la force et des unes et des autres. Ils oublient une des attributions les plus sacrées de la magistrature, puisque le magistrat, à prendre ce mot dans son sens le plus relevé, doit être moins le chef du peuple que son premier instituteur¹.

Qu'on ne s'effraie point de ces idées comme d'une chimère. Nous ne demandons point que tous les citoyens deviennent des avocats ou des publicistes. Il est seulement question d'arriver, par une sage direction de l'enseignement et par des études appropriées à ce but, à les instruire de leurs droits et de leurs devoirs civiques, comme on leur enseigne leurs devoirs mo-

¹ *L'instruction civique*, disait le respectable père Girard, est de rigueur dans tous les Etats loyalement populaires. (Actes de la Société suisse d'Utilité publique, 1837, page 201.)

² *Magistratus a magistro quod non tam regnator populi quam præceptor esse debeat.*

raux ou religieux. Si l'instruction est utile pour former l'honnête homme et le chrétien, pourquoi serait-elle sans usage pour former l'homme social ?

L'Éternel a voulu que l'homme eût deux patries ? Qu'on lui apprenne donc à songer sans cesse à la patrie céleste pour le rendre digne d'y occuper une heureuse place : mais qu'on l'habitue aussi à ne jamais perdre de vue la patrie terrestre destinée par la Divinité à être une image grossière sans doute, mais toutefois une image de la patrie d'en haut. *Les peuples seront heureux*, disait Platon, *quand les gouvernants seront philosophes* ; et ceux-ci le seront, ajouterai-je, quand ils songeront à établir l'ordre social, moins encore sur la force, dont l'application a toujours quelque chose de sauvage et de brutal, que sur le développement rationnel le plus complet et le mieux coordonné des facultés humaines.

(Extrait des *Considérations sur le but de l'Instruction populaire et sur les objets d'enseignement dont elle doit se composer*, par Marc Viridet.
— Genève, 1838.)



Rousseau chez M^{me} de Warens.

Je passais mon temps le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire ; c'étaient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela, venaient des foules de passants, de mendiants, de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, un frère lai. Je pestais, je grommelais, je jurais, je donnais au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui

prenait tout en gaieté, mes fureurs la faisaient rire aux larmes ; et ce qui la faisait rire encore plus, c'était de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvais moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles, où j'avais le plaisir de grogner, étaient charmants, et, s'il survenait un nouvel importun durant la querelle, elle en savait encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, et me jetant des coups d'œil pour lesquels je l'aurais volontiers battue. Elle avait peine à s'abstenir d'éclater en me voyant, contraint et retenu par la bienséance, lui faire des yeux de possédé, tandis que, au fond de mon cœur et même en dépit de moi, je trouvais tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusaient pourtant, parce qu'il faisait partie d'une manière d'être qui m'était charmante. Rien de ce qui se faisait autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisait faire n'était selon mon goût, mais tout était selon mon cœur. Je crois que je serais parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayaient sans cesse : c'est peut-être la première fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendais connaître à l'odeur un livre de médecine, et ce qu'il y a de plaisant est que je m'y trompais rarement. Elle me faisait goûter des plus détestables drogues. J'avais beau fuir ou vouloir me défendre : malgré ma résistance et mes horribles grimaces, malgré moi et mes dents, quand je voyais ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il fallait finir par l'ouvrir et sucer. Quand tout son petit ménage était rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir et crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouait quelque farce, et non pas qu'on y faisait de l'opiat ou de l'élixir¹.

(Extrait des *Confessions*).

¹ Nous citons ce morceau comme admirablement écrit dans son genre. (M. V.)



Pourquoi Rousseau aimait la botanique.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidents qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvèlent par l'aspect des plantes ¹ herborisées dans les mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur ; mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, et produit l'effet d'un optique ² qui les peindrait de rechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble et rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent ³ davantage : les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples et bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle et mon jeune âge et mes innocents plaisirs ; elle m'en fait jouir

¹ Recueillies vaudrait mieux. (M. V.)

² Dans ce sens, *optique* est plutôt féminin. (M. V.)

³ Qui la flattent le plus serait préférable. (M. V.)

de rechef, et me rend heureux, bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.

(Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire.*)



L'amour-propre nuit au bonheur.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'était exaltée en moi dans le monde, et surtout quand je fus auteur ; j'en avais peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avais prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner ; en se repliant sur mon âme, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature et m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès lors, j'ai retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité ; car, dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait et que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices, ne font rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure que le mal même et non pas l'intention ; pour celui

dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder.

(J.-J. Rousseau. — Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire*.)



Le petit fanfaron mis à l'épreuve.

J'étais à la campagne, en pension chez un ministre appelé M. Lamercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis que, éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand-cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur que M. Lamercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très-obscur, il me donna la clef du temple et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière: je le traversai gaillardement, car tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeur nocturne.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement, que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les ca-

resses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite et que je le susse très-bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche, je m'embarassai dans les bancs, je ne savais plus où j'étais; et, ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lamercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M^{lle} Lamercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lamercier se disposer à me venir chercher escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant, toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole au temple ; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élançe en bas ; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

(J.-J. Rousseau. — *Émile*.)



Pourquoi J.-J. Rousseau n'aimait ni l'étude des minéraux, ni celle des animaux.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant ; ses richesses, enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail au secours de ses misères ; il fouille les entrailles de la terre ; il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour ¹. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux ² et des laboureurs robustes sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable et des pier-

¹ Ces deux phrases sont théâtrales et déclamatoires. Que deviendrait l'agriculture, que Rousseau aime et préconise, sans les mineurs qui cherchent *le fer* au sein de la terre ? (M. V.)

² Les bergers sont toujours *amoureux* chez J.-J. Rousseau. (M. V.)

res, d'en remplir ses poches et son cabinet, et de se donner avec cela les airs d'un naturaliste ; mais ceux qui s'attachent et se bornent à ces sortes de collections sont, pour l'ordinaire, de riches ignorants qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chimiste et physicien ; il faut faire des expériences pénibles et coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent et de temps parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée et les vapeurs étouffantes, toujours aux risques de sa vie et souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste et fatigant travail résulte, pour l'ordinaire, beaucoup moins de savoir que d'orgueil. Et où est le plus médiocre chimiste qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature pour avoir trouvé, par hasard peut-être, quelques petites combinaisons de l'art ?

Le règne animal est plus à notre portée et certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts et ses peines, surtout pour un solitaire qui n'a, ni dans ses jeux, ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne ; comment observer, disséquer, étudier, connaître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupèdes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, et qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches que moi de courir après eux pour les y soumettre de force ? J'aurais donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, et je passerais ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empailler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrais prendre, ou les charognes des bêtes que, par hasard, je trouverais mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie : c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les espèces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudrait avoir des volières, des viviers, des ménageries ; il faudrait les contraindre, en quelque manière que ce pût être, à rester assemblés autour de moi ; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité néces-

saire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes ! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique : des cadavres puants, de bavuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtants, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles ! Ce n'est pas là, sur ma parole, que Jean-Jacques ira chercher ses amusements.

(Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire*.)



Plutarque jugé par Rousseau.

Plutarque excelle par ces détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie ; Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi ; César, traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée ; Alexandre avale une médecine et ne dit pas un seul mot : c'est le plus beau moment de sa vie ; Aristide écrit son propre nom sur une coquille et justifie ainsi son surnom ; Philopémen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, et c'est

presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connaître et aimer; mais combien s'est-on vu forcer d'en supprimer qui l'auraient fait connaître et aimer davantage? Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'aurait su.

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et, d'une main qui n'était pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. « Monseigneur, j'ai cru que c'était Georges... » — « Et quand ç'eût été Georges, s'écrie Turenne en se frottant le » derrière, il ne fallait pas frapper si fort. » Voilà donc ce que vous n'osez pas dire? Misérables! soyez donc à jamais sans nature, sans entrailles; trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence; rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme qui lis ce trait, et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'âme qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petites choses de ce grand homme dès qu'il était question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectait de céder partout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant était le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion et connais l'homme.

(Extrait de l'*Émile*.)



Jugement de M. de GRENUS sur les Confessions de Rousseau.

Une erreur extraordinaire que Rousseau a commise au sujet de ses parents, c'est d'avoir prétendu, à plusieurs reprises, dans les Livres I et V de ses *Confessions*, que sa mère était fille du pasteur Bernard, tandis qu'elle n'était que sa nièce, ce qui infirme d'autant mieux le tableau animé que Jean-Jacques fait des contrariétés que la différence de rang (imaginée par lui) avait apportées au mariage de sa mère, que le père de M^{me} Rousseau était horloger, tout comme son mari¹; mais il convenait au philosophe de relever sa propre naissance du côté où cela lui paraissait possible; car, tout en flagornant le peuple, il cherchait, au besoin, à s'en séparer de la manière la plus injuste et la plus déplacée, comme le prouvent la morgue de la réponse qu'il fit à son cousin Cartier, le 10 Juillet 1759, et le passage suivant du Livre II de ses *Confessions*: « J'ai dit, je répète et je répéterai peut-être encore » une chose dont je suis tous les jours plus pénétré: c'est que » si jamais enfant reçut une éducation raisonnable et saine, ç'a » été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguaient » du peuple, je n'avais reçu que des leçons de sagesse et des » exemples d'honneur de tous mes parents. »

Il a toujours été de notoriété publique, au contraire, que les

¹ Les Minutes de François Joly, notaire à Genève, des 7 Août 1704 et 11 Mars 1705, prouvent que *Madame Rousseau était fille de Jacques Bernard, quand vivait citoyen maître horloger, et qu'elle avait hérité une partie de la succession de son oncle, le ministre Samuel Bernard (pasteur à Chancy en 1678, au Petit-Saconnex en 1680, et mort en 1701).*

mœurs et l'honneur sont aussi bien l'apanage du peuple que des classes supérieures de la société¹.

Les *Confessions* renferment, d'ailleurs, une foule d'inexactitudes involontaires ; ainsi, par exemple, Jean-Jacques ne reçut point le fameux châtiment de M^{lle} Lamercier à huit ans, comme il le dit (*Confessions*, Livre I^{er}), mais à onze, puisque le départ de son père de Genève n'avait eu lieu qu'à la fin de 1722. En outre, sa narration de la querelle qui fut la cause de cette retraite, est contredite par les Registres du Conseil des 19 Octobre et 9 Novembre 1772, où l'on voit que le Sr. Gautier (qui était capitaine en Piémont et non en France), bien que blessé par le Sr. Rousseau, avait dit qu'il ne lui faisait point partie.

Les Mémoires de Jean-Jacques doivent donc être considérés comme de simples réminiscences, dont la couleur dépendait essentiellement de la situation d'esprit de l'auteur au moment où il les écrivait. Les deux premiers Livres, en particulier, ne sont évidemment rédigés que d'après de vagues souvenirs d'enfance, qu'une vie toujours errante avait encore contribué à altérer ; c'est pourquoi je révoque absolument en doute la partie la plus odieuse de son anecdote de Turin (*Confessions*, Liv. I^{er}) ; car, généralement parlant, celui sur lequel on saisit un objet volé est présumé le voleur, et sa seule assertion ne suffit pas pour convaincre une autre personne d'être coupable de ce même délit. Il est donc très-probable que le malheureux ruban fut trouvé sur la pauvre Marion, et que Rousseau lui ayant donné cet objet, le nia quand il la vit accusée de son propre vol. Sans cette explication, on ne comprend pas comment son assertion aurait pu l'emporter sur la probité reconnue de cette fille ; car, si le ruban eût été saisi sur Jean-Jacques, il devait sauter aux yeux qu'une jeune fille n'avait pu imaginer de lui donner un objet aussi inutile à un homme, mais qu'il l'avait

¹ Il est assez curieux de voir l'écrivain aristocrate penser démocratiquement, et le philosophe démocrate s'exprimer d'une manière très-aristocratique. (M. V.)

volé avec l'intention d'en faire cadeau à une femme. Je crois donc que Rousseau n'a point eu l'infamie d'accuser Marion, et que son tort envers elle s'est réduit à n'avoir pas eu le courage de se dénoncer lui-même. Il y a bien loin d'un trait de faiblesse à un acte de perversité; aussi, vu la jeunesse de Jean-Jacques, son action, ainsi expliquée, ne pouvait entacher sérieusement sa moralité.

(Extrait des *Notices biographiques* de M. le baron de Grenus).



Du règne végétal et de l'étude des plantes, par J.-J. Rousseau.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais, vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent : il ne voit et ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circons-

crive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur, resserré par la détresse, rapprochait et concentrait tous ses mouvements autour de lui pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer et à s'éteindre dans l'abattement où je tombais par degrés. J'errais nonchalamment dans les bois et dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination, qui se refuse aux objets de peine, laissait mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnants. Mes yeux se promenaient sans cesse de l'un à l'autre, et il n'était pas possible que, dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixaient davantage et les arrêtaient plus longtemps.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui, dans l'infortune, repose, amuse, distrait l'esprit et suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion et la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes, semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces; et, si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est, dans les uns, faute de sensibilité naturelle, et, dans la plupart, que leur esprit, trop occupé d'autres idées, ne se livre qu'à la dérobee aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du règne végétal l'attention des gens de goût : c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues et des remèdes. *Théophraste* s'y était pris autrement, et l'on peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité; aussi n'est-il presque point connu parmi nous; mais, grâce à un certain *Dioscoride*, grand compilateur de recettes, et à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point : savoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers et au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse, par

elle-même, mériter quelque attention ; des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles, se moquant de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas, comme ils disent, celle des propriétés, c'est-à-dire, quand on n'abandonne pas l'observation de la nature, qui ne ment point et qui ne nous dit rien de tout cela, pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs, et qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même la plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfants, la gale des hommes ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays, et surtout en Angleterre, grâce à Linnæus, qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'histoire naturelle et aux usages économiques ; mais en France, où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on est resté, sur ce point, tellement barbare, qu'un bel esprit de Paris, voyant à Londres un jardin de curieux, plein d'arbres et de plantes rares, s'écria, pour tout éloge : *Voilà un beau jardin d'apothicaire !* A ce compte, le premier apothicaire fut Adam ; car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Éden.

Ces idées médicales ne sont assurément guère propres à rendre agréable l'étude de la botanique : elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants ; toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi des herbes pour les lavements.

Toute cette pharmacie ne souillait point mes images champêtres : rien n'en était plus éloigné que des tisanes et des emplâtres. J'ai souvent pensé, en regardant de près les champs,

les vergers, les bois et leurs nombreux habitants, que le règne végétal était un magasin d'aliments donnés par la nature à l'homme et aux animaux. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues et des remèdes. Je ne vois rien dans ces diverses productions qui m'indique un pareil usage, et elle nous aurait montré le choix, si elle nous l'avait prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages serait empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissait penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte et au mal caduc. Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue ; je dirai seulement que, en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être : car, de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit, qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher partout du profit ou des remèdes, et qui feraient regarder avec indifférence toute la nature si l'on se portait toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste et gêne mes pensées, et jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout à fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi, quand même je croirais à la médecine, et quand même ses remèdes seraient agréables, je ne trouverais jamais, à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure et désintéressée, et mon âme ne saurait s'exalter et planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimais, que j'aimais, et à qui je laissais gouverner ma carcasse avec pleine autorité. quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules lois de la nature, j'ai repris par elles ma première santé. Quand les médecins n'auraient point contre moi d'autres griefs, qui pourrait s'étonner de leur haine ? Je

suis la preuve vivante de la vanité de leur art et de l'inutilité de leurs soins.

(Extrait des *Réveries d'un Promeneur solitaire*.)



L'idéal de J.-J. Rousseau.

Figurez-vous un monde idéal semblable au nôtre, et néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable, les formes plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressants. Toute la nature y est si belle, que sa contemplation, enflammant les âmes d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire, avec le désir de concourir à ce beau système, la crainte d'en troubler l'harmonie, et de là naît une exquise sensibilité, qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivées.

Les passions y sont, comme ici, le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou seulement plus simples et plus pures ; elles prennent, par cela seul, un caractère tout différent. Tous les premiers mouvements de la nature sont bons et droits. Ils tendent, le plus directement qu'il est possible, à notre conservation et à notre bonheur ; mais bientôt, manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles, qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de

la faiblesse de l'âme, qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course ne se détourne point, mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit et tombe à sa rencontre.

Les habitants du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, et, par cela seul, leur âme garde toujours son caractère originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, et, n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes et douces par leur essence; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature, et deviennent irascibles et haineuses; et voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon et absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, et qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, sitôt que la foule des passions et des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, et que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continu des passions d'autrui et des siennes, et, parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduirait bien, c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, et de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé, bien sûr que, en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte et d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice; il ne se tourmente point à leur rean-

dre mal pour mal, outrage pour outrage ; et, si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place ni du calme où il veut rester.

Nos habitants, suivant des vues plus profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, et c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent, et qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait rassembler et tendre sans cesse toutes les puissances de leur âme pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauraient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; et de là ce mortel dégoût pour tout le reste, et cette inaction totale quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force, car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amis, l'un très-épris, l'autre assez tiède, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale, survive à son amour et même s'accroisse après qu'il est éteint, au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival sitôt qu'il ne le craint plus. Or, si les âmes faibles et tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses, qui ne sont que des passions secondaires et défléchies, et si les âmes grandes et fortes, se tenant dans leur première direction, conservent mieux les passions douces et primitives qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment, d'une plus grande énergie dans les facultés et d'un premier rapport mieux senti, dérivent, dans les habitants de cet autre monde, des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas, dans ces contrées, plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchants de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes ; mais la

vertu parmi nous oblige souvent à combattre et à vaincre la nature, et rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs âmes au point de faire le mal par faiblesse, par crainte, par nécessité. Ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, et qui forcent au mal l'homme faible, malgré son cœur ; mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin, s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins, par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillants pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou, pour mieux dire, moins remuants. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent dans des élans vigoureux ; mais sitôt qu'ils en sentent l'impuissance, ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalents à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence, mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir ; ils ne cherchent guère à s'élever, et descendraient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mène point ; et, quand, ils en sentent l'effet, ce n'est pas eux qu'elle subjugué, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels et voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence et ne font rien pour y parvenir, connaissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achète ; et quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le ferait sans lui mieux encore, répartie entre

plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, et que tout ce bien, qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs, aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindraient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cause de la dépendance et des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortège inséparable de l'opulence leur serait cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seraient doux. Le tourment de la possession empoisonnerait pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature et par la raison, ils s'arrêtent, et passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paraît bon pour eux et bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes et aux caprices de l'opinion.

Des êtres singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible que, avec des âmes si différemment modifiées, ils ne portent pas, dans l'expression de leurs sentiments et de leurs idées, l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette manière d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connaissent et qui sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnaissent entre eux ; et ce qui donne un grand prix à ce signe, si peu connu et encore moins employé, c'est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, et que, quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer ; mais sitôt qu'il y parvient, on ne saurait s'y méprendre : il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie, plutôt que dans quelques actions éparses, qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais, dans des situations vives où l'âme s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frère de celui qui, sans l'être, veut seulement en prendre l'accent : et cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitants du monde enchanté font généralement peu de livres et ne s'arrangent

point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt et même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle et grande vérité à répandre, quelque erreur générale et pernicieuse à combattre, enfin, quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves, assez belles, assez frappantes, pour mettre leur zèle en effervescence et le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela, chez eux, de temps ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avait à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher et barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur ; et tel, né peut-être avec du génie, ne s'en doutera pas lui-même et mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.



La famille paternelle de Rousseau.

La famille paternelle de Rousseau était supérieure à ce qu'il croyait lui-même ; je renvoie aux *Notices généalogiques* de M. Galiffe (Liv. II, page 310) pour tout ce qui tient à ses parentés et à ses affinités, et je me borne à faire les observations suivantes sur son ascendance :

1° Didier Rousseau, de Paris, vint s'établir à Genève en

1549, et y obtint la bourgeoisie en 1555 avec nombre d'autres réfugiés français, que le gouvernement admit alors au droit de cité pour fortifier dans cette ville le parti des honnêtes gens¹; il était libraire, et vu cette qualité, ses confrères du dix-huitième siècle auraient dû remettre à sa postérité une aliquote des prodigieux bénéfices qu'ils ont faits sur les ouvrages de son arrière petit-fils.

2° Les descendants de Didier Rousseau ont été, dans Genève, des hommes de bonne réputation, exerçant, comme maîtres, des professions honorables, et, en particulier, dès environ l'an 1630, celle d'horloger. Ils contractèrent des alliances avec diverses familles, la plupart aussi réfugiées, et dont quelques-unes ont siégé en Deux-Cent et même en Petit Conseil.

3° En remontant l'ascendance de Jean-Jacques jusqu'à ses quatrièmes aïeux par tous les rameaux, c'est-à-dire aussi bien par les femmes que par les hommes, ce qui s'appelle, en termes généalogiques, un tableau de trente-deux quartiers, on découvre une circonstance très-curieuse et presque unique à Genève, où, depuis près de trois siècles, la population est en majeure partie composée de familles réfugiées de tous les coins de l'Europe : *c'est que Rousseau n'a eu pour ascendants que des personnes originaires de pays où la langue française était nationale*, de manière que divers habitants de ces dernière

¹ Il existe un contraste très-remarquable entre l'influence des anciens et des nouveaux réfugiés français, sur l'état intérieur de la République.

Les premiers, en s'y joignant aux amis de l'ordre et de la légalité, mirent fin, en 1555, aux écarts de la faction des Libertins, tandis qu'une partie des seconds, arrivés cent trente ans plus tard, contribua, au contraire, beaucoup, par son exagération démagogique, à augmenter et à envenimer les troubles politiques dont Genève fut le théâtre, à plusieurs reprises, dans le dix-huitième siècle. (de Grenus.)

Nous ne partageons point les idées historiques de M. de Grenus sur le parti dit des *Libertins*, et nous lui en laissons la responsabilité. (M. V.)

contrées se donnèrent rendez-vous à Genève pour y concourir à la naissance du plus éloquent des auteurs français.

(Extrait des *Notices biographiques* de M. le baron de Grenus.)



L'équitation et l'éducation des enfants, par M. Victor CHERBULIEZ.

L'équitation est intimement liée avec l'éducation ; à vrai dire, ce n'en est qu'un chapitre, comme on élève les enfants, on élèvera les chevaux. Lisez Platon exposant l'art de former les hommes et Xénophon devisant, après Simon, des pratiques à suivre pour dresser un cheval : chez l'un et l'autre, vous trouverez et les mêmes principes et la même méthode. L'éducation athénienne était aussi différente que possible de celle qui prévalut au moyen âge, et de cet ascétisme qui, mettant la nature à l'interdit, flétrissait le bonheur de ses anathèmes, préconisait la tristesse, les austérités, la haire et le cilice, enjoignant à l'homme d'étouffer ses passions sous les cendres de la pénitence, et présentait à Dieu, comme une offrande agréable, les recherches de cruauté d'un cœur acharné à se tourmenter et à se détruire lui-même. Mieux conseillée, et respectant les lois et les penchants de la nature humaine, l'éducation athénienne s'appliquait à la discipline sans la contraindre ; elle n'enseignait pas cette vertu farouche qui s'applaudit des retranchements d'une vie triste et dépouillée, mais cette soumission volontaire et facile à l'ordre de la justice, partage des cœurs qui, par un long et familier commerce avec la raison, ont appris à se plaire dans l'obéissance et à faire conspirer leurs inspirations avec leurs devoirs. Nourries du lait de cette prudence antique, les âmes croissaient librement ; on ne s'atta-

chait point à les gêner, à les contourner, à les resserrer de toutes parts ; on n'avait garde d'en amortir le feu ou d'en affaiblir le ressort ; on ne craignait point que leur force se tournât en violence ou leurs transports en fureur ; il y avait en elles une douceur infuse unie à la fierté d'un naturel ardent, et, pour ainsi dire, une mesure de passion que leurs désirs n'excédaient jamais ; se maîtrisant sans effort, elles semblaient s'abandonner à elles-mêmes quand elles résistaient aux égarements de leurs fantaisies ; elles soupiraient pour le bien comme les âmes corrompues pour les plaisirs illicites ; point d'apprêt, point d'affectation, rien de guindé ni de tendu ; elles joignaient au calme réfléchi de l'âge mûr et à la faculté des fortes résolutions une simplicité charmante, une aimable candeur qui, perpétuant en elles les grâces de l'enfance, donnaient à leurs vertus un air d'éternelle jeunesse. Capables de tout, elles ne se piquaient de rien ; leur sagesse était leur bonheur et leur santé ; elles fuyaient le désordre comme une souffrance ; elles se préservaient soigneusement de tout ce qui pouvait porter atteinte à leur beauté ; un rythme secret réglait leurs mouvements les plus vifs, et il se faisait, au fond de ces cœurs si bien gouvernés, comme le doux bruit d'une fête, dont une divinité couronnée de fleurs était la suprême ordonnatrice¹. Écoutez Platon parlant de ses concitoyens, qu'il était peu disposé à flatter :

« Quand les Athéniens sont bons, dit-il, ils le sont au plus haut degré ; ce sont, en effet, les seuls qui ne doivent point leur vertu à une éducation forcée ; elle naît en quelque sorte avec eux ; on dirait un présent des dieux ; aussi est-elle franche et n'a-t-elle rien de fardé ? »

Et ce même Platon nous révèle le secret de cette éducation nationale qui produisait de si beaux fruits :

« Il n'est aucun animal, dit-il, qui, lorsqu'il est jeune, puisse tenir sa langue ou son corps en repos, et ne fasse sans cesse des efforts pour se mouvoir et pour crier. Aussi voit-on les

¹ C'est ici l'idéal plutôt que la réalité du caractère athénien. (M. V.)

» uns sauter et bondir, comme si je ne sais quelle impression
» de plaisir les portait à danser et à folâtrer, tandis que les
» autres font retentir les airs de mille cris différents; mais au-
» cun animal n'a, par lui-même, le sentiment de l'ordre ou du
» désordre dont le mouvement est susceptible, et ne connaît
» de nature ce que nous appelons mesure et harmonie. Ce sont
» les divinités qui président à nos fêtes, les Muses, Apollon et
» Bacchus ¹ qui nous ont donné le sentiment de la mesure et de
» l'harmonie avec celui du plaisir. Le sentiment règle nos
» mouvements sous la direction de ces dieux et nous apprend
» à former entre nous une espèce de chaîne par l'union de nos
» chants et de nos danses. »

Vous le voyez, l'éducation athénienne envoyait les âmes étudier la vertu à l'école de la beauté; observant attentivement leurs mouvements naturels, elle les soumettait à la douce règle de l'harmonie, et, pour ainsi dire, enseignait la musique aux passions. Eh bien, ce que Platon prescrit parlant de l'enfant, Xénophon le recommande pour le dressage du cheval. Ne pas le violenter, ne pas l'assujettir brutalement, mais le débourrer, l'assouplir, développer graduellement toutes ses qualités naturelles, surtout lui faire prendre plaisir aux marques de soumission, aux traits de vigueur et de gentillesse qu'on exige de lui, lui rendre l'obéissance plus agréable que la résistance; en un mot, lui insinuer le sentiment de la mesure et de l'harmonie avec celui du plaisir, ou, à sa manière, lui enseigner la musique; voilà en quoi consiste, selon Xénophon, la bonne éducation du cheval. Ce système eût paru bizarre aux écuyers de moyen âge: ils ne s'occupaient guère de donner de la joie au cheval, ni de le traiter en âme qu'on respecte et dont on veut

¹ Pourquoi *Bacchus* figure-t-il dans cette énumération au nombre des divinités ayant donné le sentiment de la mesure avec celui du plaisir? Ce n'est probablement pas comme dieu de vin, mais comme dirigeant les chœurs des Nymphes et comme habile dans l'équitation, puisqu'il conduisait des tigres soumis attelés à son char. (M. V.)

le bonheur. Les attentions et les égards qu'on ne pensait pas devoir aux enfants, pouvait-on songer à les avoir pour les poulains ? Au surplus, l'art de l'équitation était inconnu au moyen âge ; comme la plupart des autres arts, il ne reparut dans l'Occident qu'à l'époque de la Renaissance, et fut d'abord cultivé dans le pays qui, le premier, ressuscita l'antiquité. L'auteur de cette rénovation fut un gentilhomme napolitain, Federigo Grisone ; à Naples, à Rome, furent fondées les premières académies équestres. Plus tard parut Pignatelli, dont les enseignements furent propagés en France par ses disciples, La Broue et Pluvinel.

Mais c'est en matière d'éducation que l'esprit antique eut plus de peine à se faire accepter des modernes. Ce que Montaigne écrivit, sur ce point, au XVI^{me} siècle, se perdit, à vrai dire, dans le vide ; il fallut que Jean-Jacques parût pour que le génie de la Renaissance fît justice des préjugés, des routines et des sottises qui avaient si longtemps déshonoré la pédagogie. Et pour preuve de ce rapport étroit qui est entre l'institution des hommes et celle des chevaux, ce fut un contemporain de Jean-Jacques, La Guérinière, qui fit prévaloir dans l'équitation les règles de la nature et des Grecs. Le fameux Grisone, grand homme en son genre, et qui semble avoir suivi Xénophon sur plus d'un point, n'avait pas réussi à dépouiller cette brutalité qui était encore dans les mœurs de son temps, mariée, je ne sais comment, à toutes les recherches d'une politesse raffinée. Il ne savait mieux que de conseiller les attaques violentes et multipliées de l'éperon pour réveiller l'action et assouplir l'arrière-main ; il enjoignait aussi de faire parcourir avec furie de longues distances pour amortir le feu du cheval, et le traitait non en ami, mais en esclave dont il faut réduire sans pitié les caprices et les résistances. « Je vous advise, écrivait-il, que quand le cheval use de quelque malice, comme de branler la tête, se lever debout ou s'appuyer sur la bride, ou bien lorsqu'il fera de notables fautes, lors vous lui donnerez le châtiement avec une voix terrible et effrayante, et ireusement direz, avec un cri âpre et menaçant, celle de ces paroles qui

vous viendra plus à gré : Or sus, or sus ; or là ; ah ! traître ; ah ! ribaud, tourne, arrête, tourne-ci, tourne-là, et autres semblables, pourvu que le cri soit terrible !... » N'est-ce point là l'image de ces maîtres enivrés en leur cholère que réprimandait Montaigne, et qui lui faisaient dire : « *Quelle manière pour esveiller l'appétit envers leur leçon à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une tronque effroyable, les mains armées de fouets !* » Autrement parlait à son cheval le sage élève de Socrate, sur les bords rians du Céphise, et l'on peut dire que, dans son école, comme le voulait Montaigne, il avait fait pourtraire la joye, l'allaigresse, Flora et les Grâces ; comme lui, il voulait que là où est le prouffit de l'écolier, là fust aussi son esbat. Écoutez-le plutôt recommandant de dresser le poulain de telle sorte qu'il devienne ami de l'homme, philanthrope, et, à cet effet, de pourvoir à ce qu'il ne souffre jamais qu'étant seul, et à ce que la cessation de toute incommodité lui vienne des soins de son maître : « C'est ainsi, disait-il, qu'il viendra à aimer et à désirer même la présence de l'homme. » — « Qu'on ait grand soin, dit-il encore, de changer le lieu du travail et de varier la durée des reprises, le cheval ainsi s'ennuiera moins, mieux se plaira à faire ce qu'on lui demande. Dès que vous aurez obtenu de lui une marque d'obéissance, ayez soin de lui en témoigner votre contentement en lui accordant quelque relâche ou en lui faisant telle chose qui soit agréable. » Et ailleurs : « Les mauvais traitements ne produisent jamais que maladresse et mauvaise grâce. Avec les chevaux, ne rien faire par colère, c'est la première de toutes les règles ; car la colère ne prévoit rien, et ce qu'elle fait faire est presque toujours suivi du repentir. Le premier point sera d'éviter avec soin tout ce qui peut chagriner l'animal ; toute aide brusque trouble un cheval impatient, comme tout bruit, toute apparition, toute sensation soudaine trouble l'homme ; généralement le cheval appréhende et se brouille à tout ce qui est trop subit. Si sa fougue l'emporte, pour s'en rendre maître, il ne faut pas tirer la bride tout à coup, mais la ramener doucement à soi, et, par gradations, le réduire sans violence. Lors-

qu'on verra qu'il porte beau et sent avec plaisir la légèreté de la main, qu'on se garde bien alors de le chagriner en rien, comme pour le faire travailler, mais qu'on le caresse, au contraire, comme pour cesser le travail. » Ne semble-t-il pas entendre Jean-Jacques remontrant et censurant la brutalité de la gent porte-férule ? Et qu'eût pensé Xénophon de ces grandes marques sanglantes qu'imprime le redoutable éperon des Arabes sur le flanc des chevaux ramingues ou rétifs, et de ces cris furieux de Grison : Ribaud, traître, tourne, arrête ?... Et cependant ce Grison pensait en homme de sens sur plus d'un point ; plus sage même, à certains égards, que ses successeurs et ses disciples, il n'enfermait point l'équitation entre les quatre murs d'un manège, et, pour alléger l'avant-main et forcer les chevaux à lever les jambes, conseillait de les promener dans les guérêts frais labourés, dans les chemins pierreux, dans les rivières. Après lui, l'équitation tomba dans la manière ; les piliers et la muraille devinrent les grands engins d'éducation équestre ; Pluvinel, comme plus tard le duc de Newcastle, mirent toute leur étude à ces fameux *assouplissements*, dont l'excès est si contraire à la grâce du cheval comme tout ce qui force la nature. Ce ne fut encore qu'au dix-huitième siècle que l'on s'avisa de revenir aux prescriptions du bon sens. « J'ai vu, écrivait, en 1756, Gaspard Saulnier, écuyer de l'Université de Leyde, j'ai vu des écuyers qui poussaient l'extravagance jusqu'à plier le cou des chevaux, de manière que leur tête venait toucher la botte du cavalier ; ils croyaient alors faire des merveilles et être fort habiles, et réellement ils passaient pour tels dans le public. » Et La Guérinière, ce Jean-Jacques du cheval, se plaignait amèrement de « ces partisans de justesses recherchées qui amortissent le courage de l'animal et lui ôtent la gentillesse que lui avait donnée la nature. » Après lui, les d'Alzac, prisant peu le pli en demi-cercle ou le demi-pli en arc, et abandonnant ce travail raccourci où se réduisait l'équitation, la ramenèrent à des allures plus franches, réduisirent à leur juste importance les ballotades, les sarabandes, les terre-à-terre et le galop sur deux pistes, et se conformèrent, sans s'en douter, aux

traditions de la Grèce, préférant le cheval qui brille dans le turf, à la chasse ou dans les batailles, à celui dont tout le mérite consiste à la parade.

Dans son livre des *Lois*, Platon déclare que, au moyen des jeux, il faut tourner le goût et l'inclination de l'enfant vers le but qu'il doit atteindre pour remplir sa destinée, et définit l'éducation une discipline bien entendue qui, par voie d'amusement, conduit l'âme de l'enfant à aimer ce qui, devenu grand, le doit rendre accompli dans le genre qu'il embrassera. De même Xénophon, enseignant l'équitation, ne perdait jamais de vue l'emploi que le cheval serait appelé à faire de ses forces. Le cheval est né pour courir, c'est un cheval de course qu'il se proposait de former, et les pratiques qu'il recommandait s'accordent avec celles de *l'entraînement*, aujourd'hui consacrées par l'usage en Angleterre, et qui ne peuvent être condamnées que par les adorateurs de l'obésité. Xénophon ne se contente pas des exercices de manège : il veut qu'on aille s'exercer en pleine campagne, hors des chemins battus. S'élancer sur les tertres, en descendre d'un saut, franchir les fossés, les murailles sèches qui séparent les champs ; dans les pentes rapides, courir à val, ou contre-mont, ou obliquement, sauter hors d'un fond ou même de haut en bas, tels sont, selon lui, les exercices que le cavalier doit surtout pratiquer ; il approuve même le galop dans les descentes, comme faisaient les Perses et les Odryses, comme font encore aujourd'hui les Géorgiens ; ce qui, à la vérité, offre moins de danger avec des sabots sans fors. Après cela, il ne parle guère d'*assouplissements* ; le cheval qui lui plaît est un cheval vite, doux au montoir et ami du travail, ayant force, bonne volonté, les aides fines, la bouche tendre et loyale, le pas averti et relevé, les mouvements écoutés et liants, partant de vitesse quand il le faut, preste au parer et formant des arrêts courts et sûrs, vif, ardent, s'animant sous la main et capable de fournir de longues courses, mais aussi facile à retenir qu'à lancer, et joignant à une infatigable vigueur la franchise et la variété des allures. Pour ce qui est des voltes, il n'en connaît guère d'autre que la demi-volte, par laquelle on

termine la passade, et l'exercice de *l'entrave*, qui accoutume le cheval à tourner aux deux mains ; — et Philopœmen qui, au dire de Polybe, réforma la cavalerie achéenne tombée en décadence, ajouta peu de choses à ces pratiques. Ce n'est pas que Xénophon refuse de rien donner à la parade, et qu'il condamne les airs relevés et les allures trides. Il n'aurait garde ; tout ce qui sert à déployer les grâces du cheval lui paraît bon, et il donne des enseignements à ceux qui désirent un cheval à caracoles ou à croupades ; seulement il a soin de remarquer que tous ne sont pas susceptibles de ces airs, mais ceux-là seulement qui joignent à une âme noble un corps souple et vigoureux, et il eût approuvé Bourgelat, qui remarque, dans son *Nouveau Newcastle*, qu'il n'est point de cheval universel et qui manie également bien au terre-à-terre, au mezair, à ballottades ou à courbettes ; chacun a sa disposition particulière, affectée à certain air auquel il répond davantage, et exiger du premier venu des cabrioles, serait aussi ridicule que de prétendre enseigner à tous les hommes l'art des pirouettes et des entrechats. Xénophon était d'Athènes, c'est-à-dire du pays du monde où l'on encourageait le plus l'originalité des opinions et des mœurs ; nulle part le joug des manières convenues et des préjugés reçus ne fut moins tyrannique ; nulle part la tolérance morale ne fut poussée si loin.¹ A Athènes, chacun était libre de façonner son âme et de régler sa vie conformément à ses goûts et à son humeur ; et ce respect pour le caractère individuel, nous le retrouvons dans ce que dit Xénophon des chevaux, et dans l'attention qu'il porte à varier leur éducation selon leurs qualités et leurs aptitudes innées. Mais il prescrit sévèrement tous les exercices contraires à ce que le cheval est porté à faire de soi-même ; il veut qu'on développe ses grâces naturelles, non qu'on lui en donne de postiches et de maniérées, qu'un goût délicat ne saurait agréer. Encore une fois, ne point forcer la nature, mais la consulter sans cesse, la suivre et la cultiver,

¹ C'est là le véritable caractère athénien ! (M. V.)

tel est le principe dont il ne s'écarte jamais. « Si quelqu'un, dit-il, veut faire paraître avantageusement son cheval, qu'il se garde bien de le tourmenter, soit en lui tirant la bride, soit en le pinçant de l'éperon ou en le frappant avec un fouet, par où plusieurs pensent briller; mais de tels moyens produisent justement le contraire de ce qu'on en attend; ainsi maltraité, le cheval se déplaît au travail, et loin d'avoir de la grâce, ne montre dans ce qu'il fait que douleur et chagrin. Conduit, au contraire, par une main légère, relevant son encolure et ramenant sa tête avec grâce, il prendra l'allure fière et noble dans laquelle il se plaît naturellement, car, quand il revient près des autres chevaux, surtout si ce sont des femelles, c'est alors qu'il relève le plus son encolure, ramène sa tête d'un air superbe et vif, lève moelleusement les jambes et porte la queue haute. »

Et après avoir indiqué comment on arrive à faire prendre ainsi au cheval les allures les plus brillantes, il ajoute : « Si, l'ayant instruit à cela, en même temps qu'on ramène la bride, on emploie quelqu'un des aides propres à le faire partir; alors contenu par le mors, excité par les aides qui le chassent en avant, il avance la poitrine, il lève haut le bras; mais si, après l'avoir ainsi enflammé, on lui rend la bride, par l'aise qu'il éprouve en se trouvant délivré de la sujétion du mors, il redresse fièrement la tête, ploie les jambes avec grâce et prend absolument le même air que quand il veut se faire valoir auprès des autres chevaux; et quiconque le regarde en ce moment l'appelle généreux, noble, courageux, plein de feu, superbe. » Mais il ne se lasse pas de le redire, et il cite Simon là-dessus : ce qu'un cheval fait par force, il ne l'apprend pas, et cela ne peut être beau, non plus que si on voulait faire danser un homme à coups de fouet et d'aiguillon. Il s'agit donc de l'amener à faire à volonté ce qu'il fait naturellement quand il veut paraître beau; il faut que, au moyen des aides, il prenne comme de lui-même les airs les plus brillants. « Et qu'on le sache, dit-il, le cheval, dans ses airs, est une chose si belle, si gracieuse, si aimable, que, lorsqu'il s'enlève ainsi sous la main du cavalier, il attire

les regards de tout le monde, il charme jeunes et vieux ; on n'en peut détacher sa vue, on ne se lasse point de l'admirer tant qu'il développe, par ses mouvements, sa grâce et sa gentillesse... Tels sont, ajoute-t-il, les chevaux qu'on représente portant les dieux et les héros, et ceux qui les savent manier se font grand honneur. »

(Victor Cherbuliez. — *Causeries athéniennes.*)



VOLTAIRE ET ROUSSEAU

Voltaire et Jean-Jacques, que je suis allé hier interroger au Panthéon, sont-ils réconciliés depuis qu'ils vivent ensemble dans la mort ? Se sont-ils donné la main avec leur main de justice ?

Voltaire, qui poursuivait le même but sous mille métamorphoses, ne pardonnait pas à Jean-Jacques ses contradictions. Voltaire était l'homme de l'idée, Jean-Jacques était l'homme du sentiment. Le premier prenait la tête, le second prenait le cœur : c'étaient saint Paul et saint Jean. Mais il y a plus d'un beau chemin où ils se rencontraient ; Voltaire disait :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage ; et Jean-Jacques inscrivait cette belle maxime : « On n'a rien fait quand il reste quelque chose à faire. »

N'est-il pas étrange de penser que Jean-Jacques, cette éloquence passionnée du dix-huitième siècle, dont la grande voix retentit encore dans la France du dix-neuvième siècle, est venu débiter à l'Opéra, — lui qui allait écrire contre les spectacles, — par le *Devin du Village*, un cri d'oiseau perdu, une bouffée de vent dans les ramures, le glou-glou de la fontaine sur les myosotis. C'était la nature même, mais la nature à sa première chanson d'amour ; la nature moins les battements de cœur, les

mélancolies nocturnes, les larmes désespérées. Toute la France chanta Jean-Jacques, poète et musicien, avant de trembler à la voix de Jean-Jacques, philosophe et révolutionnaire. M^{me} de Pompadour ne se contenta pas de jouer Colette à son théâtre de Bellevue, elle joua Colin. Louis XV chantait tout le jour : *Quand on sait aimer et plaire.....*

Voltaire se vit disputer pied à pied par Jean-Jacques le royaume de l'opinion publique. Ces deux grands hommes occupèrent longtemps la scène du monde, mais ce fut Voltaire qui eut le dernier mot. Frédéric II voulut aussi reconnaître Rousseau pour son frère : il l'appela près de lui ; mais Jean-Jacques avait trop humé l'air des Alpes pour pouvoir respirer dans le palais des rois, même des grands rois. Il répondit à Frédéric : « Vous voulez me donner du pain ; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ? Puissé-je voir Frédéric le Juste et le Redouté couvrir ses États d'un peuple nombreux dont il soit le père ! et Jean-Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône. »

Voltaire voulut régner en roi absolu, parce qu'il disait que sa raison était la raison souveraine. Il croyait parler par la voix de Socrate, Platon, Marc-Aurèle. Jean-Jacques croyait parler au nom de Dieu lui-même ; il disait que c'était une tyrannie d'imposer une morale et une religion, même quand cette morale et cette religion étaient consacrées par Socrate et par Jésus-Christ. Il ne s'agenouillait pas devant les ruines du passé : il voulait que, entre la nature et Dieu, il n'y eût que l'homme libre. Voltaire apportait pieusement devant cet homme libre tous les trésors de la sagesse humaine. Il éclairait la route au flambeau de la raison, tandis que Jean-Jacques disait à l'homme libre : « Marche ! Dieu te voit et te donne ses lumières. » Jean-Jacques était plus grand, Voltaire était plus vrai. C'est là un des caractères du génie de Voltaire d'avoir sacrifié tout, même la grandeur, pour la recherche de la vérité¹ ; Jean-Jacques, au

¹ Quand il ne mentait pas effrontément pour les besoins de sa cause. M. Arsène Houssaye oublie qu'il a dit, dans le même

contraire, sacrifiait la vérité quand elle l'empêchait d'être sublime. Ou plutôt si la vérité de Voltaire allait toute nue, celle de Jean-Jacques accrochait aux buissons la queue de sa robe.

Jean-Jacques, qui avait été laquais et qui avait dérobé un ruban, croyait trop que l'homme est un demi-dieu qui se souvient du ciel. Voltaire, qui était né grand seigneur et qui donnait beaucoup aux pauvres, croyait que l'homme libre de tout faire dérobe le fruit défendu et tue Abel.

Les écrivains royalistes ont imprimé qu'ils n'avaient jamais injurié Voltaire et Rousseau comme s'étaient injuriés ces deux hommes illustres. Mais quand l'heure de la colère était passée, Jean-Jacques souscrivait à la statue de Voltaire, et Voltaire n'attendait qu'une rencontre pour se jeter dans les bras de Jean-Jacques. Écoutez Grimm, qui aimait la vérité pour la vérité. « À propos de M. de Voltaire et de J.-J. Rousseau, il faut conserver ici une histoire qu'un témoin nous conta. Il s'était trouvé présent à Fernex le jour que M. de Voltaire reçut les *Lettres de la Montagne*, et qu'il y lut l'apostrophe qui le regarde ; et voilà son regard qui s'enflamme, ses yeux qui étincellent de fureur, tout son corps qui frémit, et lui qui s'écrie avec une voix terrible : « Ah ! le scélérat ! ah ! le monstre ! il faut que je le fasse assommer... entre les genoux de sa gouvernante. — Calmez-vous, lui dit notre homme, je sais que Rousseau se propose de vous faire une visite, et qu'il viendra dans peu à Fernex. — Ah ! qu'il y vienne, répond M. de Voltaire. — Mais comment le recevrez-vous ? — Comment je le recevrai?... Je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit, je lui dirai : Voilà un bon souper ; ce lit est le meilleur de la maison ; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi. Ce trait peint M. de Voltaire mieux

chapitre du même ouvrage : *Voltaire n'aimait pas la vérité pour la vérité. Il l'aimait quand elle était une arme contre ses ennemis : le mauvais prince et le mauvais prêtre. Il la masquait çà et là pour la faire parler plus hordiment ou pour sauvegarder ses amis : la France et l'humanité !* (M. V.)

qu'il ne l'a jamais été ; il fait, en deux lignes, l'histoire de toute sa vie. »

Voltaire et Rousseau finissaient toujours par se rendre justice. « Ce n'est pas le génie qui lui manque, disait Voltaire ; mais c'est le génie allié au mauvais génie. » — Ses premiers mouvements sont bons, disait Rousseau ; c'est la réflexion seule qui le rend méchant. »

Un ami de Rousseau voulait ridiculiser l'apothéose de Voltaire au Théâtre-Français. « Eh ! qui donc couronnera-t-on ? » s'écria l'ennemi de Voltaire.

(Extrait du *Roi Voltaire*, par Arsène Houssaye.)



CONTRE LE SUICIDE ¹

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière : c'est que tu as envie de mourir. Voilà, certes, un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre, et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour

¹ Si nous n'avions la conviction intime que *Rousseau ne s'est pas tué*, nous n'aurions pas reproduit ce morceau, malgré sa beauté. Voir le chapitre sur les contradictions reprochées à Rousseau. (M. V.)

n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point, avec la vie, une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit une fille honnête ; j'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? Et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien et ne regarde qu'un corps, dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont, enfin, ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé, sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise et dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner, car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement, et le laissent dans sa forme originelle que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme, et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus : je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui ; car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.¹

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles.

¹ Ce paragraphe n'est pas vrai, à moins qu'il ne veuille dire simplement que, dans le cas dont il s'agit, l'homme qui se tue est souvent dans un état de folie permanent ou passager. (M. V.)

En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère ; et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps ? Attends et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront. Vain sophisme de la douleur ; bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère ! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie une plaie pour la faire cicatriser ? Et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penses-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être et de tromper ta destination. Mais, en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Ta mort ne fait de mal à personne ! J'entends ; mourir à nos dépens ne t'importe guère ; tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises : n'en est-il point de plus chers encore, qui t'obligent à te conserver ? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, et à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir ? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une âme rendue, avec tant de peine, à sa première innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde et à la vertu leur plus digne ornement ? Et si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie ? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher, et ne saurais-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout : et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois ? Les lois, les lois, jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison ; tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples ; tu m'oses nommer des Romains ! Toi, des Romains ! il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré ? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa mal-

tesse ? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi ? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah ! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement les Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus, retournant à Carthage, prévint-il, par sa mort, les tourments qui l'attendaient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir ? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre ; ils n'avaient plus de patrie ; ils étaient en droit de disposer d'eux et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu, et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? Et pour

n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour, ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Écoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

(La Nouvelle Héloïse.)

UN HAMEAU VAUDOIS

Près des coteaux fleuris d'où part la source de la Veveyse, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, et ne devrait servir que d'asile aux amants. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets, qui, de leurs toits de chaume, peuvent couvrir l'amour et le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches et discrètes laitières savent garder pour au-

trui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux et de bocages délicieux. Des bois épais offrent au delà des asiles plus déserts et plus sombres.

Al bel seggio riposto, ombroso e fosco,
Ne mai pastori appressan, ne bifolci.

Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmants asiles. (PETRARC.)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétants ; on n'y voit partout que les tendres soins de la mère commune. C'est là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices et qu'on peut n'écouter que ses lois.

(*La Nouvelle Héloïse*. Lettre XXXVI.)



Visite du prince de Ligne à Jean-Jacques Rousseau (vers 1770).

Le prince de Ligne voulut connaître Rousseau, à qui même il offrit un asile. Voici le compte qu'il rend de l'entrevue qu'il eut avec lui ¹ :

« Lorsque Jean-Jacques Rousseau revint de son exil, j'allai le relancer dans son grenier, rue Plâtrière. Je ne savais pas encore, en montant l'escalier, comment je m'y prendrais pour l'aborder ; mais, accoutumé à me laisser aller à mon instinct, qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai et parus me tromper. — Qu'est-ce que c'est ? me dit Jean-Jacques. Je lui répondis : — Monsieur, pardonnez, je cherchais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis, me dit-il, que Rousseau de

¹ Ce dut être en 1770.

Genève, — Ah oui, lui dis-je, ce grand herboriseur ! je le vois bien. Ah ! mon Dieu ! que d'herbes et de gros livres ! ils valent mieux que tout ce qu'on écrit. — Rousseau sourit presque, et me fit voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tout ce qu'il y avait entre chaque feuillet de ses *in-folio*. Je fis semblant d'admirer ce recueil très-peu intéressant et le plus commun du monde : il se remit à son travail, sur lequel il avait le nez et les lunettes, et le continua sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le priai de me dire la demeure de M. Rousseau de Toulouse ; mais, de peur qu'il ne me l'apprit et que tout fût dit, j'ajoutai : — Est-il vrai que vous soyez si habile pour copier la musique ? — Il alla me chercher de petits livres en long, et me dit : Voyez comme cela est propre ! et il se mit à parler de la difficulté de ce travail et de son talent en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Le respect que m'inspirait un homme comme celui-là m'avait fait sentir une sorte de tremblement en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui aurait eu l'air d'une mystification si elle avait duré plus longtemps. Je n'en voulais que ce qu'il me fallait pour une espèce de passeport ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyais pourtant qu'il n'avait pris ces deux genres d'occupation servile que pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. Hélas ! me dit-il, les autres occupations que je me donnais pour m'instruire et instruire les autres ne m'ont fait que trop de mal. Je lui dis, après, la seule chose sur laquelle j'étais de son avis dans tous ses ouvrages : c'est que je croyais, comme lui, au danger de certaines connaissances historiques et littéraires, si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa pervenche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-être à tout ce qu'il avait écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées avec une justesse qu'il perdait quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire ; ensuite, il s'écria plusieurs fois : *Les hommes ! Les hommes !* J'avais assez bien réussi pour oser déjà le contredire. Je lui dis : *Ceux qui s'en plaignent sont des hommes*

aussi, et peuvent se tromper sur le compte des autres hommes. Cela lui fit faire un moment de réflexion. Je lui dis que j'étais bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir des bienfaits, et sur le poids de la reconnaissance, quand on a pour bienfaiteurs des gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela parut lui faire plaisir. Je me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre : l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fit les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques, que je m'étais attirées en lui disant : — Si cependant M. Hume a été de bonne foi?... Il me demanda si je le connaissais. Je lui dis que j'avais eu une conversation très-vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtait presque toujours dans mes jugements.

» Sa vilaine femme ou servante ¹ nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sur la soupe : il lui répondait avec douceur et aurait ennobli un morceau de fromage s'il en avait parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité, je l'avais tenu bien en haleine depuis que j'étais entré chez lui, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi ; et, après un silence de vénération, en regardant encore entre les deux yeux l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie. Il se leva, me reconduisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas mon nom.

» Il ne l'aurait jamais retenu, car il ne pouvait y avoir que celui de *Tacite*, de *Salluste* ou de *Pline* qui pût l'intéresser ; dans la société intime de M. le prince de Conti, dont j'étais avec l'archevêque de Toulouse, le président d'Aligre et autres prélats et parlementaires, j'appris que ces deux classes de gens corrompus voulaient inquiéter Jean-Jacques, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire ou à copier assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les

¹ Il y a, dans tous ceux qui ont connu Thérèse Le Vasseur, un concert d'expressions de mépris bien remarquable. (M. V.)

gazettes. On peut la voir dans l'édition des ouvrages de Rousseau, et dans son dialogue avec lui-même, qui est aussi dans ses œuvres ; il eut la bonté de croire, à sa façon ordinaire, que les offres d'asile que je lui faisais étaient un piège que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre : cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant ¹. Mais son premier mouvement était bon, car, le lendemain de ma lettre, il vint me témoigner sa reconnaissance ; on m'annonce M. Rousseau, je n'en crois pas mes oreilles ; il ouvre ma porte, je n'en croyais pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me fit de ses malheurs, le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'aurait fait de la peine, s'il n'y avait pas mis tout le charme de son éloquence ; je tâchai de le tirer de là pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment lui, qui aimait la campagne, était allé se loger au milieu de Paris ? Il me dit alors ses charmants paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté lorsqu'on est enfermé, et de peindre le printemps lorsqu'il neige. Je parlai de la Suisse, et je lui prouvai, sans en avoir l'air, que je savais *Julie* et *Saint-Preux* par cœur : il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa *Nouvelle Héloïse* était le seul de ses ouvrages qui me convînt, et que, quand même je pourrais être profond, je ne me donnerais pas la peine de l'être. Je n'ai jamais eu tant d'esprit (et ce fut, je crois, la première et la dernière fois de ma vie) que pendant les huit heures que je passai avec Jean-Jacques dans mes deux conversations. Quand il me dit définitivement qu'il voulait attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le clergé et le Parlement le menaçaient, je me permis quelques vérités un peu sévères sur sa manière d'entendre la célébrité ; je me souviens que je lui dis : *M. Rousseau, plus vous vous cachez, et plus vous êtes en évidence ; plus vous êtes sauvage, et plus vous devenez homme public.*

¹ Ces deux expressions sont remarquables par leur justesse. (M. V.)

» Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards et m'électrisait. Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : *Soyez heureux, monsieur, soyez heureux malgré vous. Si vous ne voulez pas habiter le temple que je vous ferai bâtir dans cette souveraineté que j'ai en empire, où je n'ai ni Parlement, ni clergé, mais les meilleurs moutons du monde, restez en France.* Si, comme je l'espère, on vous y laisse en repos, vendez vos ouvrages, achetez une jolie petite maison de campagne près de Paris, entr'ouvrez la porte à quelques-uns de vos admirateurs, et bientôt on ne parlera plus de vous.

» Je crois que ce n'était pas son compte, car il ne serait pas demeuré à Ermenonville si la mort ne l'y avait pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisait sur moi, et convaincu de mon enthousiasme pour lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnaissance qu'il n'avait coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce soit ; et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve. »

(Musset-Pathay. — *Histoire de J.-J. Rousseau.*)



Les montagnes et les habitants du Haut-Valais, peints en beau, par J.-J. Rousseau.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage et de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon âme : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étais parti, triste de mes peines et consolé de votre joie, ce qui me tenait dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête, tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard ; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu ; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré ; à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres labourées, d'excellents fruits sur des roches et des champs dans des précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant, les fleurs du printemps ; au midi, les fruits de l'automne ; au nord, les glaces de l'hiver ; elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et forçait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir, vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessaient d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre ; car, la perspective des monts étant verticale, frappe les

yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines, qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai, durant la première journée, aux agréments de cette variété, le calme que je sentais renaître en moi. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, et je méprisais la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avait encore quelque autre cause qui ne m'était pas connue. J'arrivai, ce jour-là, sur des montagnes les moins élevées, et parcourant ensuite leurs inégalités sur celles des plus hautes qui étaient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignais un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvais, la véritable cause du changement de mon humeur et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble que, en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et que, à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser ; tous les désirs trop vifs s'émoussent, ils perdent cette pointe aiguë qui les rend

douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvais. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues, d'observer, en quelque sorte, une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paraissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir ; enfin, ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent¹ chez eux. J'en fis une épreuve surpre-

¹ Il vaudrait mieux *conduit* chez eux. (M. V.)

nante, moi qui n'étais connu de personne, et qui ne marchais qu'avec l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix ; et celui qui obtenait la préférence en paraissait si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même. Ainsi, c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que, dans tout le voyage, je n'ai pu trouver à placer un patagon. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais c'est pour cela que les habitants sont à leur aise, car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étais d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; et j'avais peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que ferait-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paraissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne pour eux ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disais rien, ils supposaient que je voulais vivre à leur manière ; je n'avais qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étais Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avais qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisais, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité : les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs pères ; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'État.

La seule chose sur laquelle je ne jouissais pas de la liberté, était la durée excessive des repas. J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais, quand j'y étais une fois, il y fallait rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme et un Suisse n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paraît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs

feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce habil affectueux et ces tendres épanchements qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violents que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage et à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrais donc par reconnaissance ; ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênait guère moins, c'était de voir, même chez des magistrats, la femme et les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie française se serait d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, que, avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendraient leurs services embarrassants. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être : des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevais leur service en silence avec autant de gravité que don Quichotte chez la duchesse. J'opposais quelquefois en souriant les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir et ne rendait que plus agréables.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps de robe si élevés par derrière, qu'elles en paraissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque pas, au surplus, ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la valaisane, et j'espère qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

(*La Nouvelle Héloïse.*)



Deux anecdotes sur Rousseau à Grenoble, en 1768.

Jean-Jacques Rousseau était allé rendre visite à l'avocat Bovier, et se présentait chez lui au moment où l'on se disposait à plonger dans un bain d'eau froide le fils de ce dernier, beau nourrisson de six mois. En entendant parler d'enfant à la mamelle, la première question de Rousseau fut de s'informer si cet enfant était allaité par une étrangère. Sur la réponse négative qui lui fut faite, Jean Jacques, devenu gracieux, parle avec chaleur et entraînement des douceurs de la maternité, et félicite la jeune mère d'observer aussi fidèlement « les préceptes de la nature. » M^{me} Bovier, rouge de plaisir, prend Rousseau par le bras et l'entraîne vers le bain.

On traverse un cabinet occupé par la bibliothèque de Bovier.

— Il y a ici bien des mensonges, dit Jean-Jacques en donnant cours à sa pensée favorite aussitôt qu'il apercevait un volume ou la moindre feuille imprimée.

— On y trouve encore de belles et bonnes vérités, s'écrie l'avocat, à l'affût d'une occasion favorable pour glisser un compliment. Voyez l'*Émile*, qui est mon guide, le *Contrat Social*, que j'étudie, la *Nouvelle Héloïse*, qui me ravit d'admiration...

A ce coup d'encensoir, où fumait un parfum trop grossier pour son orgueil délicat, Jean-Jacques rougit, balbutie quelques mots, et s'empresse de gagner une petite cour au milieu de laquelle le bain était préparé.

Il y trouve un enfant frais, rose et bouffi, jouant dans une vaste cuve d'eau froide. Ce spectacle naïf, la vue du ciel où l'azur avait remplacé les nuages, l'aspect d'un jardin dont la porte ouverte sur la cour laissait entrevoir les fleurs et la verdure, tout cela transporte Rousseau et le pénètre de satisfaction. Il court à la cuisine, en rapporte un seau d'eau et se met

à arroser les épaules et la poitrine de l'enfant, qui agite ses petites mains en criant et riant tout à la fois, à la grande satisfaction de sa mère, qui le couvre de baisers, et de son père, tout fier de pouvoir donner à Jean-Jacques ce vivant témoignage de l'intelligente application des préceptes de l'*Émile*. Enfin, pour ajouter un charme au tableau, Jean-Jacques gagne le jardin, en arrache une touffe de fleurs, et vient les répandre sur l'enfant et dans le bain.

Cette scène gracieuse s'acheva sous les pavillons et les tonnelles du jardin. En y prenant part, en s'y prêtant de bon cœur, Jean-Jacques affectait-il l'émotion et la sensibilité, ou bien était-il sincère dans l'expression de son ravissement ? On ne sait ; mais, pendant cette visite, qui dura plus de deux heures, Jean-Jacques se montra si différent de ce qu'il avait été la veille, que Bovier sentit l'espoir rendre dans son cœur. Il se crut au moment d'enchaîner le philosophe et de vaincre sa misanthropie ; il ignorait que Jean-Jacques n'était jamais plus loin de se laisser prendre dans les liens de l'amitié que lorsqu'on croyait l'y tenir.....

.

Un jour, en revenant de visiter une maison de campagne, Jean-Jacques et l'avocat Bovier s'étaient réfugiés dans un bois voisin de la route pour s'y reposer à l'abri des ardeurs du soleil. Il était alors midi. En guise de *vade mecum*, le prévoyant Bovier s'était muni de quelques-unes des dernières brochures de Voltaire : la *Canonisation de saint Cucufin* était du nombre. Il espérait, en temps opportun, faire jaillir de là quelque étincelle pour allumer la discussion. Mais, au moment de tirer *saint Cucufin* de sa poche, Bovier se ravise, et réfléchissant fort à propos que ce pourrait bien être un assez mauvais moyen de faire sa cour à Jean-Jacques, il y renonce sagement. Réduit aux dernières ressources de son esprit, Bovier reste muet, regardant tour à tour la verte feuillée percée de rayons d'or, l'herbe où chantait le grillon, et Jean-Jacques qui, plus taciturne que jamais, se plaignait d'une hernie ; ce qui n'était

pas fait pour délier la langue de Bovier ni pour égayer la conversation.

Enfin, sentant expirer sur ses lèvres toutes les tentatives qu'il faisait pour rompre le silence, le malheureux avocat prend le parti de se coucher sur l'herbe, comme pour dormir, en invitant Jean-Jacques à en faire autant. Jean-Jacques suit le conseil, s'étend sur le gazon, et bientôt voilà nos deux promeneurs, les yeux fermés, le coude sous la tête et dans une immobilité complète. Ni l'un ni l'autre ne dorment cependant. Par intervalles, l'avocat entr'ouvre discrètement la paupière pour surveiller, à travers les cils, le mouvement de son compagnon. Celui-ci, de son côté, se livrait au même exercice, afin de s'assurer du sommeil de son voisin. Quand il le croit profondément endormi, Jean-Jacques se lève tout à coup, et, oubliant sa hernie, le voilà qui gagne la campagne, muni de la boîte de fer-blanc..... Après avoir herborisé pendant deux heures, Jean-Jacques revient auprès de Bovier... et tous les deux, intérieurement satisfaits de leur rôle, reprennent assez gaiement le chemin de la ville.....

(Ducoin. — *Trois mois de la Vie de Rousseau.*)

Saint-Preux au rocher de Meillerie.

Quel effet bizarre et inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie : il est triste et horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon âme, et je n'en habiterais pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse.

Ah ! je le sens, ma Julie, s'il fallait renoncer à vous, il n'y aurait plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violents transports qui m'agitent, je ne saurais demeurer en place : je cours, je monte avec ardeur, je m'élançe sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, et trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au dedans de moi. On n'aperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune et flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard et la froide bise entassent la neige et les glaces ; et toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé, dans un abri solitaire, une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, et je m'aperçus que mon imagination donnait le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un télescope, avec lequel je vis ou crus voir votre maison ; et, depuis ce temps, je passe les jours entiers, dans cet asile, à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison, je m'y rends dès le matin et n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles et quelques bois secs que j'allume servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre et du papier ; et j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est là, ma Julie, que ton malheureux amant achève de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de là que, à travers les airs et les murs, il ose, en secret, pénétrer jusque dans ta chambre. Tes traits charmants le frappent encore ; tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une âme agitée, qui s'égare dans ses désirs.

(*La Nouvelle Héloïse.*)



Bossey et le Noyer de Jean-Jacques.

Bossey n'a ni monuments celtiques, ni ruines du moyen âge ; mais que d'aimables souvenirs ! Allons sur l'esplanade de son presbytère nous en occuper un moment.

« Il y avait hors la porte de la cour une terrasse, à gauche en entrant, sur laquelle on allait s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait pas d'ombre. Pour lui en donner, M. Lamercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires (Jean-Jacques et son cousin Bernard) en furent les parrains, et tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosage, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût. Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire un creux autour de notre arbre. La difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant, il en fallait absolument pour notre jeune saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles, dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas encore à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

« Comme notre arbre nous occupait tout entiers, nous rendait incapables de toute application, que nous étions comme en délire, on nous tenait de plus court qu'auparavant : nous vîmes l'instant fatal où l'eau allait nous manquer. Et nous nous désolions..... Enfin, la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisit secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord : nous avions si mal pris notre pente, que l'eau ne coulait point. La terre s'écroulait et bouchait la rigole..... Rien ne nous rebuta : nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement. Nous coupâmes des fonds de boîtes en planches étroites,..... et, le jour où tout fut fait, nous attendîmes, dans des transports d'espérance et de crainte, l'heure de l'arrosage. Elle vint enfin. M. Lam-bercier vint aussi, à son heure ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui, pour cacher notre arbre, auquel, heureusement, il tournait le dos.

» A peine achevait-on de verser le premier seau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna : nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier. Et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planchettes, et criant à pleine tête : Un aqueduc ! un aqueduc ! il frappe de toute part des coups impitoyables dont chacun portait sur nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit..... sans qu'il y eût autre mot prononcé que : Un aqueduc ! un aqueduc ! »

Que de grâce, que de vérité dans ce récit ! On a fait un joli tableau de Jean-Jacques cueillant des cerises avec deux jeunes

demoiselles d'Annecy : que j'aimerais voir un de nos peintres de genre animer une toile avec la scène du noyer de Bossey ! Et comme la peinture, en cela grandement inférieure à la poésie, ne peut retracer que l'action de l'instant, je demanderais à l'artiste deux cadres : l'un représentant nos espiègles s'efforçant, par leur posture, de cacher aux yeux du maître le saule chéri ; et l'autre nous offrant le pasteur Lambercier détruisant tout leur espoir sous les coups de sa bêche impitoyable.

Ce fameux noyer fut coupé et brûlé en 1792, à l'époque où les Français s'emparèrent de la Savoie, non par le curé du lieu, comme on l'a dit, mais par un paysan de Bossey. C'est, du moins, ce qui m'a été certifié, il y a une vingtaine d'années, par un ancien du village, le sieur Huteau-Paiche. Cet habitant de Bossey me dit, de plus, avoir vu venir sur les lieux un Parisien, membre de l'Académie des Belles-Lettres, ajouta-t-il sans pouvoir indiquer son nom, lequel arriva *tout exprès* de Paris pour cueillir et emporter un petit rameau de l'arbre consacré. Cependant, comme le privilège de toute relique est de se multiplier miraculeusement, un autre propriétaire assure que le véritable noyer de Jean-Jacques est demeuré sur son fonds à Bossey. Un des numéros du *Journal de Genève*, de l'an 1828, annonça même que le tronc de cet arbre, coupé depuis peu, se trouvait déposé par lui chez un ébéniste pour en former des ustensiles, à l'instar des ruines du mûrier de Shakespeare ; mais il ne paraît pas que les *dilettanti* aient montré beaucoup d'empressement à en acquérir.

(Gaudy-Lefort. — *Promenades historiques dans le canton de Genève.*)



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Notice et jugement sur J.-J. Rousseau, par Sénebier. . .	1
Les Plaisirs du Peuple et ceux de J.-J. Rousseau. . . .	22
Extrait des Notices généalogiques de J.-A. Galiffe sur les familles Rousseau à Genève.	25
Opinion de J.-J. Rousseau sur l'origine du langage parlé.	27
Réflexions de Musset-Pathay sur les contradictions reprochées à J.-J. Rousseau.	28
Jean-Jacques Rousseau, s'occupant d'astronomie, est pris pour un sorcier.	33
Du sens de la nature chez J.-J. Rousseau.	34
Le lac de Bienne, ses rives et l'Île de Saint-Pierre, décrits par J.-J. Rousseau.	36
Jugement de Vinet sur les deux amis (Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre).	38
Retour de Rousseau à Genève.	41
Rousseau explique à son élève l'origine de la propriété. .	47
L'homme vrai comme se le représente J.-J. Rousseau. . .	50
Un billet galant de J.-J. Rousseau.	51
M ^{me} de Warens raconte ses relations avec Rousseau. . .	53
La Botanique de l'odorat.	55
Insouciance de J.-J. Rousseau à vingt ans.	56
Rousseau critique les fables de Lafontaine.	57
Conclusions de M. le procureur-général Jean-Robert Tronchin sur le <i>Contrat Social</i> et l' <i>Émile</i> de Rousseau. . .	64
Du régime pythagoricien.	74

	Pages
Opinion de J.-J. Rousseau sur la médecine.	76
Édits genevois relatifs à J.-J. Rousseau.	79
M ^{me} de Genlis fait connaissance avec J.-J. Rousseau. . . .	80
J.-J. Rousseau veut qu'on apprenne un métier aux enfants.	83
Voltaire se plaint d'être faussement accusé d'avoir fait persécuter Rousseau.	85
Rousseau considéré comme botaniste.	89
Manière dont M. Vaucher envisageait la botanique.	91
Jugement du célèbre Augustin-Pyramus de Candolle sur Rousseau, considéré comme botaniste.	94
Notice et jugement sur J.-J. Rousseau, par L. Héric et C.-F. Burcuy.	98
Discours prononcé à Saint-Pierre par le citoyen Richard, le Mardi 28 Juin 1796, pour l'anniversaire de la naissance de J.-J. Rousseau.	103
Lettre et délibérations relatives à des manuscrits de J.-J. Rousseau (1796).	107
La France sous le Régent.	109
La Pervenche de Rousseau.	111
Le lever du soleil décrit par Rousseau.	112
Rousseau au château de Gleyrolles.	113
Ce qu'était, dans ses relations privées, J.-J. Rousseau. . .	114
Résultats des opinions de Voltaire et de Rousseau.	116
Une petite-fille de M ^{me} d'Épinay.	117
Jean-Jacques Rousseau, secrétaire d'ambassade, fait tirer des sorts à Venise.	118
L'homme social et l'instruction civique.	119
Rousseau chez M ^{me} de Warens.	121
Pourquoi Rousseau aimait la botanique.	123
L'amour-propre nuit au bonheur.	124
Le petit fanfaron mis à l'épreuve.	125
Pourquoi J.-J. Rousseau n'aimait ni l'étude des minéraux, ni celle des animaux.	127
Plutarque jugé par Rousseau.	129

	Pages
Jugement de M. de Grenus sur les <i>Confessions</i> de Rousseau.	131
Du règne végétal et de l'étude des plantes, par J.-J. Rousseau.	133
L'idéal de J.-J. Rousseau.	137
La famille paternelle de Rousseau.	142
L'équitation et l'éducation des enfants, par M. Victor Cherbuliez.	144
Voltaire et Rousseau.	153
Contre le suicide.	156
Un hameau vaudois.	162
Visite du prince de Ligne à J.-J. Rousseau (vers 1770). .	163
Les montagnes et les habitants du Haut-Valais, peints en beau, par J.-J. Rousseau.	167
Deux anecdotes sur J.-J. Rousseau à Grenoble, en 1768.	174
Saint-Preux au rocher de Meillerie.	176
Bossey et le Noyer de Jean-Jacques.	178



E. Raymond
23.11.82
25 S. Fic

82050902



